NOV 2 - 1932

39e Année. N° 19.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

1ER OCTOBRE 1932

		Pages.
nte de Fels	*Les Richesses de l'État français.*	481
dré Maurois	*Histoires.*	495
rgaret Kennedy	*L'Idiot de la Famille.* — I	517
★★	*La Situation intérieure au Japon.*	549
ri de Régnier	*Lettres diverses et curieuses.* — III.	559
nard Faÿ	*Écoles et Collèges aux États-Unis.*	585
ré Morizet	*Paris et le baron Haussmann.* — I.	605
R. de Lens	*Jardins maures.*	633
hel de Pourichkevitch	*Le Passé de Sobakine* (fin)	647
Albert-Petit	*Les Livres d'histoire*	678
nçois Porché	*Tristan Bernard, auteur classique.*	691
ert Flament	*Tableaux de la Côte d'Azur.*	702

Jean Poirier : *Parmi les Livres.*

Copyright 1932 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La **REVUE DE PARIS** *publiera prochainement* :

Le Mystère Frontenac

par FRANÇOIS MAURIAC

Valet, Dame, Roi

par JACQUES CHENEVIÈRE

La Maison Thüringer

par PANAÏT ISTRATI

De Lausanne à Londres

par HENRY BÉRENGER

Les Deux Maroc

par MAURICE ORDINAIRE

L'Énigme de Charleroi

par le GÉNÉRAL DE LARDEMELLE

LES RICHESSES DE L'ÉTAT FRANÇAIS

L'ALCOOL

Au cours de leurs vacances favorisées par un si bel été nos parlementaires auraient eu le loisir de se pencher sur le problème financier. Si j'en juge par ceux que j'ai rencontrés, ils manifestaient un goût très vif pour les bains de mer et de soleil sur les plages de la Riviera qui ont rarement connu une vogue pareille, mais se désintéressaient avec volupté des finances publiques.

Cependant il y a toujours temps, même au sein des plaisirs, pour une conversation politique, et à différentes reprises nous eûmes l'occasion de recueillir l'opinion de quelques personnages consulaires sur les destinées promises aux projets budgétaires de MM. Germain-Martin et Palmade. Le minimum de compressions, quelques augmentations d'impôts, au besoin un peu d'inflation, telles sont les vues qui semblent devoir éclairer les prochaines délibérations de la Commission des finances du Parlement lorsqu'elle sera mise en face du programme de nos grands argentiers.

L'un des personnages auxquels je fais allusion a bien voulu me demander quelle autre solution on pourrait envisager.

« La plus simple du monde, ai-je répliqué. Je l'ai déjà indiquée en 1924. Mais vous n'en avez pas voulu. Je reconnais avec vous qu'il est impossible au parlement de voter des compressions et des économies. Aucun parlementaire au monde ne pourrait le faire sans manquer à l'esprit même

de son mandat et de sa fonction; car pourquoi ses électeurs l'ont-il envoyé au Palais-Bourbon sinon pour les faire participer au gaspillage de nos finances et bénéficier des impôts payés par les *poires*? Aussi, en Angleterre, au lendemain de la guerre, lorsqu'il s'est agi, sous peine de faillite, de mettre un frein aux dépenses, cette besogne n'a-t-elle pas été confiée au Parlement. Celui-ci s'est dessaisi en faveur d'une commission extra-parlementaire dont il était convenu par avance que les décisions seraient adoptées et appliquées sans discussion. Nous avons exposé en son temps ce que fut le travail de cette commission et les résultats qu'elle obtint. Il s'agit maintenant de faire la même chose en France et il y a lieu de s'étonner que ni M. Herriot, ni ses collaborateurs, les ministres des Finances et du Budget, ni vous-même, mon cher Président, n'ayez songé à ce moyen de tirer la France d'affaire, sans engager votre responsabilité personnelle devant vos électeurs.

« Mais en second lieu j'ai préconisé et je préconise encore l'utilisation des richesses de l'État français. Je vous renvoie pour l'exposé de cette question aux nombreux articles que j'ai publiés dans la *Revue de Paris*, dont quelques-uns ont été réunis en volume pour en faciliter l'étude d'ensemble[1]. Je vous rappelle pour mémoire que l'acquisition par l'État français d'un réseau de chemins de fer, celui de l'Ouest, est une des principales causes du déficit d'exploitation des chemins de fer français. Je vous signale également que le monopole des tabacs a rapporté pour le dernier exercice trois milliards sept cent quarante-neuf millions, alors que le produit de l'impôt sur les tabacs, dont la fabrication est libre, rapporte au budget anglais environ treize milliards par an. Vous négligez donc ici une recette de plus de neuf milliards qui suffirait à elle seule à combler le déficit du budget de l'État français. »

C'est à la suite de cette conversation que je me décide à faire reparaître dans cette *Revue* cette rubrique des richesses de l'État français que le redressement financier de 1926-28 dû à la faillite des quatre cinquièmes pratiquée sur notre monnaie nationale avait provisoirement fait disparaître.

1. *Les Richesses de l'État Français*, un volume, par le comte de Fels, chez Arthème Fayard et Cie éditeurs.

Il a fallu l'immense popularité de M. Raymond Poincaré pour faire accepter cette prodigieuse stabilisation par notre pays qui s'est montré reconnaissant au grand Lorrain d'avoir sauvé quatre sous par franc du désastre complet où notre école dirigeante entraînait notre monnaie nationale.

L'énorme déficit de 1932 nous ramène à l'inventaire des richesses, sinon toutes oisives, du moins singulièrement et insuffisamment utilisées de notre inventaire.

En présence d'une fiscalité spoliatrice, réveillée d'un court sommeil plus menaçante et plus agressive que jamais, les esprits se tournent de nouveau vers les solutions de raison et d'économie empruntées à la réforme administrative et à l'utilisation des richesses de l'État français dûment inventoriées.

Au mois de juillet 1926, il avait fallu d'extrême urgence, pour sauver le crédit de la France, imposer à l'ensemble des contribuables une surcharge de 11 milliards, si lourde à porter qu'une incontestable dépression économique s'en était aussitôt suivie. Mais, le franc retrouvant bientôt une importante fraction de son pouvoir d'achat, il en résulta une certaine euphorie capable de faire oublier la cherté de l'existence causée par l'incorporation de cette masse énorme d'impôts au prix des services, des objets et des denrées.

Dans le grand péril qui pressait notre école dirigeante à l'époque précitée, elle n'avait pas, a-t-on dit, le choix des moyens. C'est l'excuse communément invoquée, mais rejetée par nous d'une façon absolue. Il y avait au contraire un choix à faire entre deux solutions concurrentes pour lequel nos dirigeants n'ont connu aucune hésitation. Placé devant la solution expérimentale du recours à l'exploitation rationnelle des richesses inutilisées ou mal employées, détenues par l'État français, suivant un plan tracé par nous dès l'année 1921, le Gouvernement, à quelque groupe qu'il ait appartenu d'ailleurs, avait d'avance opté. Le socialisme étatiste, avons-nous écrit vers cette époque, est ce qui divise le moins notre monde politique et parlementaire.

Sur les 11 milliards qui manquaient au Trésor public, plus de la moitié de cette somme, sans causer la moindre perturbation dans l'économie nationale, sans provoquer la moindre

incidence sur les mercuriales, peut-être même sans nécessiter une majoration de prix de vente sur les tabacs de consommation courante et populaire, pouvait être demandée à la transformation, ou plutôt à la suppression du monopole des tabacs. Fondée sur le précédent britannique et sur une étude approfondie des éléments français de la cause, la démonstration que nous en avons fournie n'a jamais été réfutée.

Mais, aurions-nous plus raison encore que nous le donnaient les faits et les chiffres sur le terrain financier, notre suggestion n'avait aucune chance d'être accueillie, et il ne fallait pas se leurrer du fol espoir de convertir notre école dirigeante à l'abandon du monopole par la perspective de tirer du système anglais convenablement adapté à la France un revenu presque doublé. Que pèse une question d'argent en balance d'un dogme? Périssent les colonies plutôt qu'un principe. Succombe le contribuable français à la peine plutôt que la doctrine socialiste ait le démenti de son affirmation essentielle : la supériorité native de l'industrie d'État sur l'industrie privée. Le monopole des Tabacs constituait une sorte d'État secondaire enclavé dans l'État principal. Ses bénéficiaires s'y étaient comme retranchés en vue d'un siège que d'ailleurs les pouvoirs publics n'avaient ni l'intention, ni la force d'entreprendre.

Bien mieux, il advint cette chose éminemment philosophique et paradoxale que le monopole des Tabacs, mécontent d'avoir été inquiété — oh si peu! — dans la paisible possession de son privilège, sut profiter de l'occasion pour consolider à jamais celui-ci, en lui faisant accorder la garantie constitutionnelle.

Au mois d'août 1926, sous couleur d'assurer à la Caisse nationale d'amortissement un revenu fixe et fastueux, le monopole des Tabacs fit son entrée solennelle dans la constitution. Et, dès lors, les Français eurent cette consolation de penser que, si les libertés antérieures et supérieures à l'État n'ont pas reçu la consécration constitutionnelle, les fonctionnaires et fonctionnarisés du monopole, depuis l'ingénieur jusqu'au planteur, possèdent en revanche, dans les lois réglant les rapports des pouvoirs publics, un abri inexpugnable contre l'indiscrétion des contribuables.

Cet effet inattendu de notre campagne n'était pas de nature à nous encourager.

Et, après avoir réuni en volume les procès-verbaux de l'Inventaire partiel auquel nous avions procédé par nos propres moyens et accumulé les preuves à l'appui de notre thèse, à savoir qu'il y avait là, à la disposition des Français, quand ils le voudraient sérieusement, un amas formidable de richesses mises en réserve par nos pères pour les mauvais jours, nous avons pris le parti de voir venir les événements.

Ils ne nous auront pas fait attendre la justification de nos pronostics.

Le cabinet de 1926 avait eu la main un peu lourde. Mais il avait attribué un caractère exceptionnel et provisoire à la terrible levée d'impôts dont il prenait l'initiative et la responsabilité. Bientôt les plus-values budgétaires succédant à la stabilisation du nouveau franc indiquaient nettement que les ressources ainsi créées, suivant l'expression en usage au Palais-Bourbon, dépassaient de beaucoup les besoins réels de l'État. C'eût été le moment par exemple de faire remise aux réseaux de chemins de fer d'impôts excessifs d'où procède le déficit d'exploitation. Réforme essentiellement démocratique, car elle eût profité directement ou indirectement même aux catégories les plus modestes d'usagers et de consommateurs. D'autres façons de voir ont prévalu, toujours dans la ligne du socialisme d'État. Des plus-values on a tiré orgueil et fait étalage. En fallait-il davantage pour susciter d'âpres convoitises dont on se savait impuissant à se défendre?

Aujourd'hui, la crise économique aidant, à part quelques dégrèvements secondaires, il ne reste rien des soixante-six milliards d'impôts supplémentaires acquittés en six ans par le contribuable français. Le Trésor Public se trouve à sec. L'État en est réduit depuis le mois d'avril aux expédients de détresse, lors de chaque fin de mois. Il faudra peut-être cet hiver une dizaine de milliards pour faire face aux exigences des parties prenantes, car le propre du socialisme est d'hypothéquer l'avenir et de voter des lois à rebondissement dont le coût se multiplie par lui-même d'exercice en exercice. Le socialisme auquel tous les partis se sont ralliés ou résignés sans combat a fait son œuvre. Pas de pactole qu'il ne puisse

absorber d'une haleine. Depuis quatre ans le transfert permanent de la richesse privée à la Caisse publique n'a pas marqué le moindre temps d'arrêt. Et nous venons d'assister à un spectacle qui ne manque pas d'ironie : la gauche socialisante et socialiste reprochant leurs prodigalités aux modérés et leur remontrant, avec une gravité impayable, les méfaits du gaspillage, non sans crever dans le même temps le plafond de l'impôt sur le revenu.

Au Sénat, à propos du projet financier du Gouvernement, MM. Caillaux et Henry Roy, président et rapporteur général de la commission des Finances, ont fait entendre de dures vérités. Tous les voiles se déchirent et il ne tient à rien que nous revivions les jours d'angoisse de 1926. Si la déflation budgétaire n'intervient pas, le retour à l'inflation monétaire est fatal. Telle est l'opinion régnante au Luxembourg. Elle nous est une raison suffisante de reprendre pour notre compte, là où nous l'avions laissé en 1927, l'inventaire des richesses de l'État français, considérées comme ressource suprême dans les tristes éventualités dont la nation est menacée.

Il peut paraître étrange que le présent travail soit consacré à l'alcool. C'est la loi de Finances du 31 mars 1932 qui nous a dicté notre choix. Le gouvernement et le parlement, râclant dans leur détresse tous les fonds de tiroirs, n'ont-ils pas dépouillé le service des alcools de la plus grande partie des réserves que celui-ci avait accumulées, soit 700 millions qui ont été engloutis dans le gouffre sans fond du déficit? L'intérêt que nous portons à ce poste, jusqu'ici oublié ou ignoré de la fortune de l'État, ne doit-il pas se mesurer à l'importance d'un tel prélèvement?

***

Si ancienne que soit l'unité et forte l'indivisibilité de la patrie française, il y a toujours eu entre le Nord et le Midi une certaine opposition de tendances et d'intérêts.

La betterave et la vigne, à différentes époques sont apparues comme des symboles irréconciliables et la question de l'alcool n'avait pas laissé que d'allumer entre les deux parties une petite guerre civile dont l'histoire serait oiseuse et qui a pris

fin par l'accord de Béziers signé le 8 avril 1922. Pour avoir fait moins de bruit dans le monde que les traités de Versailles et de Locarno, cet instrument diplomatique, si l'on ose dire, n'en a pas moins contribué au rétablissement de la paix intérieure. Bien que portant sur des intérêts exclusivement matériels, il n'en puisait pas moins une cause morale dans la fraternité des provinces levées pour la défense de la nation.

Au Congrès de Béziers avaient comparu les délégués de la puissante confédération générale des vignerons du Midi, ceux des distillateurs méridionaux, les représentants de la distillerie industrielle et de la distillerie agricole dans le Nord. Les producteurs de cidre bretons et normands avaient envoyé leur adhésion.

Dans cette mémorable circonstance il fut pris acte solennel des expériences récentes, lesquelles ne laissaient aucun doute sur l'aptitude de l'alcool à entrer comme base dans l'emploi d'un carburant national, honoré des faveurs législatives et capable de relever partiellement la France d'une lourde sujétion envers le pétrole exotique.

Sûrs d'obtenir désormais un débouché pratiquement illimité pour leur alcool, les distillateurs du Nord et de l'Ouest ne firent plus aucune difficulté d'accorder aux alcools de vin le privilège qu'ils leur contestaient si âprement autrefois, de servir à la consommation de bouche, sauf dans le cas, peu probable, où la production de vin serait inférieure à 40 millions d'hectolitres et où les stocks d'alcool naturel ne dépasseraient pas le tiers de la consommation de l'année précédente.

La convention laissait les alcools d'industrie en possession d'alimenter la consommation de bouche au dehors.

Solution simple, élégante et équitable d'un vieux conflit qui avait semblé longtemps irréductible. En échange du monopole de la consommation de bouche abandonné à l'alcool de vin, l'alcool d'industrie obtenait les vastes possibilités du carburant national.

Mais il fallait, de toute nécessité, que le pacte de réconciliation se réalisât et se concrétât dans une institution nouvelle, idoine à en assurer le fonctionnement et à en faire respecter les clauses.

L'assemblée de Béziers se prononça en faveur d'un office

national des alcools, dont le mécanisme financier reposât sur la combinaison suivante :

Un droit de 1 franc par hectolitre serait levé sur la consommation taxée des vins, et de 0 fr. 50 sur la consommation taxée des cidres, sans parler de taxes appropriées sur les rhums, tafias, spiritueux d'importation, ainsi que sur les bénéfices réalisés sur les cessions d'alcool à certaines industries privilégiées.

L'Office consacrerait les ressources ainsi constituées à céder *au-dessous des prix de revient* tant au chauffage qu'à l'éclairage et aux moteurs l'alcool du carburant national.

On ne commet aucune exagération en attribuant au traité de Béziers une importance capitale, car il a servi de base à tous les travaux ultérieurs.

Il faut noter à cet endroit que la Chambre de 1914 dont les pouvoirs expiraient en octobre 1919 avait évoqué, avant de se séparer, le problème de l'alcool à sa barre. Elle n'avait pas hésité, en vertu de sa tendance ancienne et bien connue, à instituer le monopole de l'alcool industriel en six articles détachés d'un projet plus général qui fut envoyé au Sénat, le 6 août 1919.

Mais on se tromperait grandement, si l'on attribuait cette initiative aux seuls partis de gauche. Au fond, ce sont les idées d'Alexandre Ribot qui triomphaient. Durant son passage au ministère des Finances, ce politicien avait jugé que le temps de guerre devait être mis à profit pour embrasser dans son ensemble le problème de l'alcool, l'un des plus réfractaires et des plus complexes de notre économie nationale. Ribot visait d'ailleurs en cette affaire plus un but d'hygiène sociale que de bénéfices pécuniaires pour l'État. Il se proposait d'écraser l'alcoolisme sous l'énormité des taxes qui, selon ses prévisions, devaient faire tomber, de 1 685 000 hectolitres qu'elle était en 1913, la production de l'alcool à 1 million d'hectolitres, sans amoindrissement du revenu de l'État.

Mais il n'échappait pas au ministre qu'une modification d'une pareille amplitude dans un département aussi important de la richesse publique appelait de toute nécessité une mesure compensatrice, c'est-à-dire propre à développer la

consommation de l'alcool industriel, dans la même proportion qu'allait se restreindre celle de l'alcool de bouche.

D'où cet expédient d'attribuer à l'État le monopole de la vente de l'alcool industriel en partant de ce principe, qui, finalement, a prévalu, que l'État se trouve seul en position de maintenir la fixité des prix et d'élargir les débouchés.

Le projet de monopole, venu de la Chambre, fut soumis à l'examen d'une commission sénatoriale, présidée par M. Henry Bérenger, et, le 22 mai 1921, M. Maurice Sarraut déposait son rapport, l'un des documents, sans contredit, les plus remarquables de la littérature parlementaire d'après-guerre.

L'éminent sénateur de l'Aude concluait à la constitution d'un Office national ayant pour objet de procéder seul aux opérations d'achat et de vente des alcools d'industrie et de rechercher tous les moyens propres à développer l'utilisation industrielle de ce produit.

Établissement public investi de la personnalité civile et de l'autonomie financière, l'Office devait être géré, sous la haute autorité du ministre des Finances, par un conseil d'administration de 22 membres, dont les éléments seraient empruntés à l'Académie des Sciences, à l'Académie d'Agriculture, d'une part, et, d'autre part, recrutés, suivant un système assez compliqué de nominations, aux groupements intéressés dans la question.

Douze ans ont passé depuis le dépôt du rapport. M. Maurice Sarraut, de 1922 à 1926, a dû fournir trois rapports supplémentaires et il a donné récemment sa démission de sénateur sans que ses conclusions eussent été mises à l'ordre du jour. Le Sénat est patient parce qu'il est éternel. L'Office de l'alcool reste toujours à l'état de projet. L'accord de Béziers avait certes éliminé les principales causes de mésentente entre producteurs d'alcool, mais, chaque fois que le projet d'office a été discuté, la commission sénatoriale s'est trouvée en présence d'une foule de difficultés et de querelles secondaires qu'elle a été impuissante à arbitrer.

L'État, depuis la guerre, jouit d'un monopole temporaire où l'on ne peut s'empêcher de voir l'un des plus illustres exemples de la durée et de la pérennité promises en notre pays au provisoire.

***

En attendant que les idées du gouvernement et du parlement se fixent et se précisent, c'est le Service des alcools qui remplit les fonctions de l'Office encore à naître.

Les hostilités durant, une section de la Direction des poudres avait été créée, le 25 août 1915, à seule fin de procéder à la réquisition des alcools d'industrie nécessaires à la défense nationale. L'armistice étant survenu en pleine campagne betteravière, il apparut impossible de suspendre la réquisition sur les alcools d'industrie et les alcools importés. Et l'État se trouva embarrassé d'un stock important dont il ne savait trop que faire. C'est alors que, sous les auspices du ministre de la Reconstitution industrielle et du ministre des Finances, la Direction des poudres et la Direction générale des contributions indirectes, chargées, à la date du 18 octobre 1919, de pourvoir au régime provisoire des alcools, engendrèrent le Service des alcools, tel qu'il fonctionne encore aujourd'hui.

Dauber M. Lebureau, en qui s'est typifiée la centralisation administrative, est d'usage courant. Mais il faut savoir résister, quand la justice l'exige, à exploiter ce thème facile de plaisanterie. Il existe encore, dans notre constitution administrative, en dépit de la dégénération qu'elle a subie, des parties saines et fortes où l'on retrouve les héritiers et continuateurs de ces grands travailleurs que l'ancien régime appelait des « bouleux ».

La direction du Service des alcools est assurée par un ancien fonctionnaire des contributions indirectes et par un adjoint fourni par les Services des poudres. Dix-huit adjoints essaimés des contributions indirectes et flanqués de 45 auxiliaires, comptables, expéditionnaires, dactylographes, suffisent au bon fonctionnement d'une mécanique administrative très compliquée et n'ont jamais suscité de mécontentement. Il n'est pas sans intérêt de constater que le monopole allemand emploie 700 fonctionnaires.

Acheter, transporter, loger les alcools industriels réservés à l'État et satisfaire aux besoins des industries priviligiées, la besogne était lourde au début. Elle s'est alourdie encore

du chef de la loi du 28 février 1923 qui a imposé en son article 6, aux importateurs d'essence, ou produits similaires, l'obligation de se rendre chaque mois acquéreurs d'une certaine quantité définie d'alcool d'État et de l'incorporer au carburant destiné à la force motrice.

Cette loi a été la conséquence d'une découverte scientifique qui, grâce à un procédé inédit de déshydratation, a permis de réaliser avec facilité l'alcool absolu. Or, les mélanges d'alcool absolu et d'essence de pétrole sont stables aux basses températures et conservent cette propriété même après de longues expositions à l'air pur. L'essence alcoolisée, si nous osons risquer cette expression, alimente sans inconvénient les moteurs construits pour l'utilisation de l'essence pure et simple et, pourvu que la proportion d'alcool ne dépasse pas le quart du mélange, aucune nécessité n'apparaît de modifier les moteurs en service ordinaire pour obtenir une marche normale et régulière.

La même loi a disposé que la surtaxe temporaire par hectolitre d'essence importée, en vertu de la loi du 9 juillet 1921, et destinée à compenser la différence entre le prix de revient des stocks de l'État et le produit de leur cession, serait maintenue au même taux et perçue désormais au profit du Service des alcools afin de lui permettre de subir la perte essuyée en cédant l'alcool à la carburation au-dessous du prix normal.

On devine aisément qu'une pareille combinaison requiert un contrôle, extrêmement minutieux et sévère, afin de suivre de plus près la production et d'éviter qu'une partie des alcools réservés à l'État ne lui échappe. Ceux que cette question intéressent trouveront à se renseigner dans le remarquable travail, très clair, très complet, de M. Pierre Marbeau[1], sur le Régime des alcools d'industrie et des alcools de bouche en France. On peut dire que l'ensemble des mesures adoptées par l'administration des Contributions indirectes pour prévenir toute fraude constitue un véritable chef-d'œuvre bureaucratique, fils d'une longue tradition fiscale qui remonte à l'ancien régime.

Mais, notre propos étant exclusivement financier, nous

1. *Le régime des alcools d'industrie et des alcools de bouche en France*, par Pierre Marbeau. Librairie Louis Arnette, 1932.

n'avons que faire de nous attarder à des considérations de haute philosophie administrative.

***

L'État français détient le monopole de l'achat et de la revente de l'alcool dit industriel. Il l'exploite directement avec le seul concours de ses fonctionnaires. Le corps intermédiaire, l'Office national, qui était dans le vœu des conférents de Béziers, n'a pas réussi à prendre pied dans le domaine législatif.

Tel est le fait qui, en se prolongeant, prend tous les ans un peu plus de consistance et acquiert des promesses de durée.

L'inventaire des richesses de l'État français, suivant la formule que nous en avons donnée, ne peut pas omettre un poste de cette importance.

Certes, de ce monopole, l'État ne s'est pas emparé pour en faire argent. Il a été mû, à l'origine, quand les premières impressions de guerre mettaient le repentir à l'ordre du jour, par un souci de haute hygiène sociale. Il s'est proposé de soustraire les générations d'après-guerre au fléau de l'alcoolisme. Puis, une autre préoccupation, d'ailleurs fort louable, est venue à notre école dirigeante. La nécessité lui est apparue, en vue du grand œuvre de redressement français, de réconcilier le Nord et le Midi, d'effacer les dernières traces d'un différend économique servant souvent de support à un différend politique et moral au dommage de l'unité nationale.

Notre école dirigeante, en cette conjoncture, n'a pas fait entrer en ligne de compte les intérêts du Trésor. Elle ne visait qu'une opération blanche et, pourvu seulement que les profits et pertes en fussent exactement balancés, elle n'en demandait pas davantage. L'État français a toujours été un seigneur libéral et magnifique entre tous.

Jusqu'à l'exercice 1923, le Service des alcools s'est trouvé en léger déficit, mais à partir de cette campagne ses bénéfices, qu'on n'escomptait pas, n'ont cessé de s'accroître, bien que leur pourcentage fût en diminution.

Le petit tableau suivant permettra de prendre une idée de la gestion, pendant ces huit dernières années.

1923-24	131 467	millions	16	p. 100
1924-25	111 664	—	10	—
1925-26	144 155	—	12	—
1926-27	132 273	—	12	—
1927-28	156 127	—	10	—
1928-29	163 870	—	8	—
1929-30	135 118	—	1	—
1930-31	174 977	—	3	—

D'une part, le Service de l'alcool tire large profit des alcools, qu'il vend aux industries dites privilégiées, et de la taxe de 5 francs sur les essences établie par la loi du 28 février 1923 et portée à 10 francs 40 par le loi du 4 juillet 1931.

D'autre part, il est constitué en perte par les ventes destinées au carburant national et à la dénaturation.

Or, les cessions de cet ordre n'ont cessé d'augmenter, ce qui explique que la courbe du pourcentage bénéficiaire a pu s'infléchir cependant que celle du bénéfice net prenait une marche ascendante d'aspect assez paradoxal.

Très longtemps, le Service des alcools a échappé au contrôle administratif et parlementaire. On l'avait quelque peu oublié, dans l'attente d'un Office qui n'est jamais venu.

Mais, en 1930, M. Brunet, rapporteur du budget annexe des Poudres, a signalé avec force au Parlement cette anomalie d'un Service d'État, dont les recettes et les dépenses n'étaient prévues dans aucun texte législatif, sans que les dépenses engagées fussent contrôlées et l'ordonnancement limité. A la suite de cette intervention, deux décrets, l'un du 31 mai 1931 et l'autre du 1er octobre de la même année, ont pourvu à cette lacune.

La comptabilité du Service des alcools est tenue maintenant par un agent spécial ayant prêté serment devant la Cour des Comptes et ayant versé un cautionnement. Soumis aux vérifications de l'Inspection des Finances, il est tenu de transmettre au ministre des Finances un état mensuel et un relevé annuel détaillé de ses opérations.

***

Les choses étaient en cet état, quand le gouvernement, de nouveau en proie au mal d'argent, faisant flèche de tout bois et argent de tout reliquat, a mis l'embargo sur le petit

pécule amassé par le Service des alcools et qui, dans l'esprit originel de l'institution, n'était pas destiné au sauvetage de la Trésorerie dans l'embarras.

Cet incident, à défaut d'autre avantage, aura celui d'appeler l'attention sur une source de revenus non négligeable dans l'état actuel des finances françaises.

L'utilité de changer quelque chose d'essentiel à un mécanisme qui a fait ses preuves depuis quatorze ans et qui donne en gros satisfaction aux intéressés ne nous apparaît certes pas. Étant donnée la façon correcte dont le Service des alcools s'acquitte d'une tâche compliquée et difficile, nous sommes même assez tenté d'estimer que le Parlement serait sage de prononcer un *Requiescat* définitif sur le projet d'Office national enfoui sous onze ans de poussière dans les cartons du Sénat. L'Office, avec ses rouages trop nombreux, ses dissipations de forces et ses risques de dissentiments internes, ferait-il mieux que le Service? Il est permis d'en douter. Permis aussi de penser que le Service n'exclut pas les amendements de détail qu'on voudrait apporter au système.

La politique expérimentale semble avoir prononcé, vu la longueur du délai écoulé en la matière, un arrêt irréformable.

Mais, sans bouleverser l'économie d'une combinaison élégante, ne peut-on poser en principe qu'un bénéfice modéré mais constant doit être recherché désormais dans la gestion du monopole de l'alcool industriel? Selon nous, dans la période critique où nous entrons, le désintéressement absolu n'est plus permis à l'État qui doit tirer parti de toutes ses richesses virtuelles, au nombre desquelles nous oserons ranger le dit alcool industriel que nous inscrivons résolument à notre inventaire officieux.

Le désintéressement de l'État, en effet, se traduit toujours par une aggravation de charges pour les parties payantes et par un privilège au profit de certaines parties prenantes. Cet épisode de l'alcool, tout secondaire qu'il soit, témoigne de l'immense intérêt qui s'attache, pour la restauration des finances publiques, à cette revision-inventaire, que nous ne cessons de réclamer avec plus de conviction que de succès et qui doit porter sur tout ce que l'État possède, gère et administre, sans souci de produit net.

FELS

HISTOIRES

LES FOURMIS

Entre deux plaques de verre, que liaient l'une à l'autre des charnières de papier collées sur leurs bords, une société de petits monstres bruns s'agitait et travaillait. Le marchand avait donné aux fourmis un peu de sable; elles y avaient tracé des galeries convergentes. Au centre, on remarquait une bête plus grosse, presque toujours immobile. C'était la Reine, que les fourmis nourrissaient avec respect.

— Elles ne donnent aucune peine, — dit le vendeur. — Il suffit chaque mois de déposer une goutte de miel dans cette ouverture... Une seule goutte... Les fourmis se chargent elles-mêmes de la transporter et de la répartir.

— Une goutte par mois? — dit la jeune femme... — Une goutte suffit pour faire vivre tout ce peuple pendant un mois?

Elle portait un grand chapeau de paille blanche, une robe de mousseline à fleurs. Ses bras étaient nus. Le vendeur la regarda tristement.

— Une goutte suffit, — répéta-t-il.

— Que c'est charmant, — dit-elle.

Et elle acheta la fourmilière transparente.

***

— Chéri, — dit-elle, — vous avez vu mes fourmis?

Elle tenait la mince plaque vivante entre ses doigts pâles, aux ongles peints. L'homme assis à côté d'elle admira sa nuque penchée.

— Que vous rendez la vie intéressante, chérie... Avec vous tout est nouveau, varié... Hier soir, Bach... Maintenant ces fourmis...

— Regardez, chéri, — dit-elle avec l'ardeur enfantine qu'il aimait (elle le savait)... — Vous voyez cette fourmi géante. C'est la Reine... Les ouvrières la servent... Je les nourris moi-même... Et le croiriez-vous, chéri? Une goutte de miel par mois leur suffit... N'est-ce pas poétique?

***

Au bout de huit jours, son amant et son mari furent tous deux las de la fourmilière. Elle la cacha, sur la cheminée de sa chambre, derrière la glace. A la fin du mois, elle oublia la goutte de miel. Les fourmis moururent de faim, lentement. Elles gardèrent jusqu'au bout un peu de miel pour la Reine, qui périt la dernière.

LA CARTE POSTALE

— J'avais quatre ans, — dit Nathalie, — quand ma mère quitta mon père pour épouser ce bel Allemand. J'aimais beaucoup papa, mais il était faible et résigné; il n'insista pas pour me garder à Moscou. Bientôt, contre mon gré, j'admirai mon beau-père. Il montrait pour moi de l'affection. Je refusais de l'appeler Père; on finit par convenir que je le nommerais Heinrich, comme faisait ma mère.

Nous restâmes trois années à Leipzig, puis maman dut revenir à Moscou pour arranger quelques affaires. Elle appela mon père au téléphone, eut avec lui une conversation assez cordiale et lui promit de m'envoyer passer une journée chez lui. J'étais émue, d'abord de le revoir, et aussi de retrouver cette maison où j'avais tant joué et dont je gardais un souvenir vague et délicieux.

Je ne fus pas déçue. Le suisse devant la porte, la grande cour pleine de neige ressemblaient aux images de ma mémoire. Quant à mon père, il avait fait des efforts immenses pour que

cette journée fût parfaite. Il avait acheté des jouets neufs, commandé un merveilleux déjeuner et, pour la nuit tombante, un petit feu d'artifice dans le jardin.

Papa était un homme très bon, mais d'une maladresse infinie. Tout ce qu'il avait organisé avec tant d'amour échoua. Les jouets neufs ne firent qu'aviver mes regrets de jouets anciens que je réclamais et qu'il ne put retrouver. Le beau déjeuner, mal préparé par des domestiques que ne surveillait plus aucune femme, me rendit malade. Une des fusées du feu d'artifice tomba sur le toit, dans la cheminée de mon ancienne chambre, et mit le feu à un tapis. Pour éteindre ce commencement d'incendie, toute la maison dut faire la chaîne avec des seaux et mon père se brûla une main, de sorte que ce jour, qu'il avait voulu si gai, me laissa le souvenir de flammes terrifiantes et de l'odeur triste des pansements.

Quand, le soir, ma fräulein vint me rechercher, elle me trouva en larmes. J'étais bien jeune, mais je sentais avec force les nuances de sentiments. Je savais que mon père m'aimait, qu'il avait fait de son mieux et qu'il n'avait pas réussi. Je le plaignais et, en même temps, j'avais un peu honte de lui. Je voulais lui cacher ces idées, j'essayais de sourire et je pleurais.

Au moment du départ, il me dit que c'était l'usage en Russie de donner à ses amis, pour Noël, des cartes ornées, qu'il en avait acheté une pour moi et qu'il espérait qu'elle me plairait. Quand je pense aujourd'hui à cette carte, je sais qu'elle était affreuse. En ce temps-là j'aimai, je crois, cette neige pailletée faite de borate de soude, ces étoiles rouges collées derrière un morceau de mica bleu de nuit et ce traîneau qui, mobile sur une charnière de carton, semblait galoper hors de la carte. Je remerciai papa, je l'embrassai et nous nous séparâmes. Depuis il y a eu la Révolution et je ne l'ai jamais revu.

Ma fräulein me ramena jusqu'à l'hôtel où logeaient ma mère et mon beau-père. Ils s'habillaient pour dîner chez des amis. Maman, en robe blanche, portait un grand collier de diamants. Heinrich était en habit. Ils me demandèrent si je m'étais amusée. Je dis avec défi que j'avais passé une journée admira-

ble et je décrivis le feu d'artifice sans dire un seul mot de l'incendie. Puis, sans doute comme preuve de la magnificence de mon papa, je fis voir ma carte postale.

Ma mère la prit et, tout de suite, éclata de rire :

— Mon Dieu! — dit-elle... — Ce pauvre Pierre n'a pas changé... Quelle pièce pour le Musée des Horreurs!

Heinrich, qui me regardait, se pencha vers elle, le visage fâché :

— Allons, — dit-il à voix basse, — allons... Pas devant cette petite...

Il prit la carte des mains de ma mère, admira en souriant les paillettes de neige, fit jouer le traîneau sur sa charnière et dit :

— C'est la plus belle carte que j'aie jamais vue; il faudra la garder avec grand soin.

J'avais sept ans, mais je savais qu'il mentait, qu'il jugeait comme maman cette carte affreuse, qu'ils avaient raison tous deux et que Heinrich voulait, par pitié, protéger mon pauvre papa.

Je déchirai la carte et c'est depuis ce jour que j'ai détesté mon beau-père.

LES RICOCHETS

Daniel regarda sa femme avec surprise. Il était rare qu'elle entrât chez lui le matin.

— Vous désirez me parler? — demanda-t-il.

— Daniel, — dit-elle, — voulez-vous me faire un grand plaisir? Accompagnez-moi ce soir au concert... Rubinstein joue les *Préludes* de Chopin et je serais si heureuse si je pouvais les écouter à côté de vous... Voilà trois mois que vous n'êtes pas sorti avec moi un seul soir...

— Voilà trois mois, — dit Daniel avec ennui, — que vous ne me l'avez pas demandé.

— Je ne vous l'ai pas demandé parce que vos refus étaient devenus humiliants pour moi... Je m'étais promis, Daniel, de ne plus vous offrir ma compagnie et d'attendre que vous en exprimiez vous-même le désir, mais ce matin Anne, pour

laquelle j'avais pris un fauteuil voisin du mien, m'a téléphoné qu'elle était souffrante. J'essaie en vain, depuis deux heures, de la remplacer... Je vous avoue que je trouve ridicule et triste de passer la soirée à côté d'un siège vide.

— Demandez à un homme, — dit Daniel.

— Vous savez, — dit-elle, — que je me suis juré de ne jamais sortir avec un autre homme que vous.

— Que de serments, — dit Daniel.

Il réfléchit un instant, puis reprit avec hésitation :

— Écoutez, je voudrais vous être agréable, mais j'avais pris d'autres engagements. Je vais essayer de m'en libérer. Si je le puis, j'irai avec vous au concert.

— Vous êtes gentil, — dit-elle.

— Oh! Je ne vous ai rien promis, — dit Daniel d'un ton bourru... — Je vous ai seulement dit que j'essaierai.

Il passa dans son bureau et demanda : « Gobelins 43-14. » C'était le numéro de Béatrice de Saulges, qui était sa maîtresse depuis quelques semaines et qu'il aimait avec une passion maladroite d'homme déjà mûr.

— C'est vous? — dit Daniel à mi-voix... — Dites-moi, il reste bien convenu que nous sortons ensemble ce soir?... Vous n'allez pas m'abandonner au dernier moment comme l'autre jour?

— Oh! Que vous m'ennuyez! — dit-elle... — Et que vous êtes peu adroit... Vous savez pourtant que les choses ne m'amusent que si je puis me décider au dernier moment... Voulez-vous me gâter tout mon plaisir?...

— Je vous demande pardon, — dit Daniel... — Vous avez pu voir au contraire combien, depuis que nous nous connaissons, j'ai respecté vos caprices... Mais, ce soir, j'ai besoin de savoir ce que vous ferez, car j'ai moi-même une réponse à donner.

— Vous êtes terrible, — dit-elle... — Je n'en sais rien du tout... Écoutez, appelez-moi dans une heure... Je réfléchirai et ferai de mon mieux pour avoir pris alors une décision.

Pendant le déjeuner, la femme de Daniel lui demanda si elle pouvait compter sur lui. Il répondit, avec un peu d'humeur, qu'il n'en savait rien et qu'il n'avait pas encore eu le temps de téléphoner. A la même heure, Béatrice de Saulges

appelait Pierre Pradier, jeune député qu'elle avait rencontré à Genève et qu'elle aimait.

— C'est vous, Pradier? — dit-elle... — Ah! non, c'est vous, mademoiselle Drouet?... J'aurais bien voulu parler à M. Pradier... Non, s'il ne veut pas qu'on le dérange, laissez-le tranquille... Non, non, je comprends très bien... D'ailleurs il serait fâché... Je voulais seulement savoir s'il reste convenu qu'il vient me chercher ce soir pour aller à la séance de nuit? Oui?... C'est sur son agenda?... Vous êtes sûre qu'il ne changera pas d'avis comme hier soir?... Vous ne savez pas?... Oui... Naturellement... Enfin, pour le moment, il ne vous a rien dit?... Merci, mademoiselle Drouet... Au revoir...

Quand, un peu plus tard, Daniel téléphona, une femme de chambre lui dit que madame de Saulges était désolée mais qu'elle ne serait pas libre, car elle était obligée d'assister à un dîner de famille. Daniel alla voir si sa femme était encore à la maison. Il la trouva étendue sur un divan. Elle lisait.

— Chérie, — lui dit-il, — je suis très heureux; j'ai pu me dégager. Il me sera possible, comme je le souhaitais, de vous accompagner ce soir.

— Que vous êtes bon, — dit-elle... — Je suis ravie.

— Mais je le suis autant que vous, — dit-il.

Quand il fut parti, elle resta longtemps rêveuse. Elle se faisait de sévères reproches parce qu'elle avait mal jugé Daniel.

PAUVRE MAMAN

Bertrand Schmitt ouvrait son courrier. Près de lui sa femme, Isabelle, se divertissait à observer ce visage que les écritures entrevues rendaient tour à tour inquiet et souriant.

— Tiens! — dit-il... — Une lettre de Pont-de-l'Eure... Elles deviennent rares...

Il chercha la signature.

— Germaine Guérin!... Ah! oui... La mère de Denise Holmann... Que me veut-elle?

Madame Guérin annonçait la mort de sa mère, la baronne d'Hocquinville, morte à Rouen, rue Damiette, dans sa quatre-

vingtième année : « ... J'ai voulu vous annoncer moi-même cette triste nouvelle, à vous qui êtes l'ami de ma chère petite fille et qui avez connu autrefois ma pauvre maman. Je me souviens du temps où Denise vous emmenait rue Damiette et où pauvre maman prenait un tel plaisir à vous entendre tous deux bavarder. Denise était déjà une petite fille remarquable; vous... Je ne veux pas vous faire de compliments, mais je tiens à ce que vous sachiez combien ma pauvre maman vous appréciait... Pour moi, cela va être un vide terrible. Depuis plus de trente ans, j'allais chaque semaine à Rouen pour la voir. Elle était, malgré son grand âge, d'un précieux conseil. Ma douleur ne serait pas, je crois, supportable si je n'étais soutenue par Georges qui se montre admirable, comme toujours, et par l'affection de mes enfants... Si quelque jour le hasard vous ramène dans notre Normandie et si vous ne craignez pas les bavardages d'une vieille femme, entrez chez moi; je serai heureuse de vous montrer quelques souvenirs de ma pauvre maman... »

— Vous la connaissiez, — dit Isabelle, — cette madame d'Hocquinville?

— A peine... Je me souviens seulement d'être entré une ou deux fois avec Denise dans cette maison de Rouen, qui était curieuse...

— Mais pourquoi sa fille vous écrit-elle une lettre sentimentale?

— Pour se faire plaindre, — dit Bertrand... — Elle est de ces êtres qui voient en tout malheur un sujet de gloire... C'est d'autant plus comique que, de son vivant, elle traitait « pauvre maman » avec une grande dureté.

— Pourquoi dureté, Bertrand?

— Les d'Hocquinville étaient ruinés; la mère Guérin, qui avait fait, l'un après l'autre, deux bons mariages, possédait, elle, beaucoup d'argent... Elle donnait à sa mère de quoi vivre, mais tout juste, et elle lui faisait payer cette rente en humiliations... C'était assez horrible.

Après un instant de réflexion, il ajouta :

— Et pas seulement en humiliations, en complaisances.

— Que voulez-vous dire?

— C'est une vieille histoire... Cette madame Guérin avait

été mariée, une première fois, avec un pauvre type qui se nommait Herpain et qui était le père de Denise... Elle l'avait trompé, d'abord avec un officier, puis avec Guérin lui-même, alors célibataire... Mais, pour masquer ses rendez-vous, elle avait besoin d'alibis... Pauvre maman, bien dressée, « couvrait » les amours de sa fille... Je ne suis même pas tout à fait sûr qu'elle ne recevait pas chez elle les amants... Il y avait de l'entremetteuse en pauvre maman.

— Il y a de l'entremetteuse en presque toutes les femmes, — dit rêveusement Isabelle.

— Dans le cas de la mère d'Hocquinville, — reprit Bertrand, — cette complicité n'était pas très surprenante... Elle avait passé, dans sa jeunesse, pour avoir « la cuisse légère », comme on disait alors en ce pays... Mon grand-père, qui était un homme austère, parlait d'elle avec un grand mépris... Elle n'en méritait pas tant... Elle était stupide.

— Il faut que vous écriviez un mot de condoléances, Bertrand.

— Vous croyez?... Que voulez-vous que je dise?... Aucun événement ne m'est plus indifférent.

— Oui, je sais bien, mais tout de même, il y a des questions de forme...

Bertrand soupira, s'assit devant la table et prit une feuille de papier.

« Chère Madame, » écrivit-il, « votre lettre m'a profondément touché. Que vous avez été bonne de penser, dans votre immense chagrin, à m'annoncer vous-même cette triste nouvelle. Oui, je me souviens avec mélancolie de ces trop rares visites rue Damiette. La beauté des lieux, la gaieté gracieuse et encore jeune de votre pauvre maman, sa bienveillance pour l'enfant que j'étais alors, en font pour moi des images très parfaites que je n'oublierai jamais. Quant à vous, je sais quel était votre dévouement à votre mère et que seule l'affection de votre mari et de vos filles vous permettra de vous réaccoutumer à la vie. Si j'ai l'occasion de traverser Pont-de-l'Eure, j'irai certainement parler avec vous du passé. Croyez, chère madame, à ma respectueuse sympathie... »

Il tendit la feuille à Isabelle.

— Lisez cela, — dit-il, — je crois que c'est ridicule.

Isabelle parcourut rapidement la lettre, puis, grave et satisfaite, la rendit à Bertrand.

— C'est exactement ce qu'il faut, — dit-elle.

LA PÈLERINE

— Connaissiez-vous, — demanda-t-il, — le charmant poète autrichien Riesenthal?

— Je ne l'avais, — dis-je, — rencontré qu'une fois. Je me souviens qu'il avait, ce jour-là, parlé de la Russie avec un mélange ravissant de simplicité et de mystère... Autour de ses récits flottait une brume légère qui donnait aux personnages décrits par lui des contours imprécis et des formes plus qu'humaines... Sa voix même était étrange et comme voilée... Oui, vraiment, je ne l'avais vu qu'une heure et déjà je l'aimais mieux que bien des hommes que j'ai connus toute ma vie... Peu de temps après cette brève rencontre, j'ai appris sa mort, avec tristesse, mais sans surprise, car il avait à peine l'air d'un vivant... Depuis, bien souvent, en voyageant dans les pays les plus divers, en France, en Allemagne, en Italie, partout j'ai rencontré des amis de Riesenthal... Tantôt c'est un homme, tantôt une femme, dont il a rempli la vie, formé l'esprit et qui, à cause de lui, demeure aujourd'hui encore plus délicat et plus sensible que les autres êtres humains.

— Je suis content de ce que vous me dites, — répondit-il, — car j'étais un ami de Riesenthal. Comme vous, je l'avais vu un jour pendant une heure et n'avais pu l'oublier. Il y a trois ans, traversant mon pays, il se souvint de moi, m'écrivit et s'arrêta chez moi pour un jour. C'était au début de l'automne et déjà l'air était frais. J'habite au pied de hautes montagnes. Riesenthal, frileux et fragile, souffrit de n'avoir pas apporté de vêtements assez chauds. « Pourriez-vous, me dit-il, en souriant, me prêter un pardessus? » Vous voyez que je suis beaucoup plus gros et plus grand que n'était notre ami. J'allai chercher une pèlerine brune que j'avais l'habitude de porter pour la chasse, pendant l'hiver. Riesenthal, amusé, me fit voir qu'il pouvait s'y envelopper sous une double épaisseur d'étoffe et, ainsi roulé dans ma pèlerine, il se promena long-

temps avec moi sous les arbres, parmi les feuilles tombées.

Ce jour-là ma maison, mon jardin, les arbres couverts de feuilles rougissantes, les hautes montagnes qui nous entouraient et, le soir, le feu de bois dans ma cheminée, lui plurent tant qu'il décida de rester un jour de plus... Pendant la nuit, il étala la pèlerine brune sur le lit et, le lendemain matin, la remit, comme une robe de chambre, pour travailler. Le soir, il me dit qu'il n'avait pas envie de partir; de mon côté je ne souhaitais que garder chez moi le plus longtemps possible cet être unique. Ainsi, les jours s'accrochant aux jours, il resta deux semaines pendant lesquelles il vécut blotti dans ma pèlerine. Enfin il partit, me laissant, souvenir de ce séjour, un poème. Quelques mois plus tard, j'appris sa mort.

L'automne qui suivit cette mort, je reçus une autre visite, celle d'un écrivain français dont j'aime le style transparent et lisse, et que je connaissais alors très peu. Lui aussi s'était arrêté dans ma petite ville pour un seul jour, car il allait à Vienne. Pendant le déjeuner, la conversation fut difficile. Il me semblait que l'amitié que j'avais espérée s'éloignait, que nous étions trop différents l'un de l'autre, et je compris avec regret que nous allions nous séparer sans avoir rien dit de sincère. Après le repas, nous nous promenâmes sous les arbres jaunissants. Il se plaignit de l'humidité et j'allai lui chercher la pèlerine de Riesenthal.

C'est un fait assez surprenant, mais, dès qu'il eut ce vêtement sur les épaules, mon hôte sembla transformé. Son esprit, naturellement précis et parfois amer, parut soudain voilé de mélancolie. Il devint confidentiel, presque tendre. Enfin, quand la nuit tomba, une amitié était nouée et, comme jadis Riesenthal, ce visiteur d'automne, venu pour un jour, passa chez moi deux semaines entières.

Après cela, vous imaginez que la pèlerine brune devint pour moi un objet très cher auquel j'associai, sans beaucoup y croire, un pouvoir symbolique et bienfaisant.

Au cours de l'hiver qui suivit, je devins amoureux d'une Viennoise, admirablement belle, Ingeborg de Dietrich. Elle appartenait à une famille noble et ruinée; elle gagnait sa vie en travaillant chez un éditeur. Je lui offris de l'épouser, mais elle était, comme la plupart de ces jeunes filles élevées après

la guerre, fanatique d'indépendance et, tout en me laissant voir que je ne lui déplaisais pas, elle me dit qu'elle ne pouvait supporter l'idée de se lier par un mariage. Je ne pouvais, moi, sans souffrir, la voir libre, dans une grande ville, et entourée d'hommes sans scrupules. Nous vécûmes ainsi plusieurs mois pénibles.

Au printemps, Ingeborg consentit à me rendre visite dans ma maison du Wienerwald. Le premier soir de son séjour, nous sortîmes dans le jardin, après le dîner, et je lui dis : « Voulez-vous me faire un grand plaisir? Permettez-moi, au lieu de votre manteau, de placer sur vos épaules une pèlerine qui m'appartient... Je sais que vous n'êtes pas sentimentale... Ce désir doit vous paraître absurde... Que vous importe?... C'est le premier soir que vous passez chez moi; accordez-moi cela, je vous en prie. »

Elle rit et, tout en se moquant de moi, avec beaucoup de grâce, elle accepta.

Il s'interrompit parce que, dans la brume du soir, au fond de l'allée, une forme charmante glissait vers nous, enveloppée d'une pèlerine brune.

— Vous connaissez ma femme? — dit-il.

LE PORCHE CORINTHIEN

Pendant les quarante années de leur vie conjugale, Lord et Lady Barchester avaient vécu dans la même maison de Park Lane. Mais, après la guerre, ils se trouvèrent gênés. Ils avaient fait de mauvais placements; un de leur fils avait été tué; la veuve et les enfants restaient à la charge des parents et l'impôt sur le revenu était de cinq shillings par livre. Lord Barchester dut reconnaître qu'il ne pouvait garder à la fois son manoir familial, dans le Sussex, et la maison de Park Lane. Après avoir beaucoup hésité, il se décida enfin à parler de ses ennuis à sa femme. Il avait longtemps craint de l'attrister. Trente ans plus tôt, leur existence commune avait été orageuse, mais la vieillesse avait amené l'apaisement, l'indulgence et la tendresse.

— Ma chère, — lui dit-il, — je suis désolé, car je ne vois plus qu'un moyen de terminer notre vie honorablement, et je sais que ce moyen vous sera pénible. Je vous laisserai libre de l'accepter ou de l'écarter. Le voici : les terrains qui sont en bordure du parc ont atteint une grande valeur. Un entrepreneur a besoin de notre coin qui forme une enclave dans sa propriété. Il m'en offre un prix tel que nous pourrions, non seulement retrouver une maison dans le même quartier, mais encore conserver une marge qui nous permettrait de passer confortablement les quelques années qui nous restent à vivre. Seulement je sais que vous aimez Barchester House, et je ne veux rien faire qui puisse vous déplaire.

Lady Barchester consentit à cet échange et, quelques mois plus tard, le vieux couple se trouva installé dans une nouvelle maison, à quelques centaines de mètres de celle qu'il avait dû abandonner et que déjà les ouvriers avaient commencé à démolir. Lord et Lady Barchester qui, en sortant de chez eux, passaient chaque jour devant leur ancienne demeure, éprouvèrent une étrange impression en voyant se défaire lentement une forme qui, pour eux, avait été le trait le plus nécessaire et le plus stable de l'univers. Quand ils virent leur maison sans toit, il leur sembla qu'ils étaient eux-mêmes exposés au vent et à la pluie. Lady Barchester souffrit surtout quand le mur de la façade fut éventré et qu'elle découvrit, comme sur une scène offerte aux spectateurs, la chambre de Patrick, le fils qu'elle avait perdu, et sa propre chambre où elle avait passé presque toutes les heures de quarante années.

De la rue, elle regardait le chintz glacé à fond noir qui avait formé la tenture de sa chambre. Elle l'avait contemplé si souvent, en des heures de deuil, de maladie, et aussi de bonheur, que le dessin de cette étoffe lui paraissait comme le fond même sur lequel avait été dessinée sa vie. Quelques jours plus tard, elle eut une grande surprise. Les ouvriers arrachèrent le chintz et un papier noir et blanc apparut, qu'elle avait oublié, mais qui évoqua aussitôt, avec une force qu'elle eut peine à comprendre, sa longue liaison avec Harry Webb. Que de fois elle avait, le matin, rêvé sans fin en regardant ces maisons japonaises, après avoir lu les lettres si belles que Harry lui écrivait de l'Extrême-Orient.

Elle l'avait beaucoup aimé. Il était maintenant Sir Henry Webb, ambassadeur de Sa Majesté en Espagne.

Bientôt la pluie décolla ce papier blanc et noir, et un autre papier apparut sous le premier. C'était un dessin à fleurs assez laid, mais Lady Barchester se souvint de l'avoir choisi avec dévotion au momentde son mariage, en 1890. En ce temps-là elle portait des robes de serge bleue et des colliers d'ambre jaune; elle essayait de ressembler à Mrs. Burne Jones et elle allait, le dimanche, prendre le thé chez le vieux William Morris. Tant que l'on put apercevoir des fragments de ce papier rose et vert, elle passa plusieurs fois par jour devant la maison, car ce dessin lui rappelait sa jeunesse et le temps de son grand amour pour Lord Barchester.

Enfin les murs eux-mêmes tombèrent et, un jour, Lord et Lady Barchester, en allant ensemble se promener à pied dans le Parc, virent qu'il ne restait plus de la maison que le petit porche corinthien qui en avait abrité l'entrée. C'était un spectacle étrange et triste, car ce porche, au sommet de l'escalier, s'ouvrait sur un affreux décor de moellons entassés sous un ciel d'hiver. Lady Barchester regarda longtemps les nuages courir entre les colonnes blanches, puis elle dit à son mari :

— Ce porche est lié dans mes souvenirs au jour le plus triste de ma vie. Je n'ai jamais osé vous en parler, mais nous sommes si vieux maintenant que cela n'a plus d'importance. C'était au temps où j'aimais Harry et où vous aimiez Sybil. Un soir, j'étais allée au bal pour rencontrer Harry qui revenait de Tokio. Je m'étais réjouie de cette rencontre depuis plusieurs semaines, mais Harry, lui, n'était rentré en Angleterre que pour se fiancer et, pendant toute la soirée, il avait dansé avec une jeune fille en affectant de ne pas me voir. Dans la voiture, en rentrant, je pleurai. J'arrivai à la maison. Je sentis que j'étais si défigurée par les larmes que je n'eus pas le courage de me montrer à vous dans cet état. Je fis semblant de sonner, laissai partir le cocher, puis je m'appuyai à une de ces colonnes et je restai là longtemps. Je sanglotais. Il pleuvait très fort. Je savais que, vous aussi, vous pensiez à une autre femme et il me semblait que ma vie était finie. Voilà ce que me rappelle ce petit porche qui va disparaître.

Lord Barchester, qui avait écouté ce récit avec beaucoup de sympathie et d'intérêt, prit affectueusement le bras de sa femme.

— Savez-vous, — dit-il, — ce que nous allons faire? Avant que l'on ne démolisse ce porche, qui est le tombeau de vos souvenirs, nous achèterons ensemble quelques fleurs et nous les déposerons au sommet de ces marches.

Le vieux couple alla chez un fleuriste, rapporta des roses et les plaça au pied d'une des colonnes corinthiennes. Le lendemain le porche avait disparu.

LA DÉBUTANTE

Joseph D. Wilmington, de Newark (New-Jersey), ayant fait une fortune de plusieurs millions de dollars dans la vente des terrains, sa femme, Mrs. Wilmington, décida, quand leur fille eut dix-huit ans, qu'il était indispensable d'emmener Margaret à New-York et de l'y faire débuter dans le monde. Cette idée déplut à Joseph D., qui le dit timidement, et à Margaret qui ne dit rien.

Mrs. Wilmington admettait elle-même les difficultés de ce projet, la plus grave étant que les Wilmington ne connaissaient personne à New-York. Une amie commune les mit en rapports avec Mrs. Mortimer Leeds, femme de bonne naissance, mais ruinée, qui accepta, contre une commission de 10 p. 100 sur les dépenses, d'organiser les débuts des Wilmington dans la société new-yorkaise.

Ce fut elle qui leur apprit que leur cas n'était pas unique et qu'il n'avait pas été négligé par l'esprit d'organisation américain. Il y avait à New-York, leur révéla-t-elle, une miss Riley qui composait chaque saison des listes de débutantes sur lesquelles deux cents jeunes filles pouvaient se faire inscrire, en payant chacune cinq cents dollars. Miss Riley ouvrait aussi des listes de jeunes gens qui, eux, étaient inscrits gratuitement pourvu qu'ils fussent bons danseurs et bien élevés. Après le paiement des cinq cents dollars, les deux listes vous étaient communiquées, et la convention était que tout

membre de la liste pouvait inviter, sans les connaître, les autres abonnés.

Les Wilmington passèrent donc, en un instant, de l'état d'étrangers à celui de vieux new-yorkais possédant plusieurs centaines d'amis. Miss Riley prélevait, elle aussi, 10 p. 100 sur la gravure des invitations, sur la location des salles, sur le salaire des orchestres, sur les notes de fleuristes et de petits fours, ce qui portait le total des commissions payées par les Wilmington à 20 p. 100. Si l'on considère que leur premier bal coûta quatorze mille dollars, cette remarque n'est pas sans importance.

Mrs. Mortimer Leeds eut rapidement jugé les trois êtres dont elle avait entrepris l'éducation. Le seul intelligent était le père. Joseph D. était bourru, mais non dépourvu d'un sens de l'humour, et il devait être assez savoureux dans son milieu véritable. Mrs. Wilmington était brutale et sotte, la jeune fille timide, muette et sensuelle.

Mrs. Mortimer Leeds fit sous-louer par les Wilmington une loge au Metropolitan et leur donna l'ordre de s'y montrer trois fois par semaine. Cette loge devint le cauchemar de la famille Wilmington qui n'aimait ni Wagner, ni Verdi. Joseph D. avait commencé par essayer d'y sommeiller, mais Mrs. Mortimer Leeds le lui avait interdit. D'ailleurs, si l'Opéra était le supplice du mari, les couturiers le vengeaient de sa femme. Acheter pour cinq mille dollars de robes n'est pas difficile; les essayer, quand on souffre de varices, est douloureux. Assister à un bal ne l'est pas moins, pour des parents qui se sont toujours couchés à dix heures du soir. Mais les Wilmington acceptaient tout, Mrs. Mortimer Leeds leur ayant promis qu'à la fin de la saison leur fille serait fiancée avec un jeune homme dont les ancêtres étaient arrivés sur le *Mayflower*.

Margaret Wilmington s'ennuya beaucoup dans les bals organisés par les souscripteurs de miss Riley, jusqu'au moment où elle y rencontra un étudiant en médecine, communiste et agnostique, qui l'amusa par la violence de ses propos et par la hardiesse de ses gestes. Dès la troisième semaine, elle passait toutes ses soirées avec lui, dans un speak-easy de la Cinquante-Deuxième Rue, buvait ferme,

parlait de refoulements et admirait le Plan Quinquennal, qu'elle appelait *Piatiletka.*

Après un mois de ces jeux, elle annonça fermement à Joseph D. qu'elle épouserait David M. Bradsky, dont les parents étaient arrivés de Russie sur un bateau qui ne s'appelait pas *Mayflower*, vers 1913. Mrs. Wilmington cria beaucoup. Joseph D., qui était facile à vivre et avait appris dans les affaires à accepter l'irréparable, dit que Bradsky n'était pas un mauvais garçon, mais observa qu'il aurait pu, sans dépenser cent cinquante mille dollars, trouver un gendre de même valeur sociale à Newark (New-Jersey).

L'HONNEUR

— Les hommes, — dit-elle, — ont un sentiment de l'honneur que je respecte, mais que j'ai quelquefois peine à comprendre.

Quand je me suis mariée, mon mari m'a présenté Bénard, qui était son meilleur ami. Au commencement, je le trouvai brusque, presque hostile, et il ne me plut guère. Ce ne fut qu'après plusieurs mois que je m'habituai à lui. Alors nous devînmes très intimes et je le considérai comme un frère. Un soir, comme nous étions sortis ensemble tous trois, il se trouva dans la voiture serré contre moi, assez longtemps, et je sus que cela nous était agréable à tous deux. A partir de ce jour, son attitude envers moi changea. Il devint tendre, empressé, puis suppliant.

Je n'avais rien fait, rien dit, qui pût lui faire croire que je l'aimais. Tant que ce fut possible, je feignis de prendre pour une affection amicale les sentiments passionnés qu'il exprimait avec tant de force. Enfin, pendant un voyage de mon mari, il vint me voir chaque soir. Il me dit combien il était malheureux, que j'étais la première femme qu'il eût vraiment aimée, qu'il pensait sans cesse à se tuer et qu'un jour, en sortant de chez moi, il sauterait dans la Seine. Je le vis si triste et si sincère que je finis pas avoir pitié de lui. Je devins sa maîtresse. A ce moment, je ne l'aimais pas; j'avais seulement peur qu'il ne pensât vraiment à se tuer. Mais, dès qu'il fut mon amant, je m'attachai à lui.

Au bout de quinze jours, mon mari revint. Je fus étonnée moi-même par la hardiesse avec laquelle je lui parlai de ma vie pendant son absence. Il ne soupçonnait rien et tout aurait été bien si Bénard, à ce moment, n'avait été pris de scrupules. Il me dit qu'il se faisait horreur, qu'il avait trahi son ami, qu'il ne pouvait vivre ainsi, enfin que son honneur ne lui permettait pas de continuer à serrer la main de mon mari s'il demeurait mon amant. Je lui dis de ne plus voir mon mari; il répondit qu'il ne le pouvait pas, qu'une rupture entre eux serait l'indice le plus clair de notre conduite, et que d'ailleurs son honneur ne serait pas apaisé par un subterfuge. Il me dit qu'il désirait être à nouveau mon ami comme autrefois, et oublier ce qui s'était passé entre nous.

J'admirai son attitude et, pendant quelques jours, il me fut agréable de penser que mon amant était un être noble et un héros de l'amitié. Je ne pensais pas que ses scrupules seraient durables. Je croyais que, dès que l'occasion nous serait donnée d'être seuls ensemble, il ne résisterait pas au désir, et, pour mon compte, j'étais décidée à continuer notre liaison. Mais plusieurs semaines passèrent; je dus reconnaître que Bénard était fidèle à sa décision et qu'il évitait de venir chez nous quand il n'était pas tout à fait certain d'y trouver mon mari.

Il me sembla que sa conscience serait moins exigeante si j'arrangeais moi-même une rencontre. J'obtins de Jacques, qui était très confiant, d'aller passer quelques jours seule au bord de la mer et je demandai à Bénard de m'y rejoindre. Il m'y écrivit une lettre sublime, mais toute pleine de reproches. « Il ne fallait pas, disait-il, lui enlever son courage. Le sacrifice était assez dur pour qu'il pût, à son tour, exiger de moi plus de prudence et de réserve. »

Je rentrai chez moi si malheureuse que mon mari, en voyant mon visage tourmenté, comprit tout de suite qu'un événement très douloureux m'avait bouleversée. Je pleurais jour et nuit, j'étais malade, je parlais d'acheter un revolver. Jacques fut si adroit que je finis par lui avouer tout, en le suppliant de me laisser divorcer.

D'abord sa colère et son désespoir furent terribles. Mais quand, après m'avoir interrogée de mille manières, il fut certain que Bénard ne me voyait plus, il domina son chagrin

pour ne plus penser qu'à moi. Il me dit qu'il parlerait lui-même à Bénard, que, si celui-ci souhaitait refaire sa vie avec moi, il s'effacerait, qu'il n'était pas homme à garder une femme contre son gré. Enfin sa conduite et ses paroles furent tout ce qu'auraient pu souhaiter les âmes les plus délicates et les plus exigeantes.

Je n'assistai naturellement pas à la conversation, mais je sus par le récit de Jacques et par une lettre de Bénard qu'elle avait été très belle et s'était passée, comme disait mon mari, « sur un plan très élevé ». Chacun des deux avait offert de se sacrifier et de disparaître, non pas en se tuant, car ils jugeaient qu'un homme, même désespéré, peut toujours faire de sa vie un emploi noble et utile, mais en quittant la France pour un temps aussi long que cela serait nécessaire. Après une longue lutte de désintéressement, ils s'étaient mis d'accord pour penser que mieux valait pour moi rester avec mon mari. C'était donc Bénard qui devait partir.

J'ai appris depuis que, d'accord avec Jacques, il avait renoncé à quitter Paris. Seulement il a toujours évité de me revoir. Malgré la bonté de Jacques, je suis très malheureuse et quelquefois je pense que j'aimerais à rencontrer des hommes qui ne soient pas des héros. Quelquefois aussi je me dis que tout cela est injuste, car c'est Bénard qui m'a fait passer de l'amitié à l'amour alors que mon esprit était tranquille. Je sais bien qu'un homme ne peut pas tout le temps penser à son honneur, mais, quand il y pense trop tard, ou de façon intermittente, c'est assez triste pour les femmes.

MASQUES NOIRS

Depuis longtemps je désirais connaître Walter Cooper. J'aimais ses livres. Personne, depuis Kipling, n'a mieux parlé des animaux; seulement, chez Cooper, on trouve, non la jungle asiatique, mais la forêt des Comtés du Sud, humide, fleurie, peuplée de lapins et de renards.

Les écrivains anglais sont difficiles à rencontrer. Beaucoup d'entre eux vivent à la campagne et ne viennent jamais à

Londres. Les « lettres » ne forment pas ici, comme en France, une corporation ayant ses apprentis, sa maîtrise, ses règlements, et Walter Cooper passe, même en ce pays respectueux de toute liberté, pour un sauvage.

— Vous aurez du mal à le saisir, — m'avait dit Lady Shalford qui, comme moi, l'admirait... — Il habite dans un village du Suffolk, avec sa femme, un petit cottage de paysans... Leurs deux familles étaient puritaines, deux des grands-pères ministres non conformistes... Miriam Cooper porte de longues robes sans forme qui vont jusqu'à terre... Elle est très belle... Je crois qu'elle ne parle jamais...

Cette description augmenta mon désir de connaître les Cooper. Un jour, je profitai d'un voyage en voiture pour m'arrêter dans leur village. Les habitants que j'interrogeai ne savaient pas qu'un homme de génie vivait près d'eux. Pourtant le boucher put m'indiquer l'adresse des Cooper, qui étaient ses clients.

— Vous parlez bien de Walter Cooper, l'écrivain? — demandai-je.

— Ça, je ne sais pas, — dit-il, — mais c'est le neveu de la vieille miss Cooper...

Je suivis le chemin que le boucher m'avait indiqué et qui tournait sans fin entre deux haies; il me conduisit jusqu'à une barrière ouverte. Au delà, un sentier permettait de traverser une forêt semée de fleurs. Les buissons de rhododendrons roses, orange, couleur de feu, de chair, avaient été plantés sous les arbres avec un art d'autant plus raffiné que les effets en semblaient naturels. La maison, petite, délicieusement pauvre, était couverte de chaume.

Ce fut Miriam Cooper qui vint m'ouvrir. Elle portait, comme l'avait dit Lady Shalford, une longue robe de mousseline que protégeait un tablier blanc. Le visage, admirable, était d'une pureté inquiétante, presque inhumaine. Elle écouta mes excuses sans avoir l'air de me comprendre et, soudain, au milieu d'une phrase, s'enfuit comme un animal effrayé, en criant :

— Walter!

Les mouvements du long corps de Walter Cooper étaient maladroits, son veston jaunâtre couvert de taches et noble-

ment déchiré. Il accueillit mes explications avec une bienveillance muette et me fit signe d'entrer dans la chambre où il travaillait. Des rayons de bois blanc étaient chargés de livres. A notre entrée, un homme qui regardait les titres se retourna. Cooper le présenta; c'était un critique illustre. Puis ils reprirent la conversation que j'avais interrompue; ils parlaient des pivoines et de la profondeur à laquelle il convient de les planter.

Cela peut sembler surprenant, mais cette visite fut le commencement d'une amitié. Les Cooper vinrent me voir quand ils traversèrent Paris pour aller passer un hiver à Tamaris. A mon tour, je retournai chez eux pour un week-end en Suffolk. Mais, malgré cette amitié et l'évident désir qu'ils avaient de me revoir, je n'en savais pas sur ce couple beaucoup plus long qu'au premier jour. Ils semblaient d'ailleurs aussi incapables de communiquer entre eux qu'avec un étranger. Le soir, dans leur petite maison, ils s'asseyaient l'un près de l'autre sur un canapé, en face du feu, et doucement se caressaient des épaules. Je crois qu'ils s'aimaient.

Je ne les vis pas pendant toute la guerre. Vers 1920, Lady Shalford m'écrivit qu'elle allait donner un bal masqué au profit d'un hôpital et que, si je me trouvais à Londres à ce moment, je lui ferais plaisir en y assistant. Avant d'entrer, à l'abri d'un paravent, on ôtait son masque devant la maîtresse de maison.

— *Good evening*, — me dit Lady Shalford... — Comment a été la traversée?... Pas trop mauvaise?... Oh! Il faut que je vous rapproche tout de suite d'une femme qui vous intéressera.

Elle prit mon bras, abandonna son poste et chercha longtemps dans la foule.

— Ah! voici, — dit-elle enfin...

Elle me fit asseoir près d'une femme très grande, masquée de noir comme les autres et disparut. Interdit, troublé, je dis :

— Voilà qui est bien difficile... Comme mon accent vous le montre, je suis Français... Je ne vous reverrai sans doute jamais... Je vais vous dire toutes les choses secrètes et tristes que l'on dit en rêve à des fantômes.

Ma voisine avait des mains expressives et mobiles. Elle

entra dans le jeu avec esprit. Je la trouvai d'abord un peu hardie pour mon goût. Elle avouait de sauvages désirs, en ce vocabulaire naïvement scientifique dont Freud et ses disciples venaient alors de pourvoir les Anglo-Saxons. Mais bientôt elle parla si bien du côté animal de la femme, puis des rapports de l'amour et de la nature, des livres qu'elle aimait, tous étranges et sensuels, qu'elle me conquit.

— Qui êtes-vous? — suppliai-je... — Certaines des choses que vous dites me feraient penser que vous me connaissez... Mais je n'ai jamais entendu votre voix... Ne pouvez-vous, pendant une seconde, soulever votre masque?... Vous tournerez la tête... Non?... Ne vous reverrai-je pas? Jamais conversation ne m'a donné plus de plaisir.

— J'ai passé une très bonne soirée, — dit-elle en se levant... — Très bonne... Mais c'est ici qu'il faut s'arrêter.

Elle se perdit dans la foule et je ne fis rien pour la rejoindre.

Ce fut dix ans plus tard que Lady Shalford me révéla que mon interlocutrice masquée avait été Miriam Cooper. J'avais revu celle-ci plusieurs fois et l'avais trouvée comme toujours muette, amicale et farouche.

Quant à Walter, j'ai découvert la semaine dernière qu'il parle, lui aussi, quand il est ivre.

LES LETTRES

— Il y a cinq ans, — dit-elle, — j'ai été la maîtresse de Pradier. Je l'ai beaucoup aimé. Il met, dans la vie d'une femme, tant d'agitation, de tristesse et de bonheur que celles qui ont connu ce poison ne peuvent s'en passer. Il m'imposait des disciplines très dures, sans raison, pour se prouver à lui-même sa puissance. J'étais heureuse de lui obéir. Tous les matins, vers six heures, il me téléphonait. A cette heure-là mon mari dormait et, de sa chambre, n'entendait pas la sonnerie que d'ailleurs j'avais rendue plus étouffée en mettant un peu d'ouate sous le marteau.

Après quelques mois, cette liaison fit scandale. Mes beaux-parents poussèrent mon mari, qui m'adorait, à me menacer

d'un divorce et, pour mes enfants, je finis par consentir à une rupture. Je promis de ne plus revoir mon amant. Pendant deux ans, je crus mourir. Pradier fit tout pour me reprendre; je quittai la France; je cachai mon adresse. Enfin je me sentis plus forte et je revins. Au cours de ces voyages, je m'étais rapprochée de mon mari qui s'était montré tendre et indulgent. Il ne me parlait plus de cette aventure et nous passions dans le monde pour un couple heureux. Mais j'étais triste, la vie me semblait sans but et je souhaitais vieillir. Deux années encore se passèrent ainsi.

Un matin, comme je dormais, je crus entendre en rêve une sonnerie. Je rêvai que Pradier me téléphonait et me disait de ces phrases confuses et passionnées par lesquelles il m'avait conquise. Je me réveillai. La sonnerie réelle retentissait près de mon lit. Je pris l'appareil et j'entendis une voix qui semblait réciter plutôt que parler. Il me sembla que c'était celle de Pradier, mais je ne pouvais saisir ce qu'il disait. Après un instant, je compris qu'il lisait. Ce qu'il lisait était très beau. C'étaient les lettres d'une femme amoureuse. Elles me parurent déchirantes et sublimes. Je pensai à Julie de Lespinasse, à la Religieuse portugaise. Enfin, sur une phrase plus belle encore :

— Pradier, — criai-je, — je vous en supplie... Arrêtez... Vous me faites souffrir... Que lisez-vous?

— Arrêter? — dit-il. — Pourquoi? Je vous lis vos propres lettres, celles que vous m'avez écrites jadis... Ne reconnaissez-vous plus vos pensées?

Alors je sentis quelle femme différente et plus médiocre avait fait de moi, depuis deux ans, la tranquillité du cœur. Le lendemain, je retournai chez lui. Je le revois chaque jour.

ANDRÉ MAUROIS

L'IDIOT DE LA FAMILLE

I

APPASSIONATA

Quand la musique s'arrêtait, on entendait, à chaque fois, le bruit lointain, éternel, de la mer retombant sur les galets au-dessous de la jetée. Il se décomposait toujours en un doux grondement, suivi d'une pose, puis d'un arrachement aigu de galets, et, de nouveau, le doux grondement. Dans les premiers âges du monde, sa calme pulsation avait ainsi battu sur les dunes balayées des vents du Lido.

Elle s'emparait de ces courts instants de pause, entre chaque numéro du programme, au cinéma de la Jetée, moments plutôt mornes, quand l'écran d'argent devient gris, et que le public déconcerté par la lumière rallumée, suspendu avec incertitude entre la réalité et l'illusion, reprend mollement son bavardage. Caryl Sanger écoutait le grondement et le silence de la mer, à travers le murmure étouffé des voix, le tintement des verres sur les petites tables, près de la porte, et les essais du violoniste, à côté de lui, pour retrouver un air. Ce bruit l'attristait, mais il l'aimait. Il était consolant de penser à un rythme et à un ordre, dans tout ce tintamarre infernal que son compagnon et lui devaient faire. Tandis qu'il écoutait, il se disait que, si le cinéma de la Jetée était un enfer, du moins cet enfer ne serait pas éternel. Le cinéma et la Jetée s'évanouiraient un jour, mais la mer serait toujours là. Elle serait là, en dépit du trou qu'il avait à ses souliers neufs, ce

qui l'ennuyait si fort, en dépit du prix effrayant du savon, et en dépit même de la fatigue qu'il éprouvait à rester accroupi devant son piano, sur lequel il tapait sans arrêt. Toutes ces choses étaient laides et mesquines, mais elles passeraient. Un jour, il mourrait, et la mer dirait encore à ceux qui l'écouteraient : « Chut!... Arrête! »

« La mer... » pensa-t-il, avec une soudaine et étrange exaltation. Il ne pensa plus aux privations de sa vie. Son cœur s'épanouit, se gonfla de quelque chose de merveilleux et d'infini, quelque chose qu'il voulait dire, exprimer, qui était toujours proche de lui, et cependant aussi lointain que Dieu. Cette force s'empara de lui, coula dans ses mains, dans ses doigts fatigués, sur les touches du piano, son gagne-pain. Les touches, sous ses doigts, s'animèrent. Elles devinrent comme une partie de lui-même. Il ne pouvait pas s'arrêter. En ce moment, il faisait ce qu'il voulait du piano. Il était libre. Il fit un accord que Schädow, le violoniste, ne reconnut pas. Assurément, cet accord n'avait rien à voir avec le prochain numéro de leur programme qui se trouvait être un air intitulé *Chiribiri-bi*! C'était un défi, une sonnerie de trompette stridente et répétée, suivie d'une petite phrase, comme une question. La même question fut répétée, une octave plus bas, et alors, comme un flux qui rompt sa digue, Caryl donna un libre élan à la musique, dans le hall, jouant comme il ne l'avait jamais fait encore, comme il avait toujours pressenti qu'il jouerait un jour, comme il ne jouerait jamais plus.

Le violoniste consterné, laissant tomber son archet, tendit son long cou par-dessus son violon, pour voir ce que faisait Caryl.

— *Um Gotteswillen*, Sanger? Eh bien! quoi, êtes-vous fou? — s'exclama-t-il. — Mais qu'est-ce que vous faites?

— Je joue, — répondit Caryl avec sérénité, au milieu des grands brisants de sa musique.

— Mais c'est *Chiri-biri-bi*!

— Non. Ce n'est pas *Chiri-biri-bi*.

Schädow émit un long sifflement et se résigna à l'inévitable. Il ne pouvait pas commencer à jouer *Chiri-biri-bi* pendant que Caryl jouait l'*Appassionata*. Et ce n'était pas sa faute. Il n'en serait pas responsable devant le patron. Seulement, après ceci,

pensait-il, on verrait arriver sans doute un nouveau pianiste.

Il posa son violon et étira ses jambes fatiguées, attendant, dans un calme sardonique, les événements. L'orage durait encore, et quand il se retourna vers la salle, elle lui apparut profilée par un nouvel éclair. Il vit les rangées de spectateurs aux visages verdâtres, tous assis dans une attitude tendue et figée par la surprise.

II

CONGÉDIÉ

— Mais qu'est-ce? Qu'est-ce? — chuchotait miss Fenella Mc Clean, tandis qu'elle s'ingéniait à mieux voir entre les têtes des gens devant elle.

— C'est un jeune homme qui joue, — lui répondit son compagnon avec calme; et un instant après il ajouta dans un souffle :

— Mais quel jeu!

— J'entends, mais qui est-ce? Ce n'est certainement pas la même personne qui jouait tout à l'heure.

— Pardon, *gnädiges Fräulein*, mais, auparavant, il ne jouait pas.

— Est-ce que ce peut être le même homme?

— Ça, je ne sais pas, il fait nuit. Et je ne l'ai pas vu pour pouvoir le reconnaître, l'homme qui jouait auparavant.

— Moi, je l'ai vu. Vous pensez, n'est-ce pas? — elle hésitait, timide à l'idée d'exprimer une opinion devant un chef d'orchestre aussi connu que Herr Heinrich, — vous pensez qu'il joue très bien?

— Assez bien. Trop bien, je pense, pour un tel lieu. Ici, c'est une stupidité.

— Ah! un autre éclair! C'est vraiment le même homme. J'avais déjà remarqué son profil. Il a l'air très sympathique.

Otto Heinrich sourit dans sa barbe. Cette dernière remarque lui plaisait, et Fenella remonta dans son estime. Car il commençait à craindre qu'elle soit un peu infatuée, et c'était pitié qu'il en puisse être ainsi d'une si jeune et si charmante créature. Quand il l'avait rencontrée, quelques jours auparavant, chez des amis, il avait espéré mieux. Elle lui avait paru être tout ce

qu'il lui semblait qu'une jeune fille doive être, elle avait de belles manières, était avenante, attirante dans la crainte qu'elle paraissait avoir de lui, et elle combinait l'innocence avec un goût ardent de la vie, un désir de la connaître toute immédiatement. Il s'était promis de grandes joies de cette rencontre, retrouvant les souvenirs de sa propre jeunesse dans la compagnie de cette jeune fille qui offrait à toute nouveauté un accueil sans défiance. En vacances, à Venise, il n'avait rien de particulier à faire, et il se proposait de passer ces quinze jours de loisirs à musarder comme un homme presque en âge d'être grand-père. Aussi il n'avait pas perdu de temps, s'était fait présenter aux parents, qui, d'après ce qu'il avait compris, étaient des gens bien, et fortunés, mais pas mondains. Dans l'après-midi même du lendemain, il s'était présenté au Palazzo Neroni, qu'ils avaient loué pour trois mois; il avait charmé la mère, par quelques compliments, et s'était établi chevalier servant de Fenella. Mais, quand il connut un peu mieux la jeune fille, il fut légèrement désappointé. Elle s'était révélée un rien trop sérieuse, trop attirée par le bénéfice d'un plaisir plutôt que par le plaisir même, en fait trop Ecossaise.

Pourtant, c'était une enfant charmante, et si jeune, que tous les espoirs étaient permis. Il l'emmena partout, lui montra tout, et, quand elle avait désiré voir la lune se lever sur l'Adriatique, il avait dîné une heure plus tôt que d'habitude, pour pouvoir la conduire au Lido. Mais la lune ne s'était pas montrée, et il avait plu. Ils s'étaient réfugiés au cinéma de la Jetée, et là, son dédain de femme cultivée pour le spectacle qu'on donnait lui avait fait perdre patience. De toute évidence, elle pensait que rien, dans un tel lieu, ne valait la peine d'être remarqué. Et pour lui, c'était un axiome, qu'il y avait toujours, et partout, quelque chose à voir, si on voulait bien s'en donner la peine. Des choses inattendues peuvent arriver à tout le monde, et n'importe quand, sauf à ceux qui s'assoient le nez en l'air. Il était vieux. Il avait beaucoup vu, beaucoup agi, il s'était fait un nom fameux dans les deux continents, mais il n'avait jamais trouvé nécessaire de s'asseoir le nez en l'air.

Il avait oublié que la jeunesse doit revêtir cette supériorité défensive comme un manteau pour préserver son inexpérience. Il s'en souvenait à présent.

— Si un autre éclair se produit, — dit-il, — je regarderai moi-même le jeune homme.

Fenella sautait sur sa chaise. Tous les spectateurs, autour d'elle, revenus du premier choc de la surprise, s'agitaient et chuchotaient. L'un des propriétaires, furieux, traversa rapidement la salle. Au-dessus des têtes, sur l'écran, les images, à peine discernables, continuaient à danser. On ne les regardait pas.

Un nouvel éclair révéla les silhouettes d'un groupe extrêmement dramatique. Le propriétaire et le violoniste se querellaient avec Caryl. Ils brandissaient les bras. Caryl restait imperturbable. Il continuait de jouer, mais sa musique disparut dans un terrible coup de tonnerre. Dans l'ombre, Fenella poussa un gros soupir. Elle sympathisait de tous ses nerfs avec la révolte de Caryl. Elle le trouvait merveilleux.

Autour d'elle, les chuchotements s'enflèrent, devinrent un murmure. Mais, avec le dernier éclat de la foudre, le murmure cessa. C'est qu'il s'était produit quelque chose de nouveau. Le redoutable, l'indiscret torrent de musique s'était arrêté. Il se fit un moment de silence, qui permit d'entendre le doux grondement de la mer, puis, après quelques grincements du violon, en manière de prélude, les deux musiciens attaquèrent les premières mesures de *Chiri-biri-bi*! Aussitôt, le public prit conscience que le spectacle allait continuer.

— Comme c'est étrange! — s'exclama Fenella. — Vous avez tout à fait raison. Il arrive partout des choses singulières. L'avez-vous vu?

Otto Heinrich riait. Sa charpente massive tremblait de rire, comme si rire avait été tout ce qu'il pût faire pour échapper à la colère.

— Oui..., *Liebes Kind*, je l'ai vu! — bredouilla-t-il. — Et je dois vous dire que je connais ce jeune homme. Mais très bien. Il faut que je sois devenu sourd, pour n'avoir pas compris, sans le voir. — Il devint plus grave. — Il y a des choses, mon enfant, qui parlent d'elles-mêmes, pour elles-mêmes, d'un coup. Il y a quelques hommes qui parlent ainsi. Il était un de ces hommes. Ach! oui, c'est vrai.

— Vous le connaissez? Depuis quand?

— Quand j'étais jeune, *Fräulein*. Aussi jeune que vous l'êtes à présent. Il peut y avoir quarante ans.

— Quarante ans! — s'écria Fenella, consternée, en pensant au profil beau comme celui d'un dieu, que l'éclair lui avait révélé. — Sûrement...

— Je vous parle d'un vieil ami. Il était, lui aussi, musicien. Albert Sanger.

— Mais il est mort, Herr Heinrich. Il est mort.

— Il y a douze ans, j'ai cru qu'il était mort. Je me suis dit : Je ne rirai plus jamais. Il est parti, et je suis vieux. Mais non! Le voilà qui revient pour me faire rire, comme si j'étais jeune.

— Mais vous avez dit que vous connaissiez cet homme et il est jeune.

— Sanger aussi a été jeune, mon enfant. Et il ressemblait à ce *Jüngling*. Un éclair se produit, je regarde, et je vois à travers quarante années! *Ach* oui, quarante années.

Mais quarante années passées, c'était trop pour Fenella, elle s'accrochait au présent.

— Alors, vous ne le connaissez pas, — dit-elle, sur un ton désappointé.

— Je suis curieux de le connaître, — dit Heinrich. — Il est possible que son nom soit Sanger.

— Un fils?

— *Natürlich*, cela va de soi. Il est certainement son fils, Sanger en avait beaucoup.

Fenella resta silencieuse pendant quelques minutes. Et, quand elle parla, ce fut avec un grand effort pour paraître naturelle, et cacher son fol enthousiasme.

— Ne pourrions-nous pas... ne pourriez-vous pas lui parler après le spectacle? Nous pourrions lui demander s'il est un fils de Sanger?

Heinrich eut un geste pour exprimer qu'il n'était pas de cet avis. Il pensait que poser une telle question serait manquer de délicatesse. Albert Sanger, le compositeur, avait eu d'innombrables fils, mais tous ne portaient pas son nom. En ce qui concernait celui-ci, il préférait, après tout, l'hypothèse à l'enquête.

— Mais s'il est le fils de votre vieil ami, — insista Fenella, — et tellement semblable à lui...

— Je ne crois pas qu'il lui ressemble vraiment, sauf par moments. Dans la lueur d'un éclair, c'est évident. Puis arrive ce petit homme, qui court, qui agite les bras en criant : Vous ne jouerez pas votre musique, vous jouerez *Chiri-biri-bi*! « Oh! Pardon, Herr propriétaire! J'ai très peur de vous. Je ne veux pas qu'on me donne mon sac. Je jouerai ce que vous voudrez. » Et il joue *Chiri-biri-bi*! Sanger n'aurait pas fait cela. Sanger aurait dit... mais je ne peux pas vous répéter, *gnädiges Fräulein*, ce que Sanger aurait dit. C'est son fils, je pense, mais on lui a rogné les ongles. Cela ne m'amuserait pas de le connaître.

Fenella ne répondit rien. Elle était tellement désappointée qu'elle craignait d'en laisser paraître quelque chose. Pendant tout le reste du spectacle, elle demeura très accablée, et Heinrich se sentit tout à fait mal à l'aise. Puis, quand le film s'acheva, et qu'on donna de la lumière, il se tourna un peu inquiet vers elle, et vit que ses yeux étaient pleins de larmes. D'un signe, elle lui montra le petit enclos de l'orchestre, au-dessous de l'écran, où se jouait l'épilogue de l'aberration de Caryl. L'air honteux et craintif, le rebelle vaincu était assis, confus, auprès du piano, incapable de dire un mot pour sa défense, tandis que le Herr propriétaire lui donnait son congé. Schädow, serrant son violon entre ses bras, le regardait d'un air moqueur.

Heinrich se rendit compte de la situation et de nouveau il considéra avec attention les traces d'une émotion très vive sur le visage de sa jeune amie. Enfin, il dit gentiment :

— Mon enfant, voulez-vous vraiment parler à ce jeune homme?

Elle fit oui de la tête.

— Je... je voulais lui dire combien sa musique m'avait plu. A présent, on le met à la porte, vous pouvez vous en rendre compte. Et il a l'air si malheureux. Il se sentirait peut-être réconforté, s'il savait que quelqu'un a aimé sa musique. Et il a bien joué, n'est-ce pas?

— Pas mal, — convint de nouveau Heinrich. Il jeta un regard sur la salle, presque vide déjà. — Si vous le voulez, nous l'attendrons dehors, près des portes, sur la jetée. Il faudra qu'il sorte par là. Il n'y a pas d'autre chemin. Là, nous pourrons

lui parler un moment. Il serait gêné, si nous lui parlions ici.

Il l'entraîna vers la longue arcade qui conduisait aux portes, sur la jetée. Il faisait sombre et froid. Toutes les petites boutiques et baraques étaient sombres et désertes. Fenella devint mélancolique, et, mal à l'aise, elle ne savait pas pourquoi. Ils attendirent longtemps.

— Il est peut-être sorti par une autre porte, — dit Fenella.

— Le voici.

Une silhouette découragée émergea des ténèbres. Il soulevait ses épaules, contre l'air de la nuit, et marchait vite, comme s'il avait voulu échapper à l'idée qu'il venait de perdre une place de 500 lires par semaine. Comme il s'approchait, Heinrich s'avança, et lui adressa la parole en italien.

— Voulez-vous avoir la bonté de me permettre un mot...

Caryl leva des yeux misérables sur son interlocuteur, et, surpris, il fit un pas en arrière, en s'exclamant :

— Heinrich!

— Vous me connaissez donc!

— Je vous ai vu chez mon père, — balbutia Caryl. — Vous ne pouvez pas vous souvenir. Il y a des années, j'étais un petit garçon.

— Sanger? Mais je le savais. Vous êtes donc...

— Caryl, l'aîné.

Le souvenir de la maison de Sanger leur revint, adouci, embelli par le temps. Un regret, une tendresse pour son passé envahit Heinrich.

— Pardonnez-moi, — dit-il, avec bonté. — Vous avez changé plus que moi. En outre, vous étiez si nombreux. Mais dites-moi, Caryl, qu'est-ce que vous avez donc fait?

— Vous avez entendu?

— Ach! Oui, j'ai entendu. Et j'imagine que vous ne jouerez plus jamais sur cette jetée?

— Non, — dit Caryl.

— Je suis avec une jeune dame, — dit Heinrich, — qui a entendu, elle aussi. Votre musique lui a fait grand plaisir, et elle désire vous en remercier.

Caryl ne l'avait pas encore aperçue. Elle s'était éloignée et cachée dans l'ombre d'une porte de boutique. Il la vit. Il semblait qu'elle fut arrivée comme par magie, près de lui. Il

fut étonné et confus : l'idée lui vint que tout ceci s'était déjà produit, il y avait bien longtemps, des siècles, et qu'il recommençait de jouer une scène secrètement attendue. Il avait toujours su qu'elle viendrait ainsi, cachée tout entière dans une sorte de manteau sombre, son gracieux visage brillant vers lui comme une étoile, si tendre, si mystérieux, si beau! Ce n'était pas une rencontre, c'était une reconnaissance. Et son cœur, de nouveau, s'enfla. La chose lui était arrivée deux fois ce soir, et ces deux événements faisaient en quelque sorte partie d'une vie déjà vécue.

— Je le savais, — pensait-il, — je le savais. La mer...

— Laissez-moi vous présenter, — disait Heinrich. — Caryl Sanger, Miss Fenella Mc Clean. Vous parlez anglais, Caryl?

Caryl s'inclina, et prit dans la sienne la petite main chaude de Fenella. Il devina quel serait le son de sa voix avant qu'elle eût dit un mot.

— Vous avez joué magnifiquement, monsieur Sanger, et j'en suis heureuse. Nous avons eu tant de plaisir. J'espère que vous ne regrettez pas?

— Non, — dit Caryl.

C'était vrai, en ce moment.

— *Prego, Signore.*

L'employé, au tourniquet, perdait patience. Il vint vers eux en agitant ses clés, et, obéissants, ils s'écartèrent tous trois dans la nuit. Caryl et Fenella ne bougeaient pas, chacun d'eux attendant que l'autre prît la parole. Au-dessus de leurs têtes, le vent, dans les palmiers, faisait un raclement désagréable. Il faisait froid, poussiéreux, l'endroit était plein de courants d'air. Mais si Heinrich ne les avait pas entraînés, ils seraient restés plantés là jusqu'à la fin des siècles.

— Vous habitez le Lido? — demanda-t-il à Caryl.

Caryl revint à lui, et dit : Non. Il avait une chambre à Venise, dans le quartier juif, et, s'il voulait attraper le dernier bateau, il lui fallait courir. Mais rien en lui n'indiquait qu'il fût disposé à courir.

— Nous avons une gondole, — proposa Fenella. — Elle nous attend juste en face d'ici, à l'endroit d'où part le bateau. Ne pouvez-vous venir avec nous? Nous pourrions vous ramener à Venise. Herr Heinrich! Ne peut-il pas venir avec nous?

Herr Heinrich convint que la chose était possible, mais sans trop d'enthousiasme. A voir leurs visages, il s'était souvenu de sa responsabilité à l'égard de Fenella. Mais il ne pouvait pas refuser d'emmener Caryl, à moins de passer pour méchant. Il les suivit, pensif, le long d'un petit chemin qui conduisait du quai vénitien dans l'île. Par intervalles, il y avait des lumières dans les arbres, au-dessus de l'étroite ligne de tramway. Fenella et Caryl se regardèrent encore une fois, ils ne dirent rien, mais leurs yeux criaient à tout instant :

— Est-il possible que ce soit vous?

Otto Heinrich, avec ses quarante ans de retard, se disait à lui-même avec consternation :

— Um Gotteswillen! Que dira, de tout ceci, la maman, *hochwohlgeborene Frau*?

III

COLLISION

Venise, avec ses lumières, apparaissait de plus en plus proche, à travers la lagune, et l'on percevait déjà le bruit de la circulation sur le grand canal. Heinrich rompit la communion silencieuse de ses deux jeunes amis, et demanda brusquement comment il se faisait que Caryl éprouvât le besoin de jouer tous les jours, et par trois fois, *Chiri-biri-bi*. Il ne pouvait assurément aimer cette musique.

Caryl s'expliqua, avec candeur. Ce travail était bien payé, et, d'autre part, il gagnait encore un peu d'argent dans la journée en donnant des leçons. Il ne faisait cela que pour de l'argent. Évidemment, il détestait ce métier. Mais le travail bien payé était rare.

— Mais pourquoi ne donnez-vous pas de concerts? — s'enquit Fenella. — De vrais concerts, je veux dire, dans une salle. Des tas de gens le font, qui ne jouent pas moitié aussi bien que vous. Je suis sûre que vous auriez du succès.

Caryl sourit et jeta un regard à Heinrich, puis expliqua que, pour donner des concerts, il fallait avoir de l'argent. C'était cher de louer une salle, et, en outre, un musicien doit faire lui-même sa publicité.

— Mais ne pouvez-vous trouver personne qui vous prêterait de l'argent? Il y a des tas de gens qui le font, n'est-ce pas? Des gens riches lancent quelquefois des musiciens pauvres. Pourquoi ne pouvez-vous faire cela?

— Je ne connais pas de gens riches. En outre, — il eut l'air un peu embarrassé, — si j'en connaissais, ils penseraient peut-être que je ne joue pas assez bien.

— Oh! Mais non!

— Vous êtes trop aimable. Vous avez une trop haute opinion de mon jeu. Je crois que je pourrais faire un assez bon chemin si je pouvais atteindre un public. Mais ce ne serait jamais un grand public. Les gens qui lancent des musciens pauvres veulent quelque chose de plus remarquable. Il me faudra économiser, et me lancer moi-même.

Il examina à nouveau leur compagnon, poussé par un espoir que ni le bon sens, ni la modestie ne pouvaient atteindre. Mais Heinrich fit un triste petit geste d'assentiment. Il approuvait tout à fait. Il ne pensait pas que Caryl pût jamais mettre le feu à la Tamise. Ce jeune homme avait un joli jeu. Ce soir, il avait joué avec une certaine exaltation qui, pendant un moment, avait excité les auditeurs. Mais il était sans génie, et il n'avait même pas la vanité qui chez un artiste de second ordre peut quelquefois ressembler au génie. Il ne saurait jamais bluffer.

Il avait malheureusement vécu trop longtemps parmi ses supérieurs. Aucun homme de bon sens ne pourrait tabler sur lui quant au succès et au prestige.

— Mais pourquoi, si l'argent a tant d'importance, — demanda-t-il, — nous avez-vous donné un concert prématuré ce soir? Je pense qu'il vous a coûté cher?

Caryl haussa les épaules. Il ne savait pas, lui non plus, pourquoi : il ne pouvait pas même l'expliquer. Ç'avait été une sorte de folie. Quelque chose s'était emparé de lui, avait jailli de lui. « Il est bien de Sanger », pensa Heinrich, « mais pas tout à fait assez. L'inspiration y est, mais l'épanouissement, le fruit n'y sont pas. C'est dommage. »

Fenella, toute rougissante d'une ardeur passionnée, leur préparait à tous deux un grand embarras.

— Herr Heinrich, — lança-t-elle, — vous connaissez des gens,

certainement vous en connaissez. Vous avez tant d'influence. Certainement vous connaissez quelqu'un...

Mais Caryl l'interrompit presque avec fureur.

— Taisez-vous! Il ne faut pas lui demander. Ce n'est pas bien. Il doit y avoir tant de gens qui lui demandent cela. Beaucoup plus de gens qu'il n'en pourrait jamais aider. Je ne crois pas qu'il se passe un seul jour, sans qu'il reçoive des demandes de cette sorte, et de la part de gens qui ont beaucoup plus de talent que moi, des gens qui ont plus que moi besoin d'aide... D'ailleurs...

Il se tourna vers Heinrich, avec un air de s'excuser, et il dit :

— Elle ne comprend pas.

Heinrich, qui était resté impassible jusque-là, sourit d'une manière affable, comme pour éloigner de lui les excuses de Caryl. Il commençait à aimer ce jeune homme, et à l'admirer, pour des qualités qui n'avaient rien à voir avec la musique. Mais les paroles rassurantes qu'il murmura furent étouffées par le cri soudain que poussèrent ensemble leurs gondoliers, suivi d'une violente embardée, et d'un flux de jurons furieux. Ils avaient failli entrer en collision avec une péniche à fond plat, longue, remplie de légumes, qui, sortant tout d'un coup de sous un petit pont sombre, était apparue à l'avant de leur gondole. Ce ne fut qu'en se rangeant le long de la péniche qu'ils avaient pu éviter le naufrage.

Le commentaire des gondoliers de Heinrich avait presque des allures d'opéra. Mais le jeune homme qui conduisait la péniche ne leur cédait en rien. Bien que l'accident fût entièrement de sa faute, il disait plus de jurons d'une seule haleine, que les deux gondoliers à la fois. Il les submergeait. Et les deux gondoliers regardèrent, avec un étonnement profond et muet, s'éloigner vers le milieu du canal la lourde embarcation. Alors, l'un d'eux, en riant, murmura quelque chose contre l'*Inglese*.

— Un Anglais? — s'exclama Heinrich.

— *Signore*, nous l'avons entendu dire. C'est un Anglais qui porte des légumes au marché.

— C'est bien étrange. Quel Anglais? Quel est son nom?

Les gondoliers l'ignoraient. Ils savaient seulement qu'il

existait un Anglais au marché aux fruits, capable de chasser de la surface des eaux, à coup de jurons, n'importe quel autre gondolier.

Caryl avait bondi, suivant du regard la péniche qui s'enfonçait dans la nuit. Il lui avait semblé distinguer, dans la voix de l'Anglais, quelque chose de particulièrement familial; mais, pour le moment, il ne savait pas à qui attribuer cette voix. Il garda longtemps les yeux fixés sur l'image du jeune homme, qui dansait d'un air de défi, parmi les oignons et les brocoli. Un trait de lumière, venu d'un vapeur qui passait, se posa un instant sur lui, mais pas assez longtemps. Caryl ne put que se rendre compte que le jeune homme était élancé, blond, et en haillons.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda Fenella. — Vous le connaissez?

Caryl reprit sa place sur le siège, et expliqua que, un moment, il avait cru que c'était son frère.

— Votre frère? Vous avez un frère à Venise?

— Pas que je sache. J'ai dû me tromper. Mais il ressemble beaucoup à l'un de mes demi-frères.

Il était sûr de s'être trompé : il n'avait pas revu ce frère, Sébastien, depuis plus de quatre années. A la mort du père, la famille s'était dispersée, et il n'était pas resté en rapports avec ses demi-frères et sœurs, bien que, de temps en temps, il ait eu de leurs nouvelles. Ce Sébastien était allé en Angleterre avec des parents de sa mère, qui était Anglaise. Et depuis lors, Caryl ne l'avait rencontré qu'une fois, tout à fait par hasard, sur les marches de la cathédrale de Milan. Sébastien avait dû se quereller avec les parents anglais, et avait vécu quelque temps avec une sœur qui avait épousé un Juif. Mais le Juif était très riche, et Sébastien, qui chérissait le communisme, lui avait dit tant de choses insultantes sur les gens riches, que son patient beau-frère l'avait enfin mis à la porte. Il était entré avec Caryl dans un café, et là, pendant trois heures, il avait parlé de Lénine et de la *Ton-Bild* qu'il composait. Caryl n'avait pas très bien compris à quoi son frère s'occupait, pour le moment, mais il paraissait avoir faim, et, avant de quitter Caryl, Sébastien lui avait emprunté cent lires. Il était vraiment communiste.

— Est-il doué, votre frère? — demanda Fenella.

Caryl se souvint de la partition que Sébastien lui avait montrée dans le café de Milan, et il dit, avec un soupir :

— Il n'est pas idiot.

— Non. Mais est-il aussi doué que vous?

Il la regarda, croyant qu'elle se moquait de lui. Mais elle était parfaitement grave.

— C'est moi l'idiot de la famille, — lui dit-il.

— Je ne le crois pas.

Sa petite voix, légère et sûre, flottait sur l'eau. Elle avait pris une décision à l'égard de Caryl. Elle n'hésitait jamais longtemps avant de prendre une décision sur quoi que ce fût, et elle ne sympathisait pas avec les indécis. Prendre une décision était si facile.

— Mes enfants, — dit Heinrich, — nous sommes arrivés.

La gondole s'était arrêtée devant les immenses et sombres portails du Palazzo Neroni, où Fenella habitait. Pris de panique, chacun tourna vers l'autre un regard plein de la même question.

— Ne viendrez-vous pas nous voir un jour, monsieur Sanger? Ma mère serait heureuse de vous connaître. Peut-être accepterez-vous de venir prendre le thé, un jour? Quand viendrez-vous?

— Demain, — répondit vivement Caryl.

Heinrich donna un ordre, et la gondole remonta le Canal. Il ne se sentait pas tranquille. Les parents de Fenella lui avaient confié leur fille, et il était sûr qu'ils n'aimeraient pas ce nouvel ami. Il se promit de saisir la première occasion de leur faire visite, de leur expliquer, et, si c'était nécessaire, de s'excuser. En attendant, il essaya de se mettre en garde à l'égard de Caryl.

— Miss Mc Clean, — commença-t-il, — fait un séjour à Venise avec ses parents. Ce sont des gens très riches, et de bonne famille. Ils appartiennent à l'aristocratie écossaise, selon ce que j'ai compris.

— J'ai bien vu qu'elle était distinguée, — convint Caryl pensivement.

Heinrich essaya de faire délicatement comprendre à Caryl que Fenella s'était trompée, sans doute, quand elle avait dit que sa mère serait heureuse de le connaître.

— Comme vous avez pu voir, elle est tout à fait inexpérimentée et impulsive. Mais la mère, je puis vous l'assurer, est une femme du monde.

— Je le pensais, — dit Caryl. — Mais j'irai.

— Miss Mc Clean, — reprit encore Heinrich...

Il s'arrêta, examinant Caryl, essayant de se rendre compte à quelle sorte d'homme il avait affaire. Et il se rappela quel homme était Sanger à l'âge de Caryl. Ses gentilles manières étaient souvent décevantes.

— Je crois que vous feriez mieux de ne pas y aller, — déclara-t-il hardiment. — Vous avez sans doute beaucoup d'autres petits amis qui vous diront, beaucoup mieux que je ne puis le faire, pourquoi vous devriez vous abstenir.

Caryl resta silencieux. Il n'avait pas d'autres petits amis. Il aimait pour la première fois.

Heinrich le débarqua au Rialto, d'où Caryl devait rentrer chez lui à pied. Et, comme ils se quittaient, le souvenir des jours anciens émut Heinrich. Ce jeune homme était le fils de Sanger; et c'était un gentil garçon, quoique stupide.

— Si vous voulez venir me voir un jour, — dit-il, — je crois que je pourrai peut-être vous aider. Je pourrais, du moins, vous trouver un meilleur travail que celui du Cinéma de la Jetée. J'ai quelques amis devant lesquels j'aimerais vous entendre jouer. Vous voulez bien? Voyez : j'ai écrit mon adresse sur cette carte. Mais non, il ne faut pas me remercier. J'ai connu votre père quand il était aussi jeune que vous l'êtes à présent. Allons, bonsoir. *Auf Wiederseh'n.*

IV

NOUVELLES DU RUTLAND

Une suite imprévue de rendez-vous empêcha Otto Heinrich de faire tout de suite aux Mc Clean sa visite d'explication, et, quand enfin il s'y résolut, ce ne fut pas sans une vive appréhension.

La première fois qu'il avait vu lady Mc Clean, il l'avait très nettement jugée comme une personne de bonne éducation, peut-être un peu bête et sans chic, mais parfaitement correcte.

L'aristocratie provinciale se ressemble dans tous les pays, et il avait appris à en reconnaître le type. Bien qu'il n'eût jamais été en Écosse, son expérience lui permettait de se représenter assez parfaitement le *Schloss* sur quelque rocher abandonné de Dieu, le voisinage paysan, les courses du chien berger, la vie saine et le voyage annuel à Londres, afin que Fenella puisse « prendre un peu l'air de la ville ». Une seule chose lui paraissait hors de proportions : les Mc Clean avaient trop d'argent, beaucoup plus que les gens de leur sorte en ont en général, et il ne parvenait pas à comprendre ce qu'ils faisaient à Venise.

Plus tard, il apprit que l'argent leur était venu par hasard, à la suite d'un héritage d'un frère cadet de sir Ivor Mc Clean, qui avait fait une fortune dans la Cité, et qui était mort célibataire. Avant cet héritage, ils étaient tout à fait pauvres. Alors que le frère de Fenella, Fergus, était à Eton, ils avaient dû renvoyer la gouvernante par économie et l'éducation de Fenella avait été abandonnée pendant quatre ans. Mais la fortune, quand elle était venue, ne leur avait pas fait grand bien, car le père avait contracté tout de suite après de l'arthrite rhumatoïde et depuis lors ils avaient passé leur temps à courir ici et là pour le soigner.

Fenella devait tenir son esprit de son père, homme au teint couleur de sable, l'air énergique, mais silencieux. Il était évident, cependant, que les parents de Fenella l'adoraient, et qu'ils devaient sans doute rêver pour elle d'un bon mariage. Jusqu'alors, Heinrich avait supposé que les contacts de Fenella avec le monde étaient sévèrement surveillés, afin que cette fleur innocente soit préservée. Car il ne savait rien de ces libertés permises aux jeunes gens en Angleterre, en sorte que son indiscrétion ne pouvait, en aucune manière, trouver d'excuse. Il avait permis à Fenella de faire la connaissance d'un pianiste de cinéma sans le sou, d'une famille distinguée mais de mauvaise réputation, et, de toute évidence, elle était tombée éperdument amoureuse du pianiste. Il arriva au Palazzo Neroni s'attendant à une réception très fraîche.

Une grande foule d'écolières qui arrivaient au Palais en même temps que lui acheva de le déconcerter. C'était un jour où le public était admis à admirer les beautés les plus choisies

du Palazzo. Il ne voyait pas le moindre domestique à qui il pût remettre sa carte. Le bavardage tumultueux des jeunes filles l'assourdissait et le désorientait. Trois écoles au moins avaient choisi ce jour pour visiter le Palazzo et elles appartenaient toutes les trois à des nationalités différentes. Il comprit que les jeunes filles profitaient autant qu'elles le pouvaient de la confusion. Il pouvait entendre qu'on les comptait et qu'on les grondait, et il se demanda quelle était celle qui manquait. Car il avait aperçu une forme vagabonde, très hardie, qui s'était glissée jusqu'en haut de l'escalier à un moment où personne ne regardait de ce côté. Il crut la revoir encore quand, ayant découvert un domestique, on l'introduisit. Quelqu'un passa très rapidement devant une porte. Mais il n'accorda pas grande attention à ce fait, car il préparait ses excuses.

Il n'en était pas besoin. Devant la manière gracieuse dont il fut reçu, elles moururent sur ses lèvres. Rien, dans les manières de lady Mc Clean, ne disait qu'il avait agi mal à propos. Elle était aussi grasse, aussi sotte et aussi charmante que jamais — une oie, mais une oie étrangement aimable. Il la trouva assise exactement de la même manière que le jour de sa première visite, devant une petite table près de la fenêtre, une patience en train devant elle. Et elle portait la même robe lâche d'après-midi, qui allait si bien avec ses cheveux gris en désordre. Les diamants sur ses doigts potelés scintillaient et des vagues froides de lumière, réfléchies par le Canal au dehors, jouaient doucement sur le chandelier au-dessus de sa tête.

Elle salua Heinrich d'un gloussement ravi et asthmatique et rappela à son mari qui était le visiteur.

— Herr Heinrich, Ivor, l'ami de Fenella. Comme vous avez été gentil pour elle, herr Heinrich! Elle s'est amusée follement. Mais elle regrettera de vous avoir manqué. Elle vient juste de sortir après le déjeuner.

Sir Ivor Mc Clean laissa tomber son journal et se leva péniblement. Il ne dit rien, mais il sembla à Heinrich que l'échange de courtoisies était achevé. Dès que le visiteur eut pris place, sir Ivor sortit en clopinant. La conversation avec des étrangers était trop pénible pour lui. Il était plus maigre, plus des-

séché, plus uniformément couleur de sable, un malade à l'apparence d'un fantôme à qui l'on aurait dû permettre de cacher sa douleur chez lui, dans la solitude barbare de son donjon féodal, en Écosse, et non parmi les chandeliers et les sofas dorés du Palazzo Neroni.

— Il faut, — dit l'oie, en reprenant son souffle, — que vous me disiez la vérité sur le cher Fritz Ebenhardt et le festival de Salzbourg.

Heinrich répondit prudemment qu'il ne savait rien, sur quoi elle lui donna une petite tape vive en se moquant de sa discrétion. Elle voulait qu'il la mît au courant des dessous du monde de la musique et, en manière de paiement, elle lui offrit un petit ragot politique.

— Et parlez-moi de ce jeune Sanger, — babilla-t-elle, comme on apportait le thé. — Il est si charmant.

Heinrich sursauta. Il avait oublié Caryl.

— Il est donc venu ici?

— Oh! oui. Fenella l'a amené. Le tour qu'il a joué au cinéma est si amusant. Elle m'a raconté. Mais dites m'en un peu plus sur lui. Je suppose que vous avez très bien connu son père?

Heinrich convint qu'il avait connu le père, et il s'efforça de dégager sa responsabilité à l'égard du fils. Mais l'oie ne comprenait pas les allusions. Elle voulait connaître l'histoire de Sanger. Comme beaucoup de gens, elle pensait qu'il devait avoir été très amusant d'être l'ami d'un homme comme Sanger, et, naturellement, elle adorait sa musique. Elle brûlait de savoir s'il était vrai qu'il ait eu sept femmes à la fois. Heinrich déclara que cela n'était pas vrai, et, dans son désir de ne pas étendre le scandale, il dota Sanger d'un bon caractère bien immérité.

— Mais je ne sais rien de ce jeune homme, — dit-il fermement, — et c'est tout à fait par hasard que je l'ai rencontré.

— Fenella me dit qu'il est très pauvre. Mais il arrivera, bien sûr. Il joue merveilleusement, n'est-ce pas? Hier soir, il a joué pendant des heures, avec simplicité, sans la moindre prétention. J'ai pensé que je pourrais donner une soirée pour lui... J'ai tant d'amis que cela amuserait de le connaître. Quand j'ai parlé de lui à Lallah Sismondi, elle a été très emballée. J'ai essayé de lui faire deviner vingt fois qui avait

bien pu hier soir jouer pour nous. Naturellement elle n'a pas pu deviner. Je lui ai dit : « Le *fils* de Sanger ». « Mais je n'ai jamais entendu parler de lui », s'est-elle écriée. Et quand je lui ai raconté l'histoire du cinéma du Lido, elle a dit que nous ne devions plus cacher ce jeune homme. Et je ne le cacherai pas. Je donnerai une soirée...

Sir Ivor, qui était revenu avec les ustensiles pour le thé, émit une sorte de grognement à ces paroles, comme s'il avait voulu dire qu'il n'aimait pas les soirées. Et, plutôt surpris, Heinrich l'entendit murmurer :

— Vous changerez d'avis avant qu'il soit longtemps.

Heinrich comprit pour la première fois que lady Mc Clean était une snob. Un nom suffisait à brouiller son jugement. Mais son mari était plus raisonnable. Et, s'il fallait avertir quelqu'un, c'était lui.

Mais il n'était pas facile de faire entendre quoi que ce soit à un homme incapable de rester assis tranquillement. Sir Ivor ne se trouvait satisfait d'aucune des chaises dorées, et il ne cessait de clopiner à travers la chambre, sa tasse à thé à la main, émettant des opinions indistinctes mais évidemment défavorables aux soirées. Heinrich tendit l'oreille, et il crut comprendre qu'on lui demandait quelques détails sur le caractère de ce jeune homme.

— Je ne sais rien de lui, — déclara-t-il fermement. — Voilà ce que je désire vous bien faire entendre.

Sir Ivor regarda sa femme d'un air de triomphe et marmotta :

— Vous voyez bien! Que vous avais-je dit?

Mais l'oie rit et d'un air indulgent dit à Heinrich que le pauvre Ivor détestait la musique.

— Je ne parle pas de musique, — répondit Sir Ivor. — Je parle de Fenella... en train d'errer avec un garçon sans le sou dont vous ne savez rien... peut-être un parfait gredin.... Je ne l'aime pas.

— Ils sont seulement allés voir un Giorgione.

— Eh bien! alors, pourquoi ne sont-ils pas rentrés? Est-ce qu'il faut trois heures pour voir un Giorgione?

— Ils sont sortis ensemble? — s'exclama Heinrich.

Il était profondément étonné. Pareille idée ne lui serait jamais venue. Car il croyait qu'on n'aurait jamais permis à

Fenella de sortir seule avec un jeune homme, à moins que ce jeune homme soit intime avec la famille. Mais l'oie lui fit comprendre la chose. Les jeunes filles anglaises, dit-elle, allaient partout seules de nos jours. Il lui arrivait, chez elle, de perdre Fenella de vue pendant une journée entière. L'enfant avait ses propres amis et ses propres divertissements. En Angleterre c'était parfaitement admis.

— Mais pas à Venise, — dit Sir Ivor.

— Mon cher mari! Pourquoi pas?

Sir Ivor allait dire que Venise était plein d'une racaille d'étrangers, mais il se retint par respect pour Heinrich. Incapable de soutenir une discussion, il se traîna à nouveau vers la porte et sortit. Un instant plus tard, il rentra.

— Qu'arrive-t-il? — dit-il d'un air désespéré.

Il se passait, en effet, quelque chose d'anormal. Dehors, dans le vestibule, on entendait une grande bousculade. Plusieurs personnes parlaient à la fois, et quelqu'un poussait des cris aigus.

— Mais qu'est-ce que c'est? — demanda lady Mc Clean. — Quel est ce bruit?

La concierge apparut dans l'encadrement de la porte, réprimant une agitation joyeuse. Elle était Suisse et parlait cinq langues. Elle avait servi la famille Neroni.

— Je vous demande pardon, Madame, on a trouvé une voleuse.

L'oie poussa un cri et porta la main à ses perles pour s'assurer qu'elles étaient toujours là.

— Une étrange fille a été trouvée dans la chambre de Mademoiselle. Voulez-vous permettre? Je vais envoyer chercher la police.

— Une étrange fille? Quelle étrange fille? Comment est-elle entrée?

— S'il vous plaît, je crois qu'elle est venue avec les écoles. Il y a eu trois écoles cet après-midi. Elle est entrée avec elles.

Heinrich se souvint qu'il avait vu une jeune fille monter en courant les escaliers et il confirma les paroles de la concierge.

— Mais a-t-elle volé quelque chose?

— Elle jure qu'elle n'a rien volé. Mais elle ne veut pas dire pourquoi elle est venue. Les bijoux de Mademoiselle sont en

sûreté. Sophie est allée voir. S'il vous plait, je vais l'envoyer à la police. Ils la feront parler.

— Est-elle jeune?

La concierge dit qu'elle était très jeune, et sans doute pas italienne. Elle proposa encore d'envoyer chercher la police, mais sir Ivor l'interrompit. Il ne lui plaisait guère de remettre aux mains de la police italienne une très jeune fille.

— Il vaut mieux voir nous-mêmes, — marmonna-t-il.

Heinrich le suivit dans le vestibule, où tous les domestiques de la maison étaient à présent réunis. De la parole et du geste ils encourageaient le valet qui avait saisi la coupable. Quoique petite, elle lui donnait fort à faire. Elle criait, jurait, lui donnait des coups de pied dans les tibias, lui crachait à la figure, lui donnait des coups de tête dans l'estomac. Il était évident que les autres avaient peur d'elle.

— Qu'est-ce que vous faites? — demanda sir Ivor.

Le valet, poussant un glapissement de douleur sous un coup particulièrement douloureux, répondit qu'il l'emmenait à la police.

— Lâchez-la.

— Elle s'en ira.

— Tant pis. Lâchez-la.

Dès qu'elle fut libre, elle s'élança dans l'escalier. Mais deux solides domestiques lui barraient le passage. Filant comme un lièvre, elle se dirigea vers la porte du salon, passa comme un trait devant lady Mc Clean stupéfaite et se jeta près d'une fenêtre. Mais il n'y avait là aucun moyen d'échapper, à moins de se jeter dans le canal. Elle se retourna, leur fit face à tous, petite furie désespérée et en larmes.

— Si vous me touchez, — dit-elle rapidement en italien, — je saute dans l'eau.

— Que dit-elle? — pleurnicha lady Mc Clean.

— Elle dit, — traduisit Heinrich, — que, si nous la touchons, elle se jettera dans l'eau. Et, — ajouta-t-il, voyant l'éclair qui brillait dans les yeux de la jeune fille, — je crois qu'elle le ferait.

— Vous pouvez parier que je le ferai, — convint l'étrangère en anglais.

— Quoi! — s'écrièrent les Mc Clean, — vous êtes Anglaise?

Sir Ivor se tourna vers les domestiques qui s'étaient rassemblés à la porte et les pria de sortir et d'attendre dehors. Puis il dit, conciliant :

— Nous ne vous toucherons pas, si vous voulez nous dire ce que vous faisiez dans la chambre de ma fille.

Elle le regarda avec méfiance, toujours très près de la fenêtre. Heinrich se plaça devant la porte, pour l'empêcher de s'évader. Mais il s'aperçut qu'elle devenait plus calme.

— Je n'ai fait aucun mal, — s'écria-t-elle enfin, — je n'ai rien pris qui soit à vous. Je jure que je n'ai rien pris. Et je n'en avais pas l'intention. Je suis allée là seulement pour me cacher parce que j'avais cru entendre venir quelqu'un.

— Mais comment êtes vous entrée? Que faisiez-vous?

— J'attendais que les écoles s'en aillent.

— Vous êtes venue avec elles?

Elle fit oui de la tête.

— Mais vous n'appartenez à aucune de ces écoles?

Elle secoua négativement la tête.

— Pourquoi êtes vous venue?

Elle regarda le plafond, puis le plancher, puis dehors par la fenêtre comme en quête d'une raison qui expliquerait. Enfin elle se hasarda à raconter qu'elle était venue pour admirer les magnifiques peintures, et de ses yeux étroits de slave, elle jeta à ses interlocuteurs un regard de côté, pour voir si cela pourrait aller.

— C'est stupide, — lui répondit-on. — Nous ne voulons pas être durs pour vous, ni vous remettre à la police avant d'avoir entendu vos explications. Mais il faut nous dire la vérité.

— Je voulais rester avec les écoles. Mais elles étaient toutes séparées et l'on aurait découvert que je n'appartenais à aucune d'elles. Il me fallait me cacher jusqu'à ce qu'elles sortent.

— Mais pourquoi étiez-vous avec elles?

— Pour avoir du pain.

— Du pain?

— Après leur visite, elles iront quelque part prendre le thé et j'espérais les accompagner, de la même façon que j'étais venue ici. Il y aurait eu peut-être de ces petits paniers pleins de pain sur les tables à thé et j'aurais pu en prendre un

morceau pendant qu'elles auraient cherché leurs places. Puis je serais sortie. Dans un hôtel, c'est très facile. Mais ce n'est pas aussi facile dans une boutique. Mais généralement ces écoles vont dans des hôtels. Quelquefois, quand il y a foule, il arrive que je prenne avec elles un repas entier.

— Vous voulez dire que vous avez déjà fait cela? — s'écria lady Mc Clean.

Elle répondit hardiment qu'elle l'avait fait chaque fois qu'elle l'avait pu.

— Mais, ma chère enfant, c'est voler!

— J'ai faim.

Heinrich était si intéressé, qu'il s'écarta un peu de la porte, et se rapprocha pour mieux entendre. Mais il vit qu'elle avait remarqué son geste et supputait ses chances de fuite. Aussi revint-il en arrière.

— Ces sales filles mangent tellement, — poursuivit-elle. — Ce que je prends ne manquera à personne.

— Qui êtes-vous? — demanda sir Ivor, d'un ton sec. — Où habitez-vous? Êtes-vous Anglaise?

— Cela ne vous regarde pas.

Elle avait maintenant retrouvé quelque maîtrise de soi. Elle paraissait très jolie. Mais Heinrich ne la croyait pas Anglaise. Ses gestes vifs, ses regards soupçonneux et fuyants n'étaient pas anglais. Les pommettes saillantes devaient être slaves, et de même le front magnifique. Et elle avait une petite bouche, à rendre fou, très pleine, douce et boudeuse. Son chapeau était tombé dans le vestibule. Ses cheveux noirs, tout autour de la tête, avaient l'air d'une mousse galvanisée. Elle possédait cette conscience de son charme qui, pensait Heinrich, manquait tant à Fenella. Et déjà elle lui avait jeté plus d'un regard comme si elle avait cherché à savoir dans quelle mesure elle pouvait le séduire. Il se dit qu'elle pouvait avoir entre seize et vingt ans.

— Dites-nous, s'il vous plaît, qui vous êtes.

— Oui, oui, — renchérit sir Ivor. — Vous ne vous en tirerez pas avec un conte pareil, vous savez.

Elle soupira d'un air exténué, comme si leur stupidité la fatiguait, et, une fois de plus, elle jeta autour d'elle un regard, avec l'espoir de s'échapper. Nul espoir. Elle se laissa bruyam-

ment tomber dans la chaise la plus voisine, et prit une cigarette, dans une petite boîte à côté d'elle.

— Je vais tout vous dire, — fit-elle, en allumant la cigarette, — et vous ferez mieux de vous asseoir aussi, parce que ça va être long. Qu'est-ce que vous voulez savoir?

— Quel est votre nom?

— Gemma.

— Gemma qui?

— Gemma rien.

Elle tira quelques bouffées de sa cigarette, puis commença, impudemment :

— Je suis née d'une mère qui ne me voulait pas, et d'un père qui n'existait pas, dans une tempête de neige.

Sir Ivor tira sa montre.

— Dans cinq minutes, — dit-il, — j'enverrai chercher la police à moins que vous ne parliez sensément. Continuez.

— Mais comment voulez-vous que je sache ce que vous entendez par sensément? Si je vous dis la vérité, vous ne me croirez pas. Tant pis, je me risque. Je ne sais pas où je suis née.

— Il n'importe. Êtes-vous Anglaise?

— Ma mère l'était. En ce qui concerne mon père, je ne sais pas. Je crois qu'il était Polonais. Mais je ne l'ai jamais connu. Je vous dirai pourquoi. J'ai été élevée dans le Rutland.

— Où?

— Le Rutland. Vous connaissez. C'est le plus petit comté d'Angleterre. Il est toujours peint en rouge sur les cartes, je ne sais pas pourquoi. Mais, en réalité, il n'est pas rouge. C'est une espèce de poivre et sel...

Sir Ivor jeta un coup d'œil à sa montre, et elle se hâta de poursuivre.

— Enfin, ce n'est ni ici ni là. Le nom de ma mère était Trenary, et je suppose que c'est aussi le mien. Car, voyez-vous, mon père fut emprisonné pour bigamie, peu de temps après ma naissance. Je vois que vous ne le croyez pas, mais c'est la vérité. Ma mère dut retourner dans le Rutland, et elle nous emmena avec elle. Nous étions quatre, et nous habitions avec mon grand-père, un vieux diable. Je crois qu'il n'avait été mis au monde que pour rendre les gens malheureux, et je suis sûre que ma mère n'épousa un bigame que pour

s'enfuir de la maison, la pauvre! Aussi, quand nous revînmes, ce fut pour lui une époque magnifique. Il avait cinq personnes à rendre malheureuses. Mais il se trompa en ce qui concerne ma mère. Il croyait qu'il n'y avait pas de limites à ce qu'elle pouvait endurer, car elle était tout à fait sans défense, et dépendait de lui pour la garde des enfants. Mais vint la limite et, un jour, elle se noya dans la mare aux canards.

Lady Mc Clean poussa un cri d'horreur, et Gemma lui jeta un regard méprisant.

— Vous me croyez, n'est-ce pas? Eh bien! il y avait nous, qui restions, et à qui il pouvait faire payer ça, et par Dieu! il nous le fit payer. De sorte que nous devînmes aussi mauvais que possible, comme vous pouvez aisément l'imaginer. C'était un homme très pieux, et moral, et nous prîmes une sorte de dégoût pour la moralité.

Elle s'interrompit pour tirer une bouffée de sa cigarette, et Heinrich lui demanda quel âge elle avait.

— Dix-neuf ans. Quand je dis « tous », je dois faire une exception pour ma sœur aînée, qui est une sainte. Elle est devenue tout à fait bonne, comme nous sommes devenus tout à fait mauvais. Mais, le croirez-vous, ce fut elle qu'il mit à la porte quand elle se fut faite catholique, car il était violemment protestant. A notre tour, nous nous fîmes tous catholiques, rien que pour la soutenir. Et il nous renvoya tous. Je pensai alors me faire religieuse, afin de goûter un peu de paix et de tranquillité. Et, le diable m'emporte, j'ai bien failli me faire nonne! J'ai tenu pendant la plus grande partie de mon noviciat et Mère Marie-Saint-Paul déclara qu'elle n'avait jamais vu une postulante plus obéissante. J'aimais cette vie, et souvent je regrette de n'être pas restée au couvent. Mais, la veille même de ma prise de voile, j'eus une sorte de défaillance et les sœurs déclarèrent que je n'avais pas vraiment la vocation, surtout lorsqu'elles découvrirent que j'avais menti sur mon âge. Alors, elle me donnèrent des habits laïques, un billet de retour pour me rendre dans le Rutland, et elles me dirent de retourner auprès de mon grand-père, d'offrir au ciel les souffrances qu'il m'imposait et d'attendre que Dieu me montre la voie. Mais, quand je me retrouvai dans la rue, la première chose que je vis fut une brouettée d'oranges. Elles

étaient si jolies, si brillantes, si gaies pour moi qui n'avais pas vu la moindre couleur depuis que j'étais au couvent où, vous savez, tout est noir et brun, que j'en fus remuée. Je pense que je faiblis à cause du carême, parce que je n'avais pris qu'un repas par jour, depuis quelque temps. J'étais fatiguée et trempée. Enfin, quoi qu'il en soit, je me mis à pleurer bien qu'il n'y eût rien pour exciter mes larmes que la vue des oranges. Je n'avais jamais pleuré de ma vie, pas même lorsque ma mère s'était noyée. Je m'assis sur le trottoir, et je pleurai, pleurai, sans pouvoir m'arrêter. Et alors...

Elle s'arrêta, et fronça les sourcils. Heinrich se dit que son invention faiblissait. Mais cette histoire qu'elle avait inventée était vraiment curieuse, et il était intéressé.

— Et alors? — souffla-t-il.

— Oh! Je ne retournai pas dans le Rutland.

— Mais, les oranges, *Fräulein*. Qu'est-ce que les oranges ont à faire dans tout cela?

Elle secoua la tête.

— A vrai dire, rien du tout, à présent que j'y pense. Mais je le croyais.

— Mais comment êtes-vous arrivée à Venise? — demanda lady Mc Clean.

— Voilà, j'avais toujours désiré voir Venise. Et comme j'avais un peu d'argent, assez pour m'y rendre, je suis venue.

— Après avoir quitté le couvent?

— Oh! Non. J'ai quitté le couvent il y a des années. Je suis venue ici de Toulon, où j'étais l'an passé.

— Mais comment êtes-vous allée à Toulon?

— Sur un camion. J'étais avec le chauffeur. Mais il n'était pas gentil. Alors je suis partie avec un marin, jusqu'au moment où il a dû reprendre la mer. Alors j'eus l'idée d'essayer Venise. Et l'ami avec qui je suis pour le moment, a toujours été bon pour moi depuis. Mais il est pauvre. Alors je me mêle aux bandes d'écolières, pour trouver de quoi manger pour nous deux. Si vous voulez le savoir, j'ai raflé ces habits dans un hôtel où je suis entrée, et j'en suis sortie avec une valise. Et patati et patata. Vous pouvez me remettre à la police si vous voulez, mais, si vous le faites, mon ami n'aura personne pour lui faire la cuisine. Vous pouvez lui demander si je ne dis

pas la vérité. Il est Anglais lui-même. C'est un musicien anglais et son nom est Sanger.

— Comment? — s'écrièrent-ils, tous à la fois.

— Sanger. Il est le fils d'Albert Sanger, si vous connaissez.

Elle ne pouvait rien leur dire qui fût plus à son avantage. Tous trois pensèrent que Fenella et Caryl étaient en route pour rejoindre ce conclave, qu'ils pouvaient arriver à tout moment, et qu'il fallait qu'avant leur retour Gemma eût quitté la maison.

Sir Ivor se leva de sa chaise.

— Vous êtes libre, — dit-il, en ouvrant la porte.

V

GIORGIONE

Fenella ne se doutait pas qu'il fût sept heures et demie. Jamais après-midi n'avait été si court. A deux heures Caryl était venu la chercher, pour l'emmener voir un tableau, et, depuis lors, les heures s'étaient fondues en minutes. C'était la première fois qu'ils se trouvaient seuls tous deux et, dès le début, ils avaient découvert qu'ils étaient l'un et l'autre timides. Ils s'étaient assis l'un à côté de l'autre, sur les coussins de la gondole, en se demandant ce qui allait arriver. Car, dans une occasion aussi extraordinaire, quelque chose devait arriver.

— Avez-vous trouvé une nouvelle place? — dit-elle enfin.

— Non.

Et il ne cherchait pas avec beaucoup de ténacité. Depuis l'invitation d'Heinrich, il avait passé son temps à faire des exercices. Fenella déclara que ce n'était pas nécessaire.

— Si vous jouez devant lui aussi bien que vous l'avez fait hier soir.

— J'ai bien joué hier soir, — convint Caryl. — Je n'avais jamais aussi bien joué, sauf l'autre fois, au cinéma. J'étais si heureux.

— Vraiment?

— Oui.

Elle ne voulait pas le croire, bien que, chaque fois qu'elle

rencontrait son regard, elle y fût bien forcée. Et elle rit presque en se rappelant combien elle avait été triste ces trois dernières semaines. Tout lui était monotone. Il lui semblait qu'elle n'arrivait jamais nulle part. Elle voulait gagner sa vie, et ne savait pas comment s'y prendre, et, en dépit de cet air de bonheur dont elle était entourée, elle ne faisait qu'attendre le mariage. Sa cousine Sallie avait épousé un soldat de la Garde en mai, elle avait été demoiselle d'honneur, et, depuis lors, Fenella s'était montrée plus déprimée que jamais. Mais toutes ses amies se mariaient, et chacune s'en montrait follement réjouie. Secrètement, dans le fond de son cœur, Fenella chérissait une phrase lue récemment : vivre dangereusement. Elle désirait tant vivre dangereusement, mais elle ne savait pas par où commencer.

Caryl était venu et l'avait sauvée. Il était merveilleux. Il vivait dangereusement, elle en était sûre. Il avait perdu sa place, pour la joie de s'abandonner à une impulsion grandiose, et cela, pensait-elle, était admirable.

Les heures se fondaient en minutes.

Ils arrivèrent au Palazzo Giovanelli, et s'arrêtèrent pendant quelques instants devant la *Tempête* de Giorgione se demandant si c'était vraiment aussi beau que cela, ou si cette beauté ne venait pas de leurs cœurs. Fenella dit :

— C'est lui, vous savez. Et voilà sa femme et son fils. On appelle quelquefois ce tableau : la famille Giorgione.

— Oh! Vraiment? — dit Caryl, qui se demandait pourquoi Giorgione portait de si beaux habits, alors que sa femme et son fils n'en portaient aucun.

— Du moins, — corrigea-t-elle, en se référant au catalogue, — on dit : sa maîtresse et son fils. Il est probable qu'il ne fut jamais marié.

Caryl rougit, et Fenella, par sympathie, l'imita. Plongés, l'un et l'autre, dans leur confusion, ils sortirent du Palazzo Giovanelli, et retournèrent dans la gondole, qui les attendait pour les ramener à la maison. Mais Fenella ne voulait pas rentrer. Rien, encore, ne s'était produit.

— Il est de très bonne heure, — dit-elle. — Allons au Florian. Ils ont des glaces si délicieuses! Toutes bariolées.

Caryl hésita, non qu'il eût une répugnance à aller prendre

une glace bariolée au Florian, mais parce qu'il était à court d'argent.

Il ne prenait jamais beaucoup d'argent sur lui, par crainte de le perdre, et, aujourd'hui, il avait juste de quoi payer la gondole. Il calcula le prix d'une glace, et il s'aperçut que Fenella avait l'air froissée. Immédiatement, il se résolut à courir le risque, espérant, pour l'amour de Dieu, qu'il aurait assez d'argent.

Son amie se montra d'excellent appétit. Elle était encore assez jeune pour aimer la glace. Elle en commanda une de la plus grande taille, et fit apporter en outre du café et des biscuits. Caryl éprouva un malaise mortel tant qu'il n'eut pas la note. Il était sûr de ne pas pouvoir payer, et la vue du petit sac de Fenella, bourré de lires, posé sur la table, entre eux, ne le réconfortait pas. Il fut mort mille fois plutôt que de la laisser payer.

— Qu'avez-vous? — demanda-t-elle, en le fixant tout à coup. — N'êtes-vous pas heureux?

— Parfaitement heureux, — grogna Caryl.

— Mais non. Je vois parfaitement bien que non. Pourquoi? Oh! Caryl, n'est-ce pas étrange, que nous en sachions si peu l'un de l'autre?

Caryl, en ce moment, ne le regrettait pas. Mais son inquiétude se trouva sans fondement. Il eut juste assez d'argent pour payer, mais pas un sou de plus.

— Rentrons à pied, — proposa-t-il. — Ça... Ça durera plus longtemps.

— Oh! Mais j'aime la gondole. Nous pourrons marcher jusqu'à...

Caryl pensa qu'il avait deux moyens de s'en tirer. Il pouvait la ramener chez elle, et reprendre la gondole pour rentrer chez lui, où il paierait l'homme. Il avait un peu d'argent caché dans sa boîte à cols. Mais alors, si elle lui demandait de l'accompagner chez ses parents, il lui faudrait ou refuser, ou payer encore davantage au gondolier pour l'attente. Il valait mieux passer d'abord chez lui, en rentrant, bien que ce ne fût pas la route directe. Alors il trouverait un prétexte et il irait chercher de l'argent. Très habilement il amena cette idée. Il lui demanda si elle avait jamais visité le Ghetto.

— Le Ghetto?

— Le quartier juif, vers la gare.

— Non. C'est amusant?

Il ne pouvait pas dire que ce fût amusant. Mais il insistait pour qu'elle y vînt. Fenella était prête à voir n'importe quoi pourvu que l'après-midi s'en trouvât prolongé. Ils se mirent en route vers le Ghetto.

La gondole s'arrêta le long d'un petit quai noir couvert des enfants les plus sales et les plus bruyants qu'elle eût jamais vus.

— Pourquoi nous arrêtons-nous?

— C'est ici que j'habite, — se hâta de dire Caryl. — Je lui ait dit de s'arrêter un instant. Excusez-moi, il faut que j'aille dire un mot à ma logeuse. Je ne serai pas une minute.

Il sauta sur le quai, et Fenella le suivit.

— Vous habitez... ici!

— Oui. J'ai une chambre en haut de cette maison. Ça n'est pas si mal. Et puis, c'est bon marché. Ne quittez pas la gondole! Je reviens dans une minute.

— Oh! mais, Caryl, emmenez-moi. J'aimerais voir où vous vivez.

— Mais c'est impossible! — Il était horrifié. — C'est... Ce n'est rien qu'une chambre.

Il s'engouffra sous un porche banal, et disparut. Fenella, sur le quai, regardant autour d'elle, vit des enfants pleins de vermine, des maisons en ruine, l'écume des détritus à la surface du canal. Des centaines de mouches bourdonnaient autour de son visage. La chaleur, le bruit, les odeurs l'accablaient. Elle n'eût pas cru qu'il pût exister un endroit semblable à Venise.

— Il lui faut vivre ici, — pensa-t-elle, — et, si je l'épouse, il me faudra y vivre aussi. Eh bien! j'y vivrai. Cela m'est égal. Je pourrai être heureuse ici.

Vivre dangereusement! Vivre dangereusement!

Caryl gravit les escaliers quatre à quatre, et arriva dans sa petite chambre nue, hors d'haleine. Il était épouvanté à l'idée qu'elle avait voulu le suivre, et, cependant, cette idée était charmante. Il eût voulu qu'elle eût pu venir. Sa présence eût transformé la pièce. Car jamais aucune femme, sauf sa logeuse, n'y pénétrait.

Il arracha l'argent de sa boîte à cols, et bondit dehors, pour aller délivrer Fenella de la chaleur et des mouches, et la faire rentrer dans la gondole.

— Je suis contente d'avoir vu où vous habitez, — dit-elle, comme ils partaient en passant sous les bannières flottantes du lavoir.

— Ce n'est pas aussi bien que là où vous habitez.

— C'est mieux.

— Mieux?

— Je trouve que c'est mieux.

— Eh bien! vous ne penseriez pas ainsi, si vous y viviez.

— Si vous aviez à choisir, — demanda-t-elle avec sérieux,— est-ce que vous préféreriez le Palazzo Neroni?

— Mais bien sûr.

Elle ne le croyait pas.

— Mais, évidemment, vous ne désirez pas devenir riche?

— Pas riche, — dit Caryl, d'un ton modéré, — mais j'aimerais à être moins pauvre.

— L'argent n'a rien à voir avec le bonheur, — lui dit-elle.

Il n'était pas convaincu.

— Cela ne devrait pas être, — dit-elle, abattant son as d'atout.

— Aussi longtemps que je resterai si pauvre, je n'aurai jamais ce que je veux.

— Vous voulez dire... votre carrière?

— Oui. Et... et... vous.

Il n'avait pu s'empêcher de dire cela. Quand il l'avait vue debout sur le quai, si froide, si étrangère, au milieu de cette pauvreté, qui formait son spectacle quotidien, une vague de désespoir l'avait submergé. Il avait compris ce que leur rencontre avait de fantastique, et que rien n'en sortirait jamais.

Fenella ne parla pas tout de suite. Elle regardait sa robe, froissait entre ses doigts son petit sac bourré de lires. Enfin, elle dit d'une voix très basse :

— Vous vous trompez.

— Comment... Quoi?

— Sur moi. L'argent n'a rien à voir avec cela.

— Voulez-vous dire...

— Oui.

Elle le regarda. Il était devenu si pâle, qu'elle crut qu'il allait s'évanouir. Les maisons et l'eau étincelante tournaient autour de lui. Mais le gondolier continuait à les entraîner, insoucieux de ce qui se passait sous son nez.

— Oh! Fenella! Fenella!

— Caryl!

— Je vous aime tant.

— Je vous aime.

— La première minute où je vous ai vue...

— Moi aussi! Moi aussi!

— Oh! que le diable emporte ce gondolier...

Ils étaient prisonniers de leur sang anglais, et, en présence du gondolier, ils ne pouvaient même pas se prendre les mains.

— Mais, Fenella... je ne peux pas... je ne peux pas...

Un tel bonheur était trop pour lui, après une telle vie, une vie si écrasante, si sombre. Il avait une peur affreuse de se mettre à pleurer. Mais les portes du Palazzo Neroni le sauvèrent. Ils s'étaient arrêtés. Il était temps de quitter la gondole.

— Monterez-vous? — murmura-t-elle, une fois le gondolier payé.

Mais il secoua la tête. En ce moment, il n'aurait pu voir personne. Elle convint que cela valait mieux. Mais il viendrait le lendemain de bonne heure.

— A quelle heure? Dix heures? Je ne dormirai pas de la nuit en vous attendant.

— Et moi non plus.

— Venez un instant dans le Cortile.

Le Cortile était sombre et froid, après l'éclat du soleil sur les eaux. Tous les touristes étaient partis. Il n'y avait personne. Fenella entraîna Caryl dans l'ombre verte, près de la fontaine éclaboussante. Les secondes passèrent. Et, quand il se retrouva dans le soleil, il trébucha, comme pris de vertige. Pour la première fois de sa vie, il avait reçu un baiser.

MARGARET KENNEDY

(Traduit de l'anglais par LOUIS GUILLOUX.)

LE MOUVEMENT NATIONALISTE AU JAPON

Déjà à la fin de 1930, et plusieurs fois depuis le début de cette année, de hautes personnalités appartenant au monde politique ou financier du Japon ont été assassinées. Les meurtriers étaient affiliés à des sociétés qui luttent farouchement contre l'abandon de traditions et d'une politique que l'évolution du pays a modifiées. L'armée aurait participé au dernier de ces crimes. Plusieurs de ses chefs les plus élevés dans la hiérarchie ont, par leur intervention, réagi contre une politique qu'ils jugeaient néfaste. La presse a parlé de l'imminence d'un coup d'État.

Ces événements, surtout le dernier, ont quelque peu surpris en Occident. On ne les trouvera cependant pas extraordinaires si l'on se rend compte de l'influence des milieux militaires sur la politique japonaise. Nous voudrions montrer brièvement ici que, si cette influence a beaucoup diminué depuis cinquante ans, elle s'exerce encore parfois avec vigueur, et que, sur toutes les questions qui touchent à la grandeur de son pays, la masse du peuple japonais ne pense guère autrement qu'autrefois.

La période des Tokugawa, à laquelle la révolution de 1868 mit fin, fut essentiellement une période de militarisme en vase clos. Dans cet empire qui s'était emmuré si hermétiquement que la barrière qui l'enfermait ne pouvait être franchie ni dans un sens ni dans l'autre, les seigneurs et leurs hommes d'armes, qui n'avaient pas à guerroyer à l'extérieur

des îles, formaient le dixième de la population masculine. Cette proportion s'élevait même au cinquième et au quart dans certaines des provinces les plus éloignées de la capitale, vers la pointe occidentale de l'île centrale (la province de Chôshû) et dans le sud de Kyûshû (celle de Satsuma).

Pendant les vingt premières années qui suivirent l'abolition du shôgunat, ce furent d'anciens samuraï qui occupèrent comme dans le passé, un passé qui avait duré 700 ans, tous les emplois publics : militaires, administratifs ou judiciaires. Ce sont leurs rivalités qui marquèrent cette période confuse et sanglante d'insurrections, de complots et d'assassinats politiques.

Lorsqu'en 1885, après de nombreuses ébauches d'organisation gouvernementale, apparut pour la première fois un ministère comparable à ceux que le Japon connaît aujourd'hui, le président du Conseil, le comte Itô, qui avait à prendre 9 collaborateurs, choisit 6 généraux ou amiraux. Les ministres d'alors, militaires ou civils, appartenaient tous les dix à des clans importants, surtout à ceux de Chôshû et de Satsuma d'où sont sortis tant de grands chefs de l'armée et de la marine. A cette époque, les deux tiers des fonctions publiques étaient encore confiées à des samuraï, ou, comme l'on dit depuis qu'ils ont perdu leurs privilèges et déposé leurs sabres, à des shizoku.

Mais l'évolution du pays dans un sens démocratique allait se précipiter. L'empereur Meiji octroya en 1889 une constitution qui confiait le pouvoir législatif à une diète dont la Chambre des Députés fut élue et réunie pour la première fois l'année suivante. Les députés durent toutefois attendre 8 ans avant de recevoir quelques portefeuilles. Dans cet intervalle on ne compte sans doute plus autant d'officiers au conseil des ministres : le cabinet du maréchal Yamagata, qui suivit la promulgation de la constitution, ne réunissait plus que quatre généraux ou amiraux, mais ses dix ministres étaient toujours des shizoku, ou des shizoku anoblis.

A partir de 1898, des ministères de tendances libérales, qui s'opposaient à la puissance des partis militaires, alternèrent avec des cabinets réactionnaires; si le poids de l'armée et de la marine dans la direction des affaires se mesurait au

nombre de sièges ministériels offerts à leurs représentants, on pourrait conclure à des fluctuations marquées. Sous Ôkuma en 1898, sous Itô en 1900, les départements de la Guerre et de la Marine seuls restèrent aux clans militaires, mais le maréchal Yamagata de 1898 à 1900, le général Katsura de 1901 à 1906 et de 1908 à 1911 s'entourèrent chacun d'un nombre double d'officiers généraux.

Cependant l'influence des clans déclinait. Des hommes nouveaux apparaissaient. Jusqu'alors la politique avait été dominée par les luttes entre Chôshû et Satsuma, ou par celles que menaient contre ces grands clans les clans secondaires : Hizen, Tosa, etc. Désormais il sera surtout question d'intrigues de partis.

Dans quelle mesure l'armée et la marine ont-elles été écartées de la politique à partir de cette époque?

La Chambre des Pairs, qui comprend une partie de la noblesse, des membres nommés par l'Empereur et les citoyens les plus imposés, est morcelée en nombreux petits groupes qui réunissent les pairs de même rang nobiliaire ou de même origine, mais qui ne sont pas fondés sur des différences de principes. On devine qu'elle est conservatrice.

La Chambre des Députés, émiettée à son origine en petites fractions, s'est agglomérée au début du XXe siècle en deux masses à chacune desquelles l'appoint de groupes mineurs ou de voix indépendantes devait tour à tour donner la majorité. L'une est le Seiyûkaï; l'autre a gardé longtemps le nom de Kenseikaï, qu'elle a changé il y a trois ans pour celui de Minseitô. Ce sont ces deux partis qui depuis 1913 ont gouverné alternativement. Les seuls cabinets du maréchal Terauchi (1916-18), qui s'entoura de hauts fonctionnaires, et du vicomte Kiyoura en 1924, qui fit de même en s'adjoignant toutefois plusieurs pairs mais en excluant tout député, ont fait exception à cette règle, ainsi que deux ministères d'union des partis (le cabinet actuel est un de ces deux-là).

Il serait vain de chercher à définir nettement les programmes du Seiyûkaï ou du Minseitô. On a prêté au premier un caractère conservateur, au second des tendances libérales. Cette représentation est commode, mais il s'en faut qu'elle soit toujours exacte. A certaines époques elle aurait dû être

renversée : les hommes du Seiyûkaï qui se sont succédé de l'automne 1918 à la fin de 1923 ont fait preuve d'un esprit plus libéral que certains chefs Kenseikaï qui ont gouverné quelques années plus tard. D'une manière générale et sans vouloir offenser d'honnêtes exceptions, on peut dire que les députés japonais se groupent moins en vertu d'une communauté d'idéal que par désir d'entrer dans la clientèle de chefs influents dont ils escomptent la reconnaissance au jour du triomphe du parti.

Cependant quelques caractères constants peuvent être notés dans la politique des deux groupements. Le Seiyûkaï s'appuie généralement sur les campagnes, le Minseitô sur les villes et les universités. Ce dernier parti, que l'on aurait tort de croire anti militariste, s'est pourtant prononcé avec persistance pour la réduction des armements et s'est élevé plusieurs fois contre toute intervention sur le continent. Il a hérité de l'esprit du parti qu'avait jadis fondé Ôkuma, et considère que le bien-être de la nation se fonde d'abord sur sa richesse. Or les dépenses militaires et navales sont destructrices de la richesse; elles doivent donc être réduites au plus strict minimum.

Nous touchons là à une modification profonde de la mentalité d'une partie du peuple japonais et plus particulièrement des politiciens japonais. Avant la révolution, un très grand nombre de samuraï étaient pauvres, et même misérables. La classe guerrière affichait volontiers son mépris pour l'argent, sans doute parce qu'elle n'en avait point. Elle méprisait les marchands, les cultivateurs, dont la classe lui était d'ailleurs inférieure. Aujourd'hui les différences entre castes ont disparu, au moins entre celles que nous venons de citer. Des fils de commerçants entrent au Saint-Cyr japonais et beaucoup d'officiers retraités (la retraite vient vite au Japon) deviennent hommes d'affaires. Mais nous avons pourtant remarqué maintes fois la survivance d'un dédain réciproque.

Le nouveau Japon a vu se développer la richesse. Des fortunes très considérables se sont constituées. Parmi les hommes les plus importants du pays figurent maintenant des banquiers, des armateurs, des propriétaires de mines, des fabricants de tissus, de ciment; une grande partie des

richesses de l'Empire sont entre leurs mains. En revanche, l'officier est resté pauvre. Sa solde est minime; il vit frugalement; il ignore le confort; il mène une vie dont la rudesse ne s'est que fort peu atténuée depuis les premières années de Meiji. L'officier aisé est une exception.

Les partis politiques ont besoin d'argent. Il leur arrive de favoriser le développement d'affaires dont le chef les appuie plus tard de ses finances. La très puissante société Mitsubishi doit son essor à la protection de l'un des plus grands hommes d'État japonais de la fin du XIXe siècle, Ôkuma, mais c'est elle qui lui donna ensuite l'argent nécessaire à la fondation de l'Université de Waseda, important foyer politique. Le Seiyûkaï doit beaucoup à la société Mitsui, qui n'est pas moins considérable que la précédente. Le général Tanaka, qui présida de 1927 à 1929 un ministère Seiyûkaï, fut très violemment combattu pour avoir appelé aux Communications son ami M. Kuhara, richissime propriétaire de mines dont les libéralités ont été précieuses au parti du général. Ne nous arrêtons pas aux nombreux scandales causés par la corruption de députés par des hommes d'affaires, mais rappelons que, si le baron Iwasaki, chef de la maison Mitsubishi, n'a joué personnellement aucun rôle politique, il a favorisé de ses deniers le Kenseikaï, descendant du parti d'Ôkuma. Ses deux gendres, le vicomte Katô, chef du Kenseikaï, et le baron Shidehara se trouvèrent réunis dans le cabinet formé en 1924, le premier comme président du Conseil et le second comme ministre des Affaires Étrangères.

Le développement économique du pays est donc devenu l'un des facteurs dominants de sa politique. Nous avons montré dans un article publié dans le numéro du 15 janvier 1932 de cette Revue, que l'une des raisons essentielles de l'expansion japonaise en Chine est la recherche de ressources et de débouchés. Mais le désir de gagner de l'argent peut entrer en conflit avec certaines conceptions de la dignité de la race. Lorsqu'en mai 1924 fut votée la loi américaine interdisant toute immigration aux Japonais, l'orgueil du peuple nippon fut profondément blessé. La presse s'indigna contre l'Amétique, réclama l'expulsion de ses missionnaires, le boycottage de ses marchandises, elle parla de guerre. Un Japonais resté

inconnu fit harakiri près de l'ambassade des États-Unis, protestant ainsi contre l'insulte. Pourtant ceci se passait à l'époque où le président de la Chambre de Commerce de Tôkyô, M. Fujiyama, faisait valoir le besoin pour le Japon de rester en termes amicaux avec l'Amérique, le commerce entre les deux pays étant devenu une nécessité première pour le Japon. Il lui suffisait de rappeler que les États-Unis sont à la fois le grand client et le grand fournisseur du Japon : ils s'inscrivent sur les statistiques pour le tiers des exportations, le tiers des importations.

Et le gouvernement japonais, tout en s'élevant contre la mesure prise par les Étas-Unis, fit rapidement taire l'excitation belliqueuse de la presse, s'il ne put calmer la douleur ressentie par tous les Japonais ni effacer le souvenir de l'injure.

En Chine les dommages fréquemment subis par les Japonais depuis la fin de la Grande Guerre, les massacres dont ils ont été victimes, ont déterminé à plusieurs reprises les partisans d'une action militaire à réclamer une intervention. On sait que le Gouvernement s'y est décidé plusieurs fois, mais, si un militaire comme le général Tanaka, président du Conseil de 1927 à 1929, a menacé les Chinois d'employer la manière forte, un diplomate comme le baron Shidehara, dont nous rappelions plus haut les attaches avec la société Mitsubishi et qui a été ministre des Affaires Étrangères dans nombre de cabinets depuis 1924, s'est appliqué à répéter inlassablement que son gouvernement était ennemi de toute expédition. Nous voyons là deux attitudes différentes.

On a dit souvent qu'au Japon il existe deux politiques dont les orientations ne coïncident pas toujours et qui parfois divergent : celle du gouvernement et celle des états-majors. Il y a en ceci une part de vérité. Le cabinet et l'état-major de la marine furent en opposition flagrante lors des négociations de Londres au sujet de l'accord naval. L'abandon de l'Extrême-Orient Sibérien, puis du nord de Sakhaline ne fut pas approuvé par tout le monde dans les milieux militaires. Des diplomates japonais (et pourtant la diplomatie nipponne est la plus discrète du monde) ont chuchoté que les récentes opérations de Mandchourie et de Changhaï

n'avaient pas été conduites par les autorités militaires ou navales au gré des Affaires Étrangères.

Cette dualité de vues s'explique si l'on se rappelle qu'à côté des ministères de la Guerre et de la Marine, organes purement administratifs faisant partie du cabinet, les États-Majors généraux de l'Armée et de la Marine sont des institutions absolument indépendantes des ministères, qui ne relèvent que de l'Empereur et qui veillent jalousement au maintien de cette prérogative. Assurément les chefs de ces états-majors ne sont pas omnipotents dans leurs sphères respectives. Du moins sont-ils obligés d'utiliser les forces que leur remettent leurs ministères. En outre ces derniers doivent organiser ces forces selon les budgets que leur accorde la Diète, de sorte que finalement les états-majors ont à compter non seulement avec l'orientation de la politique du gouvernement, mais aussi avec le degré de générosité de la Chambre des Députés.

A la vérité la volonté de cette dernière peut être forcée dans les circonstances graves. Les ministres ne sont pas responsables vis-à-vis de la Diète, mais vis-à-vis de l'Empereur. Lorsque la Chambre des Députés veut tenir tête à un gouvernement dont les projets sont contraires à ceux de la majorité et que par exemple elle refuse le vote du budget, l'Empereur ajourne les séances à son gré, ou mieux il dissout la Chambre; dès lors le pays vit sur des crédits calqués sur ceux du dernier exercice et le ministère peut même engager des dépenses supplémentaires sous certaines réserves. Les élections sont « préparées » convenablement et en général elles amènent dans la nouvelle assemblée le renversement de majorité que le gouvernement souhaitait.

Ces dissolutions de la Chambre sont fréquentes, elles sont commodes pour le gouvernement, mais, avec le suffrage universel, qui est en vigueur depuis quelques années, peut-être les masses d'électeurs deviendront-elles plus lourdes à manier (leur nombre a quadruplé d'un coup) et la « préparation » des élections sera peut-être plus difficile et plus coûteuse. Ces prévisions pessimistes ne semblent cependant pas avoir été justifiées par les élections de 1930 et 1932.

En résumé, nous nous trouvons souvent en présence de

deux politiques : celle des états-majors, qui veut protéger l'expansion du Japon et assurer la dignité du pays en s'appuyant sur la force militaire, et une autre, plus soucieuse des intérêts économiques, plus attentive à ne pas éveiller la jalousie des autres puissances, à éviter toute friction internationale, et qui ajourne le recours à l'armée et à la marine aussi longtemps que possible.

C'est la seconde manière qui a été le plus souvent en faveur depuis vingt-cinq ans et surtout depuis la fin de la guerre mondiale. Mais elle a fini par lasser le public lorsqu'il a paru à ce dernier, ou qu'une habile propagande lui a dit, que l'honneur du pays était en danger. Lorsque, surtout, Genève parut entraver la récente campagne japonaise en Mandchourie, il fut intolérable pour le Japon de penser qu'il ne pourrait ni venger le massacre des Coréens de Wang pao chan, l'assassinat du capitaine Nakamura, les attaques du 18 septembre 1931, ni se protéger contre la répétition de ces insultes, et l'armée eut derrière elle le pays tout entier.

D'autres événements ont marqué d'une manière sanglante la réaction contre la politique conciliatrice et hésitante du baron Shidehara, et contre la toute-puissance de l'argent dans la direction des affaires politiques.

Déjà, en fin 1930, M. Hamaguchi, président du Conseil, avait été victime d'un attentat. M. Hamaguchi était le chef du Minseitô : lorsqu'en juillet 1929l e cabinet Seiyûkaï du général Tanaka tomba, il fut appelé à former le nouveau ministère. Financier intègre, convaincu de l'impérieuse nécessité de réduire les dépenses, il était un adversaire redoutable des budgets militaires. Il mit toute son énergie à abaisser le montant de ces derniers. Il lutta tout autant contre une intervention sur le continent. C'est sous son ministère qu'à l'instigation du baron Shidehara, l'ambassadeur du Japon à Washington, M. Matsudaira, négocia avec les Américains les bases de l'accord naval de Londres sans tenir compte des instructions données par la Marine à sa délégation : autre conflit entre un état-major général et un cabinet. Le Conseil privé avait blâmé ce dernier. M. Hamaguchi, aux yeux des adversaires de sa politique, diminuait les forces du pays, son prestige. Le 13 novembre 1930, un membre d'une associa-

tion patriotique tenta de le tuer. M. Hamaguchi mourut le 26 août 1931 des suites de ses blessures.

M. Inoue, ministre des Finances dans le cabinet Wakatsuki qui avait pris la succession du ministère Hamaguchi avec la même couleur, était, lui aussi, opposé à l'accroissement des dépenses. Pour cette raison il écartait le projet de renforcement des troupes de Mandchourie. Le 9 février 1932, il était abattu à coups de revolver.

Un homme d'affaires très remarquable, le baron Dan, qui occupait une haute situation dans la société Mitsui, était président de la Fédération Économique. Au moment où le Japon engagea ses troupes sur le continent, l'idée d'une campagne de boycottage se propagea aux États-Unis. Très compétent en matière de commerce extérieur, le baron Dan allait être envoyé en Amérique pour y porter des paroles de conciliation. Il fut assassiné.

La démission de M. Wakatsuki à la fin de 1931 avait amené au gouvernement M. Inukai avec des collaborateurs Seiyûkaï. M. Inukai, qui avait jadis présidé des partis mineurs : le Kokumintô des années qui ont précédé la Grande Guerre, le Kakushin Club formé en 1923, s'était toujours déclaré partisan du développement intense de l'industrie et d'une expansion économique, mais il était l'adversaire des partis militaires. Il tomba le 15 mai dernier sous les coups de meurtriers dont plusieurs portaient des uniformes militaires.

Deux jours après, le sous-chef de l'état-major général de l'armée[1] se présentait chez le général Araki, ministre de la Guerre, et lui exprimait au nom de l'armée la volonté de voir cesser les luttes stériles des partis parlementaires et se constituer un ministère d'union nationale. De là est né le cabinet de l'amiral Saitô.

Dans les journaux japonais il a été question d'une « seconde restauration », on a parlé de « fascisme ». Le Japon serait-il à la veille d'un grave changement d'organisation politique?

Assurément les milieux militaires ont regagné une grande popularité depuis l'automne de 1931. Ils l'ont regagnée

1. Le chef de l'E. M. G. est le prince Kan-in, bien connu en France. Il est le prince du sang le plus considérable. La famille impériale se tient en dehors des luttes de partis.

sans peine. Si beaucoup de Japonais de la nouvelle génération ont semblé mettre au premier plan de leurs préoccupations le désir de s'enrichir, ils ont conservé vivace le sentiment de l'orgueil national. Que le prestige du pays soit menacé, tous les Japonais se lèvent à la fois, poussés par un chauvinisme, un loyalisme envers l'Empereur, une discipline qui sont profondément enracinés en eux et que maintiennent les efforts des instituteurs, des éducateurs militaires, de l'association générale des réservistes. Le bolchevisme n'a pu changer cet esprit que chez une poignée d'hommes insignifiante par rapport à la masse du peuple. Les socialistes ont des effectifs faibles et il leur suffit d'apprendre que l'honneur du Japon est en jeu pour se ranger à côté des autres partis.

L'état de prophète est dangereux, surtout à l'égard d'un pays dont l'éloignement ne permet pas de suivre les événements au jour le jour, mais il est permis de croire que cette nouvelle manifestation de nationalisme n'est pas le prélude d'une révolution dans l'organisation actuelle du Japon. Les partis qui s'étaient substitués aux clans dans la direction de la politique et qui ont déçu le peuple vont peut-être à leur tour subir une éclipse. Il est possible que les affaires de l'État soient confiées de nouveau à des hauts fonctionnaires, des administrateurs, des grands chefs de l'armée et de la marine.

Ce coup de barre qui ramène le Japon dans une direction connue est-il de nature à le lancer dans des aventures? Un gouvernement foncièrement nationaliste agira en accord plus intime que les gouvernements libéraux avec les conseillers de l'Empereur; la prudence et la sagesse de ces derniers est une garantie de paix. Cependant peut-être sera-t-il enclin à montrer plus d'énergie et aussi plus d'intransigeance dans ses relations avec les autres puissances, à poursuivre ses objectifs avec une opiniâtreté moins patiente; peut-être sera-t-il moins disposé à écouter les avertissements et les conseils, qu'ils viennent de Genève ou d'Amérique. Là seulement est l'écueil.

★ ★ ★

LETTRES DIVERSES ET CURIEUSES ÉCRITES PAR PLUSIEURS A L'UN D'ENTRE EUX[1]

LETTRE IV

D'ANSELME A TIBURCE

Tu es heureux, Tiburce. La nouvelle de ton bonheur m'est parvenue par Gordien que tu as choisi, et il en doit être bien fier, comme messager de la merveilleuse péripétie qui a soudain illuminé ta destinée. Sans doute, étais-tu désigné de tout temps pour atteindre à cet état auquel si peu d'hommes sont appelés et auquel tu as été conduit par des voies mystérieuses. Tu y as marché sous la vigilance favorable d'une puissance secrète et généreuse, car elle n'a mis nulles conditions au don magnifique qu'elle t'a fait en sa souveraine libéralité. Elle ne t'y a pas préparé, comme si elle eût voulu que s'y ajoutât la surprise de l'imprévu. Elle ne t'a pas traité avec cette parcimonie dont elle use souvent avec ceux à qui elle entend donner des marques de sa bienveillance, et à qui, comme si elle craignait un revirement de son caprice, elle ne distribue qu'à mesure et pièce à pièce la somme de félicité qu'elle se propose de leur allouer. Envers toi, elle a agi avec une royale franchise, car elle a dû te juger capable de supporter sans défaillance l'éblouissement du prodige vers lequel elle te menait. Aussi a-t-elle poussé ses largesses jusqu'à l'imprudence, confiante dans la force sereine de ta sagesse. Elle t'a livré sans réserve

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 septembre.

la clé du trésor et elle t'a permis d'y puiser sans en redouter pour toi les scintillants enivrements.

Tu es heureux, Tiburce, et le bonheur est une richesse, la seule, au fond, dont les hommes devraient être avides, car toutes les autres n'en sont que les simulacres qui s'y substituent sans les remplacer. Tu es heureux, mais sois économe de ton bonheur. Dépenses-en les heures une à une et, de chacune d'elles, épuise goutte à goutte les joies minutieusement méditées. Accumules-en en toi le souvenir, pour que le souvenir de celles qui sont passées ajoute à l'intensité de celles qui seront présentes, avant qu'elles prennent à leur tour place dans ta mémoire. Ne laisse rien se perdre de leurs parfums, ne laisse rien s'éteindre de leurs couleurs, qu'elles demeurent en toi afin que tu sois toujours en elles; sois-en économe, Tiburce; sois-en même avare. A la libéralité du destin ne réponds pas par l'imprévoyance du prodigue, car le destin est sévère à ceux qu'il a prodiguement favorisés. Il exige d'eux le respect de ses dons et surveille l'usage qu'ils en font. Il considère comme une ingratitude envers lui la moindre inattention à son égard. Le bonheur comporte des devoirs et il n'est pas trop de toute la sagesse pour les remplir. La tienne, ô Tiburce, saura t'enseigner à être heureux.

Que serait-il advenu d'un Gordien si le sort l'avait mis à ta place? De quel surcroît se serait augmenté son orgueil? De quelle enflure une pareille fortune ne l'eût-elle pas gonflé? A quel point se fût porté le sentiment déjà exagéré qu'il a de lui-même? Je le vois avec son beau visage dédaigneux et avec ce regard condescendant qu'il avait pour considérer tel ou tel d'entre nous. Toi, du moins, tu échappais en partie à sa morgue, mais avec quelle pitié méprisante il me jugeait, non sans raison d'ailleurs, car je ne suis pas un Gordien et ma supériorité n'éclate pas, comme il le croit de la sienne, à tous les yeux. Avec quelle aisance il eût accepté d'être celui que la destinée a fait de toi! Un Gordien n'est-il pas aussi apte au bonheur qu'à la richesse ou qu'à la gloire, encore qu'il soit tellement satisfait de soi-même que tout ce qui le distinguerait de tous ne lui semblerait que l'effet naturel de sa précellence.

J'imagine aussi un instant, ô Tiburce, ce qu'eussent fait de

ta merveilleuse aventure la gourmandise d'un Eustache, la colère d'un Sébastien ou la luxure d'un Hilaire? Sébastien y eût apporté ses véhémences et ses fureurs; Eustache ses appétits, Hilaire ses désirs divers. Comment eût-il supporté de les borner à un seul visage et à un seul corps? Nicaise eût-il secoué sa paresse dont l'unique jouissance est de s'abstenir de tout? Et Grégoire l'envieux? Comblé, il lui eût manqué quelque chose. N'ayant plus rien à envier à autrui, il en eût été réduit à s'envier son propre bonheur.

Toi seul, ô sage Tiburce, étais digne du faîte bienheureux où tu as été porté. Les sages seuls, qui ont supprimé d'eux les passions communes au reste des hommes, sont en mesure d'affronter ces états de félicité dont le péril réside en ce qu'ils ont d'exceptionnel. Seuls ils peuvent se mouvoir sans faux pas dans l'éblouissant royaume du bonheur et sur les sommets vertigineux de l'amour. Seuls ils sont adaptés à ses certitudes et en peuvent respirer l'atmosphère ambroisienne. Les autres n'y apporteraient que le désordre, celui qui est en eux et dont la contagieuse influence s'étendrait sur toute la région où ils ont été miraculeusement introduits et dont ils corrompraient l'étincelante pureté.

Oui, miraculeusement, Tiburce, car un bonheur comme celui auquel tu as été appelé est un miracle. Du miracle, n'a-t-il pas l'imprévu et la rareté, ce bonheur qui, avec l'amour absolu, t'a donné les moyens de le préserver des contacts dangereux ou médiocres, qui t'a placé au plus haut de toi-même dans une presque royale solitude d'où tu domines la vie sans en subir les imperfections quotidiennes, dans une solitude qui fait de toi un prince de la félicité. Un pareil destin est au-dessus des visées raisonnables et de l'atteinte ordinaire des hommes. S'ils y aspirent, c'est d'en bas et sans l'espoir d'y jamais parvenir. S'ils l'entrevoient, c'est dans un lointain de fable et dans une auréole de légende. Ils savent qu'il existe, tout au fond de possibilités où il demeure à peu près inaccessible et que les chances d'y atteindre sont si minimes qu'il est presque inutile d'y songer. Alors, à défaut du bonheur, ce sont des bonheurs qu'ils convoitent et auxquels ils se résignent, et même, le plus souvent, ils s'en tiennent à des plaisirs qu'ils cherchent à leur portée et en accord avec ce que la nature les

a faits. C'est ainsi qu'un Gordien se contente de son orgueil, qu'un Eustache se réfugie dans sa gourmandise, un Hilaire dans sa luxure, un Nicaise dans sa paresse. C'est ainsi qu'un Sébastien se réchauffe aux flammes de sa colère et que Grégoire trouve dans l'envie d'âcres délices, et tu sais, hélas, ô Tiburce, où je cherche les miennes.

Ce que tu ignores peut-être cependant, c'est par quelles voies j'en suis venu là. Tout ce qu'on appelle un vice a son histoire secrète et chacun de nous en sait au fond de soi-même la marche plus ou moins dissimulée et les chemins plus ou moins détournés... Si tu interrogeais Gordien, Nicaise, Hilaire, Grégoire, Sébastien, Eustache, peut-être te diraient-ils comment ils sont parvenus à ce qu'ils se montrent, mais beaucoup n'aiment pas avouer l'itinéraire intérieur qu'ils ont parcouru. Ils préfèrent en oublier les étapes et s'imaginer que la nature seule les a constitués ce qu'ils sont. Ils ne veulent pas être responsables d'eux-mêmes. Aussi est-il probable que Gordien te répondrait que l'orgueil a toujours habité en lui, Hilaire que la luxure l'a toujours tourmenté, Sébastien qu'il a toujours ressenti les brûlures de la colère, Eustache qu'il a toujours été sensible aux attraits de la gourmandise, Nicaise que la paresse l'a toujours alangui et détaché de tout, Grégoire que l'envie a toujours sifflé à ses oreilles.

Je pourrais faire comme eux, moi aussi, et invoquer quelque prédestination à cette avarice où je semble me complaire, mais j'ai toujours eu trop d'estime pour toi pour te mentir. N'es-tu pas un des rares êtres auquel on puisse s'avouer, toi qui es demeuré sagement à l'écart des passions communes et qui n'a jamais travaillé qu'à mettre de l'ordre dans ton esprit et dans ton cœur, comme pour le rendre digne, un jour, des extraordinaires faveurs du destin! Or, si peu que je te ressemble, j'ai eu comme toi le goût de l'ordre intérieur et le souci de me connaître. Un jour, je me suis examiné, pesé, évalué. Alors j'ai constaté que des forces existaient en moi qui dépasseraient celles de ma volonté. De nombreux et divers désirs m'habitaient et je prévoyais leur violence. Je me sentais attiré par les remous de maintes passions dont je discernais en moi les mouvements encore obscurs et les poussées encore informes, mais dont je devinais les redoutables

développements. J'en anticipais les effets et il me semblait assister d'avance aux excès où elles me porteraient, car je m'apercevais que je serais incapable de résister à leurs insinuations et à leurs commandements. Cela se passa à l'époque où la mort de mon père me mit en possession d'une fortune considérable. Des grands biens qu'il avait acquis, mon père avait fait le plus noble usage. Sa dépense avait toujours été libérale, sans cesser cependant d'être prudente. Sa générosité s'accordait avec sa circonspection. Sans avoir jamais songé à s'accroître outre mesure, mon père avait toujours eu garde de ne pas se diminuer et de se maintenir en un sage équilibre. Mis à part ce qui convenait à ses besoins et à ceux des siens, mon père était soucieux de tout ce qui pouvait servir son prochain. Il éprouvait un vif plaisir à obliger ses amis, et sa vigilance s'étendait même au delà d'eux. Que de gênes avouées ou secrètes n'a-t-il pas secourues, que de situations hasardeuses n'a-t-il pas contribué à consolider! Le plus souvent ses interventions demeuraient occultes, car il n'y cherchait aucune vanité et n'en attendait aucune gratitude. Mais tant de bienfaits ne suffisaient pas à son zèle. Ses charités étaient également considérables, et elles eussent été infinies, s'il n'eût écouté que son cœur. Sa raison seule y mettait des bornes, mais il en éprouvait toujours un certain regret. Aussi laissa-t-il une mémoire justement honorée. Tous ceux qui le connurent conservèrent de lui un respectueux souvenir. Non seulement il avait allégé maintes infortunes particulières, mais le bien public n'avait pas été étranger à ses préoccupations. On lui doit d'utiles et belles fondations faites dans l'intérêt de tous et auquelles il porta un soin assidu. Toute sa vie il donna un haut exemple de générosité bien entendue. Homme de bien, il fit toujours de ses biens l'usage le plus judicieux.

Ceux qu'il me laisserait, mon père était bien assuré qu'ils tomberaient en de bonnes mains. Comment un fils n'eût-il pas eu à cœur de continuer un tel père et de suivre la voie que ce père lui avait indiquée par toute sa conduite? Sur ce point mon père n'avait pas eu de doute et son testament fit voir la confiance qu'il avait en moi, en qui il croyait avoir reconnu un autre lui-même, mais, hélas! que les pères connaissent

donc mal leurs enfants! Sortis d'eux, ils les croient semblables à eux et ne peuvent s'imaginer que nous soyons différents de ce qu'ils nous supposent. S'ils en jugent ainsi, ce n'est pas qu'ils aient le sentiment de leur perfection et qu'ils estiment qu'elle confère à leurs descendants le privilège de leur ressembler. Non, leur croyance n'est que le résultat de la force du sang, ils nous jugent solidaires du leur, mais, hélas! la nature a ses caprices, et mon père ne se doutait pas de la violence qu'avait prise dans mes veines le sang qu'il y avait versé.

Je ne m'en doutais pas non plus, car, si nos parents nous connaissent mal, nous ne nous connaissons guère mieux. Parfois cependant quelques indices nous parviennent sur notre véritable nature, mais nous n'y prêtons que peu d'attention. Cette lucidité momentanée se voile vite et nous retombons dans notre erreur. Elle dure parfois autant que nous et beaucoup arrivent à leurs derniers jours sans s'être jamais aperçus tels qu'ils étaient. C'est pourquoi toute leur vie intérieure a été faussée et il en est pour eux comme s'ils n'eussent jamais vécu. Leur existence n'a été qu'un mensonge vis-à-vis d'eux-mêmes et ils n'ont jamais eu conscience de leur véritable réalité. C'est peut-être ainsi qu'il en est pour la plupart des hommes. Pourtant il arrive parfois qu'une circonstance imprévue les sorte de cette ignorance et leur apporte la révélation de leur vérité, mais combien se refusent à se voir sous cette véridique lumière! Ils ferment les yeux et préfèrent leur cécité volontaire à la clairvoyance qui leur est proposée. Certains néanmoins acceptent de s'apparaître sous leur vraie figure et en admettent la déconcertante surprise. Je fus de ceux-là, Tiburce.

Cette révélation soudaine, elle s'est produite à la mort de mon père dont je devenais l'unique héritier. Mon père qui m'aimait tendrement, mais pour qui je n'étais jamais sorti de l'enfance et qui ne pouvait s'imaginer que j'eusse grandi, m'avait toujours tenu éloigné de ses affaires. Je vivais dans une indifférente et tranquille oisiveté et je ne désirais rien d'autre que ce qui constituait mon existence habituelle, lorsque arriva l'événement qui me privait de la tutelle où mon père m'avait tenu. Quelques jours après les obsèques, l'intendant de notre famille se présenta devant moi. Il devait,

me dit-il, me mettre au courant de la situation nouvelle dans laquelle j'allais me trouver. Je le revois, déposant sur la table de lourds registres et de pesants trousseaux de clés. Alors il commença à me rendre ses comptes. A mesure qu'il parlait, croissait mon étonnement. Les chiffres dansaient dans ma tête. J'éprouvais une sorte de vertige doré. La fortune de mon père dépassait tout ce que j'aurais pu imaginer, même d'après le généreux usage et l'emploi libéral qu'il en faisait. J'étais abasourdi d'une énumération de terres, de châteaux, de forêts, de domaines. Tout cela surgissait à ma vue dans une sorte d'hallucination.

Soudain j'eus le sentiment de l'énorme puissance qui m'advenait, et cette puissance, qu'allais-je en faire? Elle contenait toutes les possibilités, elle était l'instrument de toutes les ambitions. Elle permettait la réalisation de tous les désirs. Elle m'appelait et me poussait vers quelque chose que je ne discernais pas encore, mais dont je sentais l'obscur frémissement. J'étais comme étourdi et vacillant. Ce fut alors que se produisit la révélation intérieure dont je t'ai parlé. Ce fut alors que je m'apparus tel que j'étais, à mon insu. J'assistais à l'irrésistible et subite montée en moi de ma vérité. Jusqu'alors je me connaissais un garçon tranquille et modéré qui laissait passer sa vie sans volonté particulière à la vivre. Je l'acceptais, sans y chercher autre chose que ce qu'elle m'apportait quotidiennement, et, tout à coup, voici qu'un flot de désirs m'envahissait, issu de mes profondeurs ignorées. Je sentais naître en moi l'orgueil et la violence, tous les appétits de la chair, tous les désirs de l'esprit, un besoin furieux de domination, une avidité insatiable. Non content de ce que j'avais, l'envie de ce que je n'avais pas me tourmentait. Le magique prestige de l'or ne me permettrait-il pas l'accès de tout et, de cet or, accumulé à mes pieds, qu'allais-je faire? Ce que j'en ferais, de la corruption, de la débauche, de la vanité, peut-être du crime! J'en ferais du péché. Il serait l'outil de ma damnation. Ah! maintenant je me voyais sous mon vrai jour, dans l'aveu subit d'un moi-même dont m'apparaissait soudain la dangereuse surprise. A ce moment, je m'aperçus dans une glace et cette vue me terrifia. De qui cette face empourprée, ces yeux ardents, cette

bouche gourmande? A qui appartenaient ces mains que crispait le geste de saisir et d'arracher? Il me semblait avoir grandi, m'être empli d'une force inconnue qui pourrait devenir malfaisante et criminelle. Je brûlais de tout mon sang. Alors, ô Tiburce, j'eus peur. J'eus peur de mon visage, de mes mains, de mon corps, j'eus peur de mes désirs et de mes pensées, peur de cet or, de cette richesse qui suscitaient en moi un être que j'ignorais, dont je ne serais plus le maître, qui me dominerait et me conduirait où il voudrait.

Oui, Tiburce, j'eus peur et ce fut cette peur qui me sauva. Je sentis que, si je ne résistais pas à l'appel du démon secret qui allait me posséder tout entier, j'étais perdu. Je restai longtemps ainsi, puis peu à peu, d'abord indistincte et enfin certaine, m'apparut la voie de mon salut. Il était dans la renonciation à tout ce qui eût pu être ma perte. Il me fallait jeter dans le gouffre de la destinée la clé du dangereux trésor dont elle venait de me combler. A cet or ne rien demander de ce qu'il eût pu me donner, l'enfermer au fond d'une caverne et y surveiller son sommeil de dragon prisonnier, d'un dragon aux reflets métalliques et aux ongles venimeux. Il fallait échapper à son étreinte maléfique et à ses morsures mortelles. Ainsi seulement j'aurais chance de rester celui que j'avais été jusqu'alors et que je ne voulais pas cesser d'être. Ainsi le redoutable moi-même dont j'avais senti l'avertissement ne verrait jamais le jour et demeurerait à jamais enseveli dans mes ténèbres intérieures, moi seul je connaîtrais son existence et ses replis mystérieux. Je lui enlèverais ses armes dorées et je le maintiendrais dans la servitude que lui imposerait ma volonté.

Et c'est ce que j'ai fait, ô Tiburce, c'est pour me défendre que je me suis soumis au renoncement qu'ils appellent tous mon avarice. J'ai accepté d'être à leurs yeux l'avare qui, enfermé dans son vice, y trouve de silencieuses satisfactions. J'ai consenti à me vêtir des ridicules de la lésine et de la parcimonie afin de me préserver de moi-même, et ma sollicitude ne fut pas seulement égoïste, elle s'est étendue à autrui. Je n'ai pas voulu que cet or dont je me suis fait l'inerte dépositaire exerçât par d'autres mains l'œuvre néfaste que je m'étais interdite. Je n'ai pas voulu qu'il portât à travers le monde

les pouvoirs qu'il détient. Avec lui et par lui, j'aurais pu acheter tout ce qui se vend, même peut-être l'amour et le bonheur, mais je l'ai voulu, pour moi et pour tous, stérile et inutile. Je le tiens captif au fond de mes coffres. Auprès de lui je vis en ascète, mais ne crois pas que cet ascétisme m'inspire aucun orgueil, c'est bien plutôt de la honte que j'en éprouve, celle de ne pas m'être senti capable de dominer, autrement que par un renoncement terrifié et par une lâche prudence, l'être secret et virtuel dont j'ai soudain senti en moi la présence.

Ah! cet or, comme je le hais, Tiburce! Il est le signe de ma pauvreté et de ma faiblesse intérieures et je l'en déteste autant que je me méprise. Que nos amis rient de mon avarice, ils en ont le droit et je les laisse rire, car ils ne savent pas et ils ne sauront jamais! Toi seul, Tiburce, tu sauras parce que toi seul comprendras, toi à qui une insolite et prodigieuse fortune a imposé la même épreuve en te comblant des mêmes dons matériels dont elle m'a gorgé et devant lesquels j'ai reculé, mais toi, tu es un sage et le sage est celui qui est victorieux de soi-même. Et puis que comptent les richesses et leurs tentations pour quelqu'un qu'ont visité le bonheur et l'amour! Qu'ils soient ton avarice, ô Tiburce, c'est ce que te souhaite humblement, du fond de la sienne, ton

ANSELME

LETTRE V

D'HILAIRE A TIBURCE

Ta vie est belle, Tiburce... Te voici entré, par une merveilleuse surprise de la destinée, dans la haute, éblouissante et pure région du bonheur et de l'amour, celle où la plupart des mortels ne pénètrent jamais que par la porte des songes et qui ne demeure le plus souvent pour eux qu'un illusoire et mélancolique mirage. Quand Gordien m'a annoncé la prodigieuse faveur dont tu étais l'objet, je n'en ai éprouvé nul étonnement. Toi seul d'entre nous pouvais mériter ce miracle. Toi seul étais capable d'en supporter dignement l'épreuve. Il y a en toi de quoi faire face à tous les imprévus, mais en fut-ce un pour toi, ce présent magnifique que le sort plaçait entre tes mains? Ce

que j'ai su de ta vie m'a toujours semblé une attente. Tu paraissais t'y préparer à quelque destination secrète et y marcher seul vers un but que tu ignorais, mais que tu te sentais certain d'atteindre. Tu n'en connaissais pas les voies, mais tu étais prêt à suivre celle qui devait t'y conduire. Tu n'acceptais aucun de ces attachements qui font de nous des esclaves et qui nous fixent dans une attitude dont nous ne pouvons plus nous départir. Toi seul, Tiburce, étais libre des liens que tissent autour de nous les passions et qui nous emprisonnent dans ce que nous sommes au détriment de ce que nous aurions pu être.

Il en est ainsi de tous ceux qui formaient la petite société d'amis que le hasard avait rassemblés autour de toi et dont quelque chose te séparait sans que nous nous en rendissions compte. Nous étions ce que nous étions et rien en nous ne pouvait se deviner autre que ce que nous paraissions. Imagine-toi, par exemple, un Gordien dépouillé de son insupportable et stérile orgueil et consentant à se reconnaître des supérieurs ou à s'admettre des égaux. Peux-tu supposer qu'il n'ait un instant le sentiment que la nature a mis en lui toutes ses complaisances et ait fait de lui une sorte de chef-d'œuvre vivant? Le vois-tu se déjugeant de l'estime qu'il a de lui-même et daignant accorder à autrui un peu de la valeur qu'il s'attribue exclusivement, éteignant la fierté de ses regards et relâchant l'autorité de ses propos, écoutant une autre voix que celle qui ne cesse de lui vanter ses mérites, la seule à laquelle il soit sensible et qui ne lui semble pas un vain bruit importun? Te semble-t-il possible que Sébastien devienne maître de ses fureurs et de ses emportements et qu'Eustache renonce à sa gourmandise? Je l'ai vu, l'autre jour. Il trônait comme un Roi de Carnaval parmi ses cuisiniers, ses marmitons et ses gâte-sauces. On eût dit un de ces bonshommes de carton que l'on promène sur un char au temps des mascarades et qui carrent leur bedaine sous les oripeaux dont on les affuble. En revanche, si Eustache engraisse, Anselme maigrit. Le souci de son argent lui creuse la face. Il se décharne à la garde de ses trésors dont il ne fait nul usage. Il vit dans la perpétuelle appréhension des voleurs et il s'enrhume en descendant à la cave pour surveiller ses coffres. L'avarice le tient entre ses

griffes pointues de même que l'envie laboure Grégoire de ses ongles envenimés. Il souffre de tout le bien qui arrive à autrui et les malheurs qui adviennent aux autres le consolent à peine des chances qui leur échoient. Quant à Nicaise, la vie consiste pour lui à ne pas vivre. Tout s'est endormi en lui aux bras de la paresse. Ses désirs sont devenus de vagues rêves qu'il ne souhaite même pas de voir se réaliser, tant il redoute tout ce qui pourrait le tirer de son atonie et de sa torpeur.

Ne crois pas, ô Tiburce, que je prétende, plus qu'eux, m'être affranchi de moi-même : d'ailleurs je n'ai jamais pensé que je pusse être autre et que ma vie aurait pu être différente. Je n'y ai jamais imaginé aucun imprévu. Je n'y ai jamais attendu un événement qui ne fût de l'ordre de ceux auxquels ma nature me destinait. Une seule passion m'a, dès ma jeunesse, occupé tout entier et je me suis donné à elle de toutes mes forces et pour toujours. Elle a tout comblé en moi. Elle n'y a laissé place ni à la colère, ni à l'avarice, ni à la paresse, ni à l'envie, ni à la gourmandise, ni à l'orgueil. Elle m'a dirigé vers un seul but. Certains êtres sont composites et divers, moi je suis un. Je suis l'homme d'un seul désir et d'un seul instinct et tout a été fait en moi en vue de me donner les moyens d'y satisfaire. La nature m'a formé tel qu'il fallait que je fusse. Mon cerveau, mon cœur, mes membres s'y accordent. Tout de suite je me suis connu du moins dès le moment où l'on prend conscience de soi.

J'eus très tôt le pressentiment de ce que je serais. Mon enfance fut celle d'un enfant vigoureux et vivace et l'enfant devint un garçon solidement constitué. Tous les organes de la vie fonctionnaient en moi avec une constante perfection. La croissance m'absorba. Je pensais peu et vivre me suffisait. Je ne connus pas les rêveries exaltées et incertaines de l'adolescence. J'ignorais la tristesse et j'atteignis ainsi l'âge d'homme en une indifférente et saine chasteté. J'aimais les exercices du corps et les jeux qui développent les forces. Ce fut à cette époque que mon père m'emmena un jour chez un de ses amis qui était un peintre réputé. D'ordinaire je n'accompagnais guère mon père dans ses courses. Il me laissait à mes jeux et à mes camaraderies, ce je préférais de beaucoup. Sans en attendre grand plaisir j'entrai dans l'atelier où l'ami de

mon père nous reçut. Au mur, des tableaux étaient suspendus parmi lesquels une grande toile représentait une femme nue. En l'apercevant j'éprouvai soudain une profonde et révélatrice émotion. Quoi! les femmes que je rencontrais cachaient donc sous leurs vêtements ces formes qui apparaissaient à mes yeux! Une étrange curiosité s'éveillait en moi. Mes regards ne pouvaient quitter ce corps auquel le peintre avait donné une voluptueuse et divine beauté.

J'ai su plus tard qu'il était l'auteur de cette belle œuvre, mais sur le moment je n'étais sensible qu'à ce que ses pinceaux y avaient représenté. Ce long corps étendu en l'éclatante jeunesse de sa chair répandait autour de lui comme une vivante lumière. Il étalait musicalement ses lignes harmonieuses, et mes regards éblouis ne cessaient de le parcourir tout entier, tantôt s'arrêtant sur l'une de ses parties, tantôt les contemplant toutes ensemble en leur merveilleux accord. Parfois j'étais retenu par la grâce robuste du col ou par la courbe des épaules, parfois par la rondeur mélodieuse des seins, parfois par le lisse espace du ventre qui s'ombrait mystérieusement, par l'allongement flexible des jambes, par le geste alangui des bras, parfois par tout l'admirable visage que couronnait l'or fauve d'une chevelure, et qui souriait. Car elle souriait de toute sa nudité, la belle proie attentive au désir qu'elle inspirait à l'être haletant qui, penché sur elle, semblait prêt à la saisir de ses mains avides. Il était nu, lui aussi, et l'on sentait que sa poitrine s'enflait d'un souffle ardent. Ses bras musculeux se tendaient pour l'étreinte, ses cuisses se crispaient pour l'élan d'un bond. Une animalité farouche amassait en lui ses forces puissantes. Son visage frémissait de la convoitise qui faisait trembler sa barbe fourchue, flamber ses yeux impudiques, qui tordait sa bouche affamée et faisait pointer, dans la chevelure rousse qui bouclait sur le front bas, les pointes acérées de deux petites cornes. Et au rire lascif du Faune semblait répondre silencieusement le sourire docile de la belle Nymphe...

O Tiburce, toute ma vie a dépendu d'un rêve, ce rêve je l'ai fait dans la nuit qui succéda à ce jour où mon père me conduisit dans l'atelier de son ami. Tandis que tous deux causaient, j'étais demeuré stupide. A plusieurs questions

qu'ils me posèrent je répondis au hasard, mais, par bonheur, ils ne firent pas attention à l'incohérence de mes réponses. La visite terminée, je quittai mon père sous un prétexte quelconque. La journée qui avait été belle finissait dans la splendeur d'un magnifique couchant. A grands pas je m'éloignai de la ville et gagnai un bois de pins qui s'étendait à quelque distance. C'était un lieu solitaire. J'y errai longtemps. Les fines aiguilles assourdissaient le bruit de mes pas qui parfois rencontraient une pomme écailleuse. Un grand silence emplissait toute cette pinède. Peu à peu, à travers les troncs à la rouge écorce, les rayons du soleil s'éteignirent. Le crépuscule se fit lentement, et bientôt, dans le ciel sombrement azuré, apparut la première étoile, celle qui devait briller sur le premier soir de ma nouvelle vie.

Lorsque j'eus regagné notre maison, je montai dans la chambre que j'y occupais et je m'assis. Il me semblait venir de fort loin et j'éprouvais une grande fatigue, puis bientôt mes yeux se fermèrent et je tombai dans une sorte de sommeil éveillé, si l'on peut dire, car, à travers mes paupières closes, les objets me demeuraient visibles. Il y avait en face de moi un miroir suspendu au mur qui attirait mes regards, et soudain je le vis s'agrandir et couvrir peu à peu tout le panneau, en même temps qu'une étrange clarté en émanait et que, dans cette clarté, se formait une image lointaine qui progressivement devenait de plus en plus distincte et où je reconnus la Nymphe au beau corps qui paraissait s'avancer vers moi du fond du miroir, car c'était bien elle, et plus belle encore que dans le tableau où sa beauté m'avait émerveillé. Sa chair resplendissait d'une lumière surnaturelle. Debout en sa sveltesse robuste, plus encore qu'allongée en son indolente volupté, elle m'éblouissait. Un instant, elle se retourna, comme si elle appelait quelqu'un derrière elle et j'aperçus la courbe magnifique de son dos. Allait-elle donc s'enfuir et disparaître? Cette idée me bouleversa. J'allais pousser un cri. Devinait-elle ma détresse? car je revis son visage. Tout à coup elle se pencha et lentement s'étendit de toute sa longueur, les bras croisés au-dessus de sa tête, dans une pose de langueur, d'abandon et d'attente, cette même pose qu'elle avait dans le tableau où le Faune la convoitait de ses yeux ardents.

Alors, ô Tiburce, le désir entra en moi foudroyant et irrésistible, comme si le Faune cornu m'eût substitué au sien. La chaleur de mon sang se répandit en moi comme une flamme brûlante. Une force mystérieuse parcourut tous mes membres. Un furieux besoin me saisit d'étreindre ce corps dont mes yeux s'enivraient, dont mes narines respiraient l'odeur vivante et qui était comme le résumé voluptueux de toute la beauté du monde. Je sentais mes mains avides frémir et tout mon être palpiter d'un élan venu des profondeurs de mon sang et de ma chair. Une sorte de terrible allégresse me transportait, en même temps qu'une obscure terreur. Cette femme nue, n'allait-elle pas se voiler et échapper à mes regards passionnés? Le miracle de son apparition n'allait-il pas se dissiper? Mais non, elle était toujours là et j'en éprouvais un indicible bonheur. Elle était là; je la touchais de ma bouche et de mes mains, jusqu'en son ombre la plus secrète. J'étais ivre d'une joie prodigieuse, d'une joie possédée, d'une joie dévorante. J'étais le Faune, j'étais moi-même, j'étais tous les hommes et leur désir, j'étais le désir et mon désir, et alors, ô Tiburce, mon désir entra en elle et je fus elle en étant moi...

Toute ma vie a dépendu d'un rêve et c'est pour le retrouver dans la réalité que j'ai vécu. A partir de ce jour, toutes les forces de mon corps et de mon esprit n'eurent plus qu'un but. Je concentrai sur lui toute ma volonté. Je m'imposai une dure discipline et je me mis tout entier au service de l'amour. Par des exercices méthodiques j'entrepris de donner à mes membres toute la vigueur et toute la souplesse dont ils étaient capables; je leur enseignai toutes les adresses et toutes les ruses. Je leur appris à franchir les obstacles et à déjouer les clôtures, à subir les longues attentes immobiles des guets et des embuscades. Je m'astreignis à imposer à mon visage les expressions qu'il me plaisait de lui donner, aussi bien les fureurs du désir que ses hypocrisies, les apparences de la modestie que les aspects de la hardiesse. Je le contraignis à se superposer les masques les plus divers. Je m'endurcis aux intempéries et aux fatigues et je fis de moi un parfait et redoutable instrument de volupté. Je m'occupai également à instruire mon esprit et à le pourvoir de tous les moyens de parvenir à mes fins, car ce n'est pas seulement par le bond

ou le piège, par la surprise et la violence, que l'on s'empare du corps des femmes, c'est aussi par le regard, par le geste, par la parole qu'on l'obtient. Je ne négligeai rien de ce qui pouvait me donner pouvoir sur lui, ni les propos subtils ou enflammés, ni les persuasions longuement préparées, ni les flatteries ingénieuses auxquelles se laissent si souvent prendre les femmes en leurs naïves vanités, ni la brusquerie calculée des aveux. Elles y sont parfois plus sensibles qu'aux adroites insinuations de la tendresse. Je m'assurai de toutes les voies par où l'on peut les conduire au consentement du don que nous requérons d'elles et que bien souvent elles ne nous marchandent que pour nous le mieux faire apprécier. A l'expérience qui me manquait je suppléai par d'attentives lectures. On a beaucoup écrit sur l'amour. Dans ce fatras trop souvent sentimental je ne cherchai que ce qui pouvait être utile à mes visées limitées.

Elles ne se portaient, en effet, que sur un point. Je n'ai rien, ô Tiburce, de ces amants ambitieux qui veulent tout d'une femme et attendent d'elle la plénitude de l'amour, qui veulent, atteindre à l'empire de leurs âmes et exercer sur elles une domination à la fois sensuelle et spirituelle, sentimentale et physique, qui exigent d'elles non seulement les abandons de leur corps, mais aussi les confidences de leur cœur. Pour eux l'amour consiste dans cet accord. Il leur faut non seulement des étreintes, mais encore des serments. A ce prix ils consentent à des reproches et à des jalousies, à subir les mille tracasseries de la sensibilité féminine. Ils se plaisent à ce jeu que les auteurs de romans décrivent si complaisamment et avec une abondance et une minutie dont ils ne se lassent pas, mais auquel je n'ai jamais pu m'astreindre, dût-il m'aider à conserver la jouissance du plus beau corps du monde, ce corps appartînt-il à la plus belle âme qui soit!

Ce qu'il peut d'ailleurs nous donner, ô Tiburce, n'est-il pas dans la première révélation que nous en avons? Cette magnifique joie d'étreindre la beauté sous sa forme tangible et d'y mêler tout son être à soi, c'est un rêve qui me l'a fait connaître et c'est de ce rêve que j'ai poursuivi la changeante réalité. Ne crois pas que la réalité en ait égalé la merveilleuse volupté et

m'en ait rendu l'éblouissement enivré. Il reste dans ma vie un souvenir incomparable. Je n'y ai jamais rencontré la belle Nymphe imaginaire qui m'est apparue en une radieuse nuit de ma jeunesse, mais ses sœurs éparses dans les hasards m'ont offert des images de sa beauté. Comme elle, elles ont des corps qui suscitent le désir s'ils ne le satisfont que d'une manière pour ainsi dire illusoire et c'est vers elles que je suis allé, dans un espoir que je savais vain, mais qui aiguisait mes sens et animait mes curiosités. C'est ainsi que j'ai obéi au rêve dont je dépendais et c'est lui qui m'a fait ce que je suis.

Ne m'en méprise pas, ô sage Tiburce. Chacun a son destin et tu en es une preuve insigne. Le tien t'a conduit dans la haute région du bonheur et de l'amour, le mien, plus humble, a réduit pour moi le bonheur à une brève ivresse des sens et l'amour à la satisfaction du désir, mais, cette ivresse et cette satisfaction, c'est dans la beauté que je les ai cherchées, c'est la beauté que j'ai poursuivie avec acharnement, jusque dans ses formes imparfaites. Que quelque reflet s'en montre dans un visage, que quelque indice en paraisse dans un corps, c'est assez pour me rappeler la merveilleuse joie dont elle m'avait une fois donné l'éblouissante illusion.

C'est ainsi que je suis allé à sa recherche partout où j'espérais la rencontrer, sinon en son incarnation absolue, du moins en quelqu'une de ses apparences. Que de corps j'ai dénudés qui me laissaient prévoir que je la trouverais en eux! Pour les posséder, j'employais tous les moyens, je risquais toutes les audaces, j'usais de toutes les ruses, je bravais tous les dangers. J'ai retiré par la force des vierges à leurs fiancés, des femmes à leurs époux. Il en est que j'ai arrachées à leurs vœux et ravies à Dieu lui-même. J'ai escaladé des balcons et crocheté des serrures. Pour les avoir, j'ai fait le mendiant et l'hypocrite. Il y en a à qui j'ai donné de l'or, car le lit des courtisanes est toujours un peu celui de Danaé. Les bassesses ne m'ont pas plus coûté que les faux serments. J'ai fréquenté aussi bien les bouges que les palais. J'ai déchiré des robes de pourpre et j'ai lacéré des haillons, mais, ô Tiburce, je n'ai jamais été en mes pires tentatives ni un vulgaire débauché, ni un séducteur corrompu. C'est à la beauté que s'adressait mon culte lascif. Dans les femmes je cherchais une vivante

idole de chair dispersée en elles et dont mon désir s'efforçait de rassembler les membres épars. Je n'ai jamais été que l'homme d'un rêve, comme tu as été, ô Tiburce, le fils fidèle de la Sagesse.

Adieu, Tiburce, sois heureux et sois aimé.

HILAIRE

LETTRE VI

DE GRÉGOIRE A TIBURCE

Te voilà donc marié, mon pauvre Tiburce, et bien marié, si j'en crois la lettre où Gordien m'annonce la nouvelle de ton bonheur. Je n'en doute pas, certes, et je t'en félicite sincèrement, mais je connais trop Gordien et le ton de ses missives pour ne pas savoir ce qu'il faut en rabattre pour y faire exactement la part de ce qu'elles expriment de vérité. Je ne veux pas laisser entendre par ces réserves que Gordien ait quoi que ce soit d'un menteur, mais il est porté par son caractère à quelque peu exagérer. S'il est ainsi, ce n'est pas par sa faute, mais par l'effet d'une disposition d'esprit qui lui est naturelle et il la marque par l'estime excessive qu'il a de lui-même. Tu n'ignores pas en quelle haute considération il se tient par l'image qu'il se fait de ce qui le représente à ses yeux, et qu'il s'attribue des mérites qu'on lui accorderait plus volontiers s'il en tirait moins avantage, mais il en prend par trop prétexte pour réduire tout ce qui n'est pas lui à un rapetissement où il se grandit par comparaison. Notre cher Gordien, il faut bien le dire, est tout orgueil.

Cela se sent à tout ce qu'il fait et je ne le lui reproche pas, je l'en plains plutôt que je ne l'en envie, car il est exposé à ne pas trouver chez autrui la confirmation de l'idée qu'il se fait du peu que l'on est par rapport à ce qu'il se croit. J'ai vu quelquefois les mieux prévenus à son égard sourire à la dérobée quand il laisse percer ses prétentions ou qu'il manifeste par ses actes ou par ses paroles la distance qui, à son avis, le sépare du commun des mortels. C'est d'ailleurs un travers qu'on lui passe en faveur d'un certain ridicule dont il se couvre, mais dont il ne s'aperçoit point que l'on s'amuse à ses dépens. Il

jette sur ce qui l'entoure un regard trop distrait pour se rendre compte de l'effet qu'il produit. Son orgueil le préserve de tout ce qui lui en pourrait montrer les inconvénients. Il vit dans une atmosphère d'adulation dont il ne se lasse pas de respirer l'encens doré qu'il y brûle en l'honneur de sa perfection. Je n'ai pas connu d'homme plus convaincu et plus fier d'être ce qu'il se croit que notre Gordien. Son état est une sorte d'état de grâce d'où rien ne le fait sortir et il s'y meut avec toute la dignité qu'il lui semble se devoir, tant il juge qu'il y a en lui quelque chose d'incomparable et d'unique

Ce sentiment lui donne une assurance admirable et empreint ses actes, ses gestes, ses paroles d'une autorité que l'on pourrait qualifier de souveraine. Tout son corps et tout son visage s'accordent pour la marquer. La façon dont il porte la tête n'est-elle pas celle d'un front couronné? Qu'il vous tende la main, il semble que cette main vienne de déposer un sceptre. Ses regards semblent évaluer autour de lui l'étendue de sa royauté et il ne voit ses semblables qu'inclinés devant sa domination. Aussi témoigne-t-il envers eux d'une sorte de bonté qui est faite de la persuasion du peu qu'ils sont et du dédain où il les tient. Cette façon de les considérer et de les réduire à une espèce de néant lui donnerait quelque honte à les imiter dans leurs passions et à partager leurs désirs. Ce serait cesser d'être au-dessus du commun que de s'y conformer en quoi que ce soit. Aussi ne le surprend-on point, comme un Hilaire, à vouloir imposer aux femmes d'obéir à son infatigable lubricité. Il jugerait indigne de lui d'employer envers elles les moyens dont on se sert d'ordinaire pour les convaincre au plaisir ou les conquérir à l'amour. Il répugnerait aux artifices dont usent les amants pour parvenir à leurs fins et c'est d'elles qu'il attend les aveux qu'il est d'usage que nous leur fassions. S'il accepte les avances qu'elles lui adressent, c'est avec une sorte de condescendance indifférente et il dédaignerait de faire à leur rencontre les premiers pas. Demande-t-on à un Gordien de se comporter comme le vulgaire? Est-ce à lui de quémander des faveurs, de rendre des soins, de se plier aux caprices, de proférer des serments? Qu'a-t-il à faire de toutes ces simagrées et pense-t-on qu'il y accèdera jamais? Tout ce à quoi peut consentir son orgueil, c'est d'agréer

l'hommage que lui font les femmes de leur vanité. D'ailleurs peut-être n'a-t-il pas tort de se conformer à ces principes puisqu'il en est d'assez folles pour ne lui pas tenir rigueur des prévenances auxquelles il les oblige en les privant dédaigneusement des siennes.

En cela, du reste, il agit moins par calcul que par nature et par caractère. Les dieux ont mis en lui la suffisance où il se hausse et qui le préserve de tous les contacts dont il pourrait souffrir. Le sentiment qu'il a de lui-même l'aveugle sur celui que les autres ont de lui. Rien ne l'atteint dans son empyrée. Il ne voit ni les sourires qu'il suscite, ni les railleries qu'il provoque. Aussi rien ne trouble-t-il son altière béatitude. Le spectacle du monde se concentre pour lui à se contempler en son excellence. Hors lui rien n'existe qui vaille la peine d'être compté. Que lui importe tout ce qui n'est pas Gordien? Les événements les plus fâcheux ne le touchent pas et les procédés les plus malveillants à son égard lui demeurent inaperçus, aussi ne le verra-t-on jamais comme Sébastien se laisser entraîner à d'absurdes querelles et à de vaines colères. Ces mouvements lui sont inconnus. De même, ne se désirant rien d'autre que ce qu'il est, toute ambition lui demeure étrangère et tout l'or qu'amasse parcimonieusement l'avarice d'Anselme ne le tenterait pas. En effet, que lui ajouterait la richesse et que lui apporterait-elle qu'il n'ait point? Son bien n'est-il pas en lui-même? La possession de tous les trésors de la terre et tous les honneurs du monde sauraient-ils accroître le respect qu'il se voue? Ce ne serait pour lui qu'un superflu dont il se passe. N'est-il pas Gordien et que pourrait-il être de plus?

Les traits qui le composent se marquent dans les plus petites choses. Rien n'est plus divertissant que de le voir à la table d'Eustache. Tu sais à quel point unique de perfection ce dernier croit avoir poussé l'art de manger délicatement et de jouir de la succulence d'un mets et du bouquet d'un vin. Tu sais aussi le prix qu'apporte au suffrage de ses convives, ce bon Eustache, car il n'a pas la gourmandise égoïste et il aime à voir ses plaisirs partagés. Rien n'assaisonne mieux pour lui quelque merveille de bouche ou quelque délice de palais que l'assentiment qu'on leur donne ou l'approbation qu'on en fait.

La louange de Gordien lui tient spécialement au cœur. Or jamais il n'a pu obtenir de Gordien un de ces hommages dont il est friand et qui serait pour lui une récompense. Gordien absorbe les mets les plus recherchés et les vins les plus savoureux comme s'ils constituaient la plus commune des nourritures et la plus vulgaire des boissons. Note qu'il ne met dans son attitude aucune taquinerie et aucun parti pris, mais ce qu'il y a de plus rare et de plus délectable n'est-il pas fait essentiellement pour lui et quel compliment doit donc un Gordien à qui a pris soin de lui offrir ce qui lui est naturellement dû? Il en est ainsi d'ailleurs pour tout ce qui se rapporte à lui. L'univers entier devrait-il avoir d'autre souci que se mettre au service de ce mortel unique? Si même Nicaise en venait à renoncer à sa paresse en sa faveur, Gordien y verrait moins un effort que le simple effet du prestige qui impose à tous et à chacun le sentiment de ce qui l'élève au-dessus d'eux.

C'est ce même esprit qui lui a dicté la lettre que j'ai reçue de lui à ton sujet et qui en explique le ton. Certes Gordien t'aime autant qu'il est capable d'aimer quelqu'un. Il est fort satisfait du bonheur qui t'est advenu et il l'amplifie du fait qu'il considère le peu que tu es et que ce peu rend plus inattendue et plus disproportionnée la faveur qui t'échoit. De là sa tendance à la magnifier dans la mesure où elle lui semble moins en accord avec ton mérite et avec ce que tu étais en droit d'attendre de la destinée. Que tu aies fait un beau et bon mariage lui paraît pour toi une aventure quasi miraculeuse. Le fait que tu l'aies choisi, lui, pour nous l'annoncer l'oblige en quelque sorte à en hausser jusqu'à lui la qualité. En un mot, c'est parce qu'il te tient pour peu de chose qu'il fait de cet événement une grande chose. Ajoute à cela que la pente de son esprit est de donner à ce qu'il dit de l'importance et du relief, de quoi se ressent le style qu'il emploie pour le dire.

Aussi ai-je dû remettre au point les termes de sa lettre. Il en appert pour moi que tu viens en effet de faire un beau mariage et que le hasard s'est mis favorablement de ton parti, puisque, dans ce mariage, tu as trouvé non seulement le bonheur, mais l'aisance. Que cette aisance soit devenue pour

Gordien une richesse fabuleuse, cela veut dire que ta femme t'a apporté de quoi vivre honnêtement. Tel que je t'ai connu, tu ne pouvais pas désirer davantage et il est fort bien de se trouver sans s'être donné aucune peine en possession d'un joli château et d'une femme séduisante. C'est ton cas, mais je suppose bien que ce château n'a rien de celui de la Belle au Bois Dormant et que ses terres n'ont pas fait de toi un marquis de Carabas. Non, j'imagine plutôt quelques fermes de bon revenu, des champs, des bois, une rivière, un peu de chasse et de pêche, un bout de parc bien planté à l'entour de quelque bâtisse de bon style, bien fournie en meubles. De tout cela, mon cher Tiburce, je suis heureux pour toi et pour moi-même. Que demander de plus?

Il me reste donc à te féliciter, heureux mortel, de la manière dont la vie t'a traité et que tu n'aies pas à regretter d'avoir quitté ton pays et tes amis pour courir le monde. Bien souvent, ces escapades tournent mal, mais je suis fort aise de l'heureuse issue de la tienne. Ne faut-il pas toujours faire une fin et celle que tu as faite a son bon côté. Te voilà sorti des incertitudes et je souhaite que tu t'en trouves bien. D'ailleurs si jamais le séjour des lieux où tu vas vivre te devenait pesant et fastidieux, tu pourrais toujours revenir parmi nous. Si je te parle ainsi, c'est que je sais que tout bonheur est fragile et qu'il arrive que l'on se lasse de celui qui paraissait le plus durable. Il arrive aussi que le mariage cesse de rester le havre qu'il a paru et que la plus charmante et la plus gracieuse des femmes ne conserve pas toujours ses charmes. On s'habitue à sa beauté et on demeure sensible aux imperfections de son caractère et aux limites de son esprit. Les plus amoureux n'échappent pas à ces petites désillusions conjugales. En ce cas les lieux qui furent le théâtre de ces déceptions cessent de nous plaire et le séjour nous en devient insupportable. L'envie nous prend de les quitter. On abandonne château, terres, bois, et même femme, et l'on s'en va retrouver les avantages de la solitude et de la liberté.

Ne crois pas, mon cher Tiburce, que je prétende par ces propos anticiper ta destinée. Je tiens seulement à ce que tu saches, si tu en venais à te lasser de ta nouvelle vie et si tu revenais vers tes amis, que tu les trouverais prêts, j'en suis

certain, à bien accueillir ton retour et que parmi eux je serais le plus empressé à te recevoir, car tu n'ignores pas que, si je suis infiniment heureux du bonheur des autres, je suis encore infiniment plus sensible à leur peine, quand le bonheur vient à leur manquer. C'est alors qu'ils sont le plus proches de mon cœur. Ce qu'ils ont perdu me les rend particulièrement chers, mais tu l'es assez pour que je ne souhaite pas que tu le deviennes davantage. Ne te préféré-je pas à l'orgueilleux Gordien, à Eustache le gourmand, au violent Sébastien, à Hilaire le luxurieux, à l'avare Anselme, à Nicaise le paresseux, et, si jamais j'ai commis le péché d'envie, c'est par celle que j'aurais eue de te ressembler. Sois donc heureux, ô Tiburce, pour que je le sois. Il me semble que ce soit moi qu'en te favorisant la fortune ait comblé et quelle joie j'éprouverais si ton bonheur dépassait encore celui dont Gordien s'est fait le messager. J'aurais voulu croire tout ce qu'il m'en dit, mais il y a en moi une sorte de clairvoyance par quoi je ramène tout à sa mesure et le réduis à sa vérité.

GRÉGOIRE

LETTRE VII

DE GORDIEN A TIBURCE

Te voici, je pense, mon cher Tiburce, en possession des lettres que nos amis m'ont chargé de te faire parvenir et que je t'ai expédiées par la voie que tu m'avais indiquée. Successivement Eustache, Sébastien, Anselme, Hilaire et Grégoire ont donc appris ce qui t'était advenu. J'en ai averti également Nicaise, mais tu le connais assez pour ne pas t'étonner que je n'aie rien reçu à te transmettre de sa part. Dans la paresse où il vit, et qui n'est pas seulement un effet de sa nature, mais une volonté bien arrêtée de ne pas se départir d'un état où il trouve ses aises, je me demandais si même il avait lu ce que je lui avais adressé. Pour lui tout n'est-il pas effort et n'évite-t-il pas soigneusement tout ce qui pourrait lui en être un? En cette prévision j'ai profité d'un court voyage qui me ramenait dans ses parages pour venir sonner à sa porte et tenter de pénétrer jusqu'à lui, afin

de lui faire de vive voix le message dont, par écrit, il ne s'était sans doute pas donné la peine de prendre connaissance.

Je me dirigeai donc vers la maison où il habite maintenant, tout au bout de la ville, au milieu d'un grand parc qui l'isole de tout bruit et de tout mouvement et où il peut se livrer, sans y être distrait par rien, à son extraordinaire indolence. Il n'en sort guère et il y passe son temps à y voir passer les heures, les jours, les semaines et les mois sans autre occupation que de les voir passer et sans leur demander autre chose que de ne lui apporter aucun sujet de trouble ou de souci qui l'oblige à quoi que ce soit. Il a, en effet, supprimé de sa vie tous les soins qui, même les plus vains, nous donnent au moins le sentiment que nous vivons et que notre existence ne consiste pas uniquement dans la fuite du temps qui nous est donné à vivre. Le sien n'est qu'une oisiveté complète et constante dont le sommeil remplit la plus grande part, et, de celle qu'il n'emploie pas à dormir, il ne fait aucun usage. Il ne recherche ni les entretiens avec les vivants, ni ces conversations que nous tenons avec les morts, par l'entremise des bons livres où s'est conservée leur présence, de telle façon que si lire lui semble un effort auquel il ne consent guère, écrire lui en est un pour lequel il éprouve encore plus de répugnance et qu'il se refuse à accomplir.

J'en eus la preuve quand je pénétrai chez lui, ce qui ne fut pas sans difficulté. On aurait plus aisément accès à l'un de ces despotes orientaux qu'entoure une horde de gardes et de muets et qui défendent, par la vigilance des sabres, la solitude où se confine leur royale invisibilité, qu'il n'est facile d'aborder Nicaise où il se livre aux languissantes délices de son incomparable paresse. Lorsque je me présentai chez lui, des serviteurs impitoyables se refusèrent tout d'abord à l'avertir de mes importunes prétentions à être introduit auprès de lui, car je tombais justement à l'heure réservée à sa sieste. En effet, un religieux silence emplissait toute la maison. On y parlait à voix basse et l'on y marchait sur la pointe des pieds, comme si le plus discret chuchotement et le pas le plus léger eussent pu troubler le repos du Sybarite. Un autre que moi se fût retiré avec découragement devant ces barrières, mais tu sais, mon cher Tiburce, qu'il n'est pas

dans mon caractère de reculer devant un obstacle. Quand un Gordien se présente quelque part, il a l'habitude d'y être accueilli comme il se doit et il n'est pas dans son usage de parlementer au seuil. De pareils atermoiements ne sont pas à sa convenance. Ce n'est pas là le fait de l'orgueil, mais le propre de la dignité de ne pas souffrir un traitement qui ne soit pas en rapport avec celui qu'on est en droit d'attendre, et ce serait manquer d'une certaine fierté que d'en accepter l'offense. Aussi pendant que cette valetaille me retenait en débat, je sentais venir le moment où j'allais perdre patience, mais il n'était pas de mon goût de me commettre avec ces marauds. Si j'avais été un Sébastien, j'eusse levé ma canne sur eux et je la leur aurais cassée sur le dos, mais je me contentai de passer outre à leurs protestations, avec une telle mine de hauteur qu'ils comprirent à qui ils avaient affaire et se tinrent cois et l'échine basse sur mon passage.

Ce fut au milieu de leur effarement consterné que je gagnai l'appartement de Nicaise, précédé de l'un de ces drôles. Cet appartement est situé dans le quartier le plus retiré de la maison et pour y arriver je suivis de longs couloirs et traversai plusieurs salles. Partout d'épais tapis couvraient les parquets et les pièces étaient séparées les unes des autres par des portes rembourrées. Celle qui donnait dans la chambre de Nicaise, une fois poussée, j'aperçus notre lendore, couché sur un lit de repos. Il était enveloppé d'une ample robe de chambre et semblait si profondément endormi qu'il ne fit aucun mouvement à mon approche. J'en profitai pour le considérer à loisir, car je ne l'avais pas revu depuis plus d'une année. C'était bien toujours notre Nicaise, avec son agréable figure aux traits placides et réguliers que n'avaient jamais tourmenté les désirs ni les ambitions. Toute son attitude n'était que paresse. Elle se montrait dans ses jambes qui ne l'avaient jamais porté vers aucun travail, dans ses mains qui n'avaient jamais rien saisi qu'avec une molle négligence. La paresse l'a préservé des passions, et habitué à se passer de tout, même du bonheur. Singulier Nicaise qui eût trouvé à être heureux moins de joie que de fatigue! Tout lui en semblait une, même peut-être de dormir, car ce fut avec un long baillement qu'il s'éveilla de son sommeil. Lorsqu'il fut enfin sorti

de son engourdissement, il parut content de me voir et, à ses premières paroles, je compris que, par grand hasard, il avait ouvert la lettre que je lui avais adressée et que même, par un plus grand hasard encore, il l'avait lue, mais le miracle était que, l'ayant lue, il avait songé à t'écrire. Naturellement, le message qu'il avait eu l'intention de t'envoyer était demeuré à l'état de projet. Néanmoins il m'en montra les premières lignes griffonnées. Ayant compris que notre Nicaise n'y ajouterait jamais rien, je me chargeai de te faire parvenir ses compliments. Cette proposition parut lui faire grand plaisir, car il a pour toi une sincère affection, mais sa paresse est la plus forte et il y a pour lui, entre l'intention et le fait, une distance considérable. Cela n'empêche nullement ses bons sentiments et ceux qu'il m'exprima à ton égard sont de la meilleure qualité. Accepte donc que j'en sois l'interprète et que le message que je te fais de sa part te tienne lieu de celui qui est resté au fond de son encrier.

Te voici donc maintenant au fait, mon cher Tiburce, de la façon dont tous nos amis ont accueilli la nouvelle de ton bonheur. Tu sais, et je te le répète, quelle fierté, pour ma part, j'en éprouve et je ne doute pas que ta merveilleuse aventure ait fait plaisir à tout le petit groupe que nous formions. Ce plaisir, chacun l'a dû ressentir à sa manière et selon son caractère, car la nature ne nous permet guère de sortir de nous-mêmes et nous nous ressemblons toujours dans les jugements que nous portons sur autrui. Nous transportons beaucoup de nous dans ce que nous pensons des autres et nous jugeons de ce qu'il leur arrive d'après ce que nous en ressentirions à leur place. Ainsi Eustache le gourmand a-t-il dû voir ton bonheur sous la forme d'un mets délicieux qui t'est servi à la table de la destinée. Anselme l'avare a dû surtout considérer les avantages que te crée la richesse qui t'est échue. Ne te permettrait-elle pas, cette richesse, de céder aux impulsions de violence qui sont au fond de chacun de nous et auxquelles un Sébastien s'abandonne sans contrôle? Hilaire le luxurieux a dû songer à la beauté de ta femme, tandis que l'envieux Grégoire a dû trouver dans son envie quelque bonne occasion de rabaisser et de dénigrer ta félicité. Ainsi va le monde, mon cher Tiburce et chacun y ramène tout à soi.

Je me suis donc acquitté de mon mieux du soin dont tu m'avais chargé. J'ai annoncé la bonne nouvelle où et à qui elle devait parvenir. Quant à moi, mon Tiburce, j'ai éprouvé une grande fierté de te voir arriver au plus haut de toi-même et devenir pleinement ce que tu devais être, et maintenant, avant que je te laisse à ton bonheur, permets-moi de te poser une question à laquelle je ne te demande pas de répondre. Ce que tu m'as confié, ô Tiburce, et que tu m'as chargé de répandre, est-ce un rêve ou une réalité? Faut-il y voir la nouvelle, véridique, et merveilleuse face de la vie ou la figure allégorique de ta destinée? Est-ce une énigme que tu m'as donnée à déchiffrer? Pour devenir toi, ne fallait-il pas te séparer de nous, de nous qui représentions ce que tu voulais répudier de toi même. N'étais-je pas ton orgueil, comme Sébastien était ta colère, Eustache ta gourmandise et Anselme ton avarice, Hilaire ta luxure, Nicaise ta paresse? Ne fallait-il pas anéantir en toi ce qu'il y avait de commun avec chacun de nous? C'est ce qu'a signifié ton départ, tes longs silences, ta fuite dans la solitude et la méditation. Alors seulement tu pouvais être digne de rencontrer la merveilleuse aventure à laquelle te préparait ta sagesse. C'est pourquoi tu nous as quittés pour quitter aussi le Tiburce que nous avions connu. C'est alors seulement que tu t'es grandi où tu devais atteindre et que tu es entré en possession des vraies richesses, celles de l'esprit. C'est alors qu'est venue vers toi la divine compagne de ta sagesse et de ton bonheur, la fille vivante de tous les songes, la Poésie. N'est-ce pas, ô Tiburce, le sens de la belle fable que tu voulus être pour nous du fond de la région lumineuse où tu t'es retiré, et où, après avoir été l'un de nous, tu es devenu celui que nous ne serons jamais, car il est donné à bien peu de cesser d'être ce qu'ils ont été.

GORDIEN

HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie Française.

ÉCOLES ET COLLÈGES AUX ÉTATS-UNIS

D'après un sage de la Chine, il suffit de considérer la façon dont un peuple traite les enfants pour savoir ce que vaut ce peuple.

S'il en était ainsi, les États-Unis devraient tenir dans l'estime des Européens une place bien plus haute que celle par eux occupée maintenant. Il n'est point sur terre de peuple, en effet, qui semble trouver tant de plaisir dans l'enfance, reconnaître tant de beauté à la jeunesse, et se complaire autant à les combler de toutes les joies de la vie. En Amérique, comme chez nous, l'enfance est entourée de tendresse, mais la jeunesse reçoit là-bas un tribut d'admiration, et presque des hommages, qui ne ressemblent en rien à nos façons d'ici.

Les Indiens du Nouveau Monde disaient un conte que l'on peut reprendre aujourd'hui. « Il y avait une fois une tribu très sage, qui avait choisi pour la protéger un Dieu très bon et très adroit. Cette tribu vivait en paix et elle était prospère. Pourtant, lors d'une inspection, le Dieu remarqua avec étonnement qu'un certain trouble s'était répandu parmi ses fidèles. Il vint donc en hâte leur demander ce qui arrivait : « Oh, dirent-ils en levant les bras au ciel et en faisant de longues mines, nous n'avons plus la paix. Il y a parmi nous un petit garçon tout petit, mais si malin, si actif et si aimé de nos femmes, qu'il est devenu insupportable et nous rend tous à demi fous. Il n'y a pas de mauvaise plaisanterie qu'il ne fasse,

pas de sottises auxquelles il ne se livre impunément, point d'impertinence qu'il ne pratique à nos dépens. Nos jeunes gens, nos femmes et jusqu'à nos chiens en perdent la tête. Grand Dieu! sauve-nous et remets l'ordre parmi nous. » Le Dieu, tout aussitôt, convoqua le conseil des anciens, et, quand tous les vieillards graves et ridés, couverts de plumes sombres et fumant leur pipe avec dignité, furent assemblés autour de lui, il fit venir le petit enfant, qui, seul et nu, s'avança parmi eux en sautillant, et poussant devant lui un caillou. Aussitôt le Dieu tonna, et menaça l'enfant de le foudroyer. Mais le petit, debout, surpris et amusé de tant de bruit, regardait le Dieu et faisait des grimaces. L'indignation des anciens et du Dieu devint si grande, que celui-ci, avec un grand geste de colère, prononça le verdict : « Enfant orgueilleux, montre ce que tu sais faire. Si tu ne trouves tout de suite une chose que tu puisses faire et que nous, ces sages et moi, nous ne puissions faire, tu mourras à l'instant. » L'enfant devint sérieux, et soudain il s'accroupit dans le sable, son petit derrière bien calé contre un tronc d'arbre, puis il saisit son pied gauche dans sa main droite et enfonça son gros orteil dans sa bouche, profondément, avec calme, en fixant le Dieu. A cette vue les sages, le Dieu, la tribu entière éclatèrent de rire, et reconnurent que l'enfant avait raison. »

Pour le voyageur qui circule en Amérique il semble ainsi que tout ce continent, si jeune pourtant, ne reprend son bonheur et ne le connaît qu'en contemplant la jeunesse. Il y paraît chercher du plaisir, plus encore, du courage, et même des leçons; le grand désir de l'autre continent ne semble point, comme chez nous, d'amener l'enfance à adopter le plus tôt possible la discipline et les attitudes de l'âge mûr, mais de conserver le plus tard possible ou de retrouver, aussi longtemps qu'il est possible, les gestes et les tendances de la jeunesse. Tandis que chez nous on soigne avec une sollicitude inquiète et parfois sévère la jeunesse comme une maladie sérieuse dont il faut guérir au plus vite, là-bas on la traite comme un état de santé remarquable et précaire dont il faut profiter le plus possible et qu'on doit préserver le mieux possible.

Il en fut ainsi dès les premières années que les colons anglo-

saxons s'installèrent dans le nouveau monde. Aussitôt arrivés ils installèrent des écoles. Ils n'avaient point encore de vraies villes que déjà ils construisaient des collèges. Boston, simple bourgade alors, fut fondée en 1630. Le Collège de Harvard en 1636. Les puritains du Massachusetts, aussitôt qu'ils s'installaient dans la forêt vierge et qu'ils avaient défriché quelques arpents, faisaient venir un Pasteur et un Maître d'école. On y a vu la preuve de leur esprit démocratique, c'est possible, mais ce n'est point évident, car Harvard était une institution théologique et aristocratique. On y voulait préparer la jeunesse au Service de Dieu, et les jeunes gens y étaient classés non selon leur brillant ou leur solidité intellectuelle, ni même d'après leur âge, mais d'après l'importance sociale de leurs parents. Quoi qu'il en soit, toutes les colonies puritaines (Nouvelle Angleterre) se préoccupèrent d'éducation, et multiplièrent les écoles dans les villages, les Collèges dans les centres principaux. Les autres colonies et les autres sectes imitèrent cet exemple. Dès 1683, la Virginie avait l'Université de Guillaume et Marie, en 1740 Philadelphie voyait s'établir ce qui devint l'Université de Pennsylvanie; en 1746 les presbytériens fondèrent ce qui est maintenant Princeton, et en 1754 les Anglicans créèrent « le Collège du Roi » (nommé « Columbia » depuis la révolution de 1776).

Selon les régions, l'éducation revêtait des caractéristiques particulières : en Virginie elle était plus aristocratique et individualiste, moins teintée d'esprit social et de préoccupations religieuses, en Pennsylvanie elle était plus pratique et moins intellectuelle que dans le Nord. En somme les colonies américaines n'avaient point à se plaindre. Dans le XVIIIe siècle, si cultivé, ses grands hommes ne se trouvèrent point gênés par leur formation : John Adams et son fils John Quincy Adams (élevés à Harvard), Thomas Jefferson (élevé à Guillaume et Marie), John Jay (élevé à Columbia) firent bonne figure parmi les diplomates et intellectuels du vieux monde. Nos philosophes les trouvèrent même singulièrement instruits. Leur correspondance et leurs mémoires attestent qu'ils avaient le sens de l'anglais et des connaissances étendues.

A partir de 1790, de nombreux collèges nouveaux se fondèrent, et l'enseignement secondaire, jusqu'alors embryon-

naire, prit son essor : on vit s'établir, surtout en Nouvelle Angleterre, des « écoles préparatoires » (pour préparer au Collège). 1830 marque le début de l'influence allemande dans les Universités, et 1890 son point culminant. Ainsi, le haut enseignement s'organisait : en 1876 Johns Hopkins, la première « Université » de type allemand, destinée aux études supérieures et aux recherches, fut ouverte à Baltimore. Entre temps l'enseignement primaire s'était répandu rapidement partout même dans l'Ouest, et certains États avaient voté des lois rendant l'instruction obligatoire. L'éducation secondaire fut la plus lente à se développer. Il n'y avait point, semble-t-il, de place pour une éducation autre que celle dont avait besoin la foule et qui convenait aux pionniers, ou celle dont jouissaient les classes riches. C'est tardivement et après l'accroissement des grandes villes, qui suivit la guerre de Sécession, que l'enseignement secondaire devint une nécessité et que les villes et comtés se lancèrent dans le grand mouvement des « high schools », comparables à nos « lycées ». Depuis, cette instruction secondaire urbaine s'est multipliée à l'infini : cours d'extension, cours du soir, cours pour adultes, cours par correspondance, cours d'été, cours professionnels, enseignement technique, écoles des affaires fleurissent et grandissent comme des champignons. On enseigne tout et on apprend tout en Amérique. Dans l'une des plus grandes universités du Nouveau Monde, on trouve des cours intitulés « Danses populaires pour les femmes », et d'autres « Art ménager, les méthodes pour traire les vaches ». Il y a quelques années, à New-York, un professeur français en visite entendit sa secrétaire vanter les mérites et qualités de sa fille qui venait de terminer des études supérieures. « A quoi se prépare mademoiselle votre fille? » demanda l'Européen naïf. « Elle sera serveuse de restaurant! » « Serveuse de restaurant, mais ses études?... » « Eh bien! Elle a suivi un cours excellent intitulé « Techniques urbaines : l'art de diriger un restaurant automatique. »

L'anecdote, qui peut être vraie, exprime un point de vue très général en Amérique. Jetés hâtivement sur un sol riche où le bien-être s'offrait à tous et le luxe à la plupart, les immigrants, que leur famille ne pouvait point former à cette existence nouvelle, ont eu recours à l'instruction et aux écoles

pour apprendre bien des matières que la famille ou le milieu social enseignent à nos jeunes Européens. C'est pourquoi la place de l'éducation et celle de l'instruction sont devenues si importantes dans l'Amérique moderne. Elles profitent du culte que tous ont instinctivement pour la jeunesse, et du besoin impérieux que cette nation jeune éprouve d'apprendre rapidement ce que le temps et les habitudes révèlent à d'autres peuples. Ainsi, outre-mer, l'éducation est devenue le plus énorme instrument social. Elle dispose d'un capital supérieur à celui qu'emploie n'importe quelle autre industrie américaine, elle jouit d'un prestige plus grand que toute autre activité; elle semble posséder une autorité suprême sur ce peuple jeune, pressé, zélé. Considérons cette reine.

***

Certains disent : « C'est une énorme mécanique, une machine monstrueuse. » Et les jeunes Américains se plaignent souvent de la routine qui règne dans les écoles, dans les lycées, dans les collèges.

Pourtant le principe que l'on trouve au commencement et à la fin de tout, quand on étudie l'éducation aux États-Unis, est le principe de la liberté. Toutes les écoles du XVIIe siècle et du XVIIIe siècle étaient libres. A l'heure actuelle l'instruction est obligatoire, mais elle reste libre. Quand l'État d'Oregon voulut passer une loi pour imposer aux enfants l'assistance aux cours des écoles de l'État, la Cour suprême des États-Unis cassa la loi et donna gain de cause aux écoles catholiques. Les écoles primaires américaines, qu'elles soient urbaines ou rurales, qu'elles soient sous la coupe de l'État, de la ville, du comté, de l'église, sont dans l'ensemble sous la dépendance directe des parents et des usagers. Le Gouvernement fédéral n'a sur l'éducation qu'un contrôle lointain et respectueux des droits individuels, il accumule des statistiques et donne des avis, il centralise, renseigne et encourage. Il ne dicte point de volontés.

Chacun des États règle les questions d'éducation à sa guise, à condition qu'il respecte la liberté des individus, et le résultat est d'une complication, pour ne point dire d'une confusion, extraordinaire à nos yeux. En fin de compte ce sont les « con-

seils des écoles » élus par la population, ou parfois nommés par le maire de la ville, qui exercent l'autorité, choisissent les professeurs ou du moins règlent la façon de les choisir, administrent les biens des écoles et parfois même décident des programmes.

Ainsi l'École est toute sous l'influence des parents. Les maîtres ne sont ni très fortement organisés entre eux, ni assez respectés par le public, pour jouer un rôle social ou politique important. Par ailleurs, comme le contribuable paye un impôt spécial pour les dépenses scolaires, il reste toujours sensible à ce que lui coûte l'école et il sait exactement combien elle lui revient. Apparemment cela ne l'amène pas à vénérer le maître d'école.

Cela ne l'amène point non plus à le haïr. L'école semble familièrement aimée par la masse américaine et elle paraît remplir ses fonctions d'une manière satisfaisante. On n'entend guère de récriminations contre elle, et on ne voit pas s'allumer de polémiques autour d'elle. Il n'y a aux États-Unis (statistiques de 1920) que 4 932 000 illettrés (personnes ne sachant point écrire) contre 82 740 000 personnes sachant lire et écrire. Encore ces illettrés appartiennent-ils surtout aux races de couleurs (indiens, nègres, orientaux) ou se trouvent-ils parmi les récents immigrants. En Amérique les gens du peuple que l'on rencontre, avec qui l'on cause, ne paraissent point d'un niveau de culture inférieur aux masses populaires de l'Angleterre. La différence de race et de formation sociale rend toute comparaison avec nos foules françaises ou méditerranéennes impossible. On risquerait d'imputer à l'École des torts ou des avantages qui n'ont rien à voir avec elle. Faisons donc comme les Américains; parlons peu de l'école primaire.

***

Le lycée (high school) suscite bien plus d'intérêt outre mer; on l'entend souvent discuter, louer et blâmer. C'est, au dire de beaucoup, le point le plus faible du système éducatif aux États-Unis. Les parents se plaignent de son encombrement, de la qualité souvent médiocre des professeurs et de leur négligence. Les gens avertis semblent le considérer comme peu sérieux au point de vue intellectuel et peu sûr au point de vue

moral. A la vérité cette institution, qui a pris un énorme essor dans les cinquante dernières années, se trouve gênée par l'ambiguïté de son statut. Au point de vue administratif, elle est analogue aux écoles primaires, car la masse des jeunes Américains va aux cours des lycées qu'entretiennent les municipalités, ou les comtés; une minorité fortunée fréquente seule les collèges privés (« preparatory schools »).

La faiblesse du lycée américain provient sans doute de la situation équivoque dans laquelle il se trouve. Par son organisation administrative et financière, la high school se rattache étroitement à l'école primaire, dont rien ne la distingue bien clairement; par son orientation et ses ambitions elle imite les Universités. Comme l'école primaire, elle vit du produit d'impôts spéciaux, elle est soumise au contrôle direct du contribuable, elle est locale de caractère et entasse pêle-mêle garçons et filles. Comme l'Université, elle vise à encourager les jeunes gens à la liberté, au développement individuel, elle leur offre une vie sociale (clubs, associations de toutes sortes) encombrante et les lance dans l'activité sportive. Mais la vie sociale d'enfants de dix à dix-sept ans est encore bien informe, elle risque de tourner à des jeux de mains, et leur activité sportive ne peut encore avoir ni le sérieux ni l'éclat de celle qu'on trouve dans les Universités. Enfin, la promiscuité des sexes, à une époque de la vie particulièrement critique, chez des enfants venus de tous les milieux et point très surveillés, entraîne bien des inconvénients, dont les moindres sont encore un grand nombre d'heures gâchées, et un abaissement du niveau mental scolaire. Autour de cette prime jeunesse charmante, radieuse et puérile, se forme trop souvent tout un halo de vice. Les polices des grandes villes américaines savent trop bien que les entours d'une grande « high school » doivent être surveillés particulièrement. Il y a quelques années, un scandale pénible éclata à Kansas City, plus récemment à Los Angeles. A Chicago, c'est autour d'un de ces lycées fréquentés par la jeunesse juive que se noua le crime de Loeb et Leopold que l'on n'a peut-être pas oublié.

Le zèle des maîtres ne suffit point à lutter contre tant de dangers. Ils sont débordés par le nombre des étudiants, et les accablantes heures de cours qu'ils ont à fournir. Puis

la majorité des professeurs dans les lycées américains sont des femmes. Elles ne sont point toujours jeunes et beaucoup d'entre elles ne sont pas mariées. La vie est lourde, la jeunesse charmante et difficile à gouverner, elles se cantonnent souvent dans un optimisme désabusé. Au reste que pourraient-elles faire? Les parents surmenés et souvent ignorants n'ont plus d'autorité sur les enfants; le lycée couvre un rayon immense et il est difficile de faire venir les parents, impossible de les aller voir. Les rapports, qu'on leur envoie et qui sont rédigés avec grand soin, sont tenus à rester dans les bornes d'un euphémisme diplomatique, que le cireur de chaussures nègre, ou le marchand de fruits italien, peut fort bien se dispenser de comprendre, s'il lui plaît d'ignorer les erreurs et méfaits de sa progéniture. Or l'ignorance, la paresse et l'orgueil l'y poussent. Par ailleurs, les lycées, bien qu'ils soient libres d'expulser les mauvais sujets, sont tenus par leur situation spéciale de ne point user trop largement de ce droit. Quiconque dépend du contribuable et de la politique locale est obligé de prendre des précautions. L'encombrement des high schools et une discipline plutôt relâchée sont les résultats fatals.

La situation serait assurément bien pire en tout autre pays et chez une race moins naturellement disciplinée que ces foules anglo-saxonnes. Il ne faut point, en effet, voir les choses trop en noir. Les folies de l'adolescence sont de tous les pays et de tous les temps. Le mélange des races, celui des sexes, et le climat trop stimulant d'Amérique, augmentent la difficulté, mais beaucoup de lycées sont parfaitement bien tenus, tel celui que je visitai récemment dans la banlieue nord de Chicago, « Evanston township High School ». Les petits lycées des villes secondaires, de dimensions plus restreintes, ont peut-être un enseignement moins distingué, mais les enfants y sont mieux surveillés; enfin, les « preparatory schools », où les sexes sont séparés, où les maîtres sont tous des hommes pour les garçons, des femmes pour les jeunes filles, ont à la fois un niveau intellectuel et un niveau moral bien plus hauts. Ce sont en vérité des « Collèges[1] » et elles présentent tous les avantages, tout l'agrément des « collèges » auxquels elles préparent.

1. « Collège » en Amérique désigne l'institution que nous appelons d'ordinaire « Université. »

Certaines sont des plus élégantes, telles « Saint-Paul », « Groton », « Saint-Mark », « Lawrenceville », où se forme la jeunesse dorée d'Amérique. D'autres, moins luxueuses, ont une réputation intellectuelle méritée, comme l'« Académie Phillips » à Exeter, et celle d'Andover. Les meilleures d'entre elles sont en Nouvelle Angleterre et les Français peuvent s'en faire une assez juste idée d'après le Collège des Roches ou le Collège de Normandie tels qu'ils fonctionnent en France.

Il y a quelques années un écrivain américain les nommait « notre paradis privé ».

***

Le « College » est la grande fierté, la grande joie des États-Unis. C'est le paradis de la jeunesse; c'est le vrai bonheur de la vie. Tous les jeunes gens veulent aller au « College », tous ceux qui n'y vont point veulent sembler y être. « Collegiate » est un terme flatteur qu'emploient les tailleurs, les marchands de modes et les journalistes. Les corsetiers promettent aux dames de leur donner la taille d'une « college girl » et nul sauf un « college boy » ne peut être un bon héros de cinéma. L'attraction du « College » est irrésistible. En 1890, 65 000 étudiants, dont 20 000 femmes, allaient au « College »; en 1924, 664 000 y étaient inscrits. Le chiffre des étudiants avait décuplé en trente-cinq ans. Ce total comprenait 245 000 jeunes filles.

Le « College » a attiré la jeunesse américaine plus que toute institution sur terre, car il lui offrait le prestige social, le bonheur physique, et un travail agréable. Pour ces populations encore clairsemées, mouvantes sur un territoire immense et composées d'éléments disparates, le problème de se créer un milieu social est l'un des plus délicats. Dans le bourg d'extrême frontière, le long de la forêt vierge, tout le monde était frère, dans la ville de l'Est établie depuis le XVIIIe siècle chacun a sa place comme dans la vieille Europe. Mais quand il n'y eut plus de forêt vierge, plus d'Indiens, et que chacun se retrouva en une ville compacte et neuve, ce fut un cruel embarras, la fraternité spontanée avait disparu, la camaraderie organisée tâtonnait. On se rua vers le « College ». Les jeunes partent pour le « College », afin de se faire des amis et un milieu. Durant les

quatre ans que les retiennent les cours de l'Université, ils étudient un peu, mais ils consacrent le plus clair de leur temps à la vie sociale. Clubs et sociétés de toutes sortes absorbent la meilleure part de leur attention. Ce fut ainsi, ce l'est encore. Ils reviennent chez eux fiancés et « situés ».

Le « College » les attire encore parce qu'ils sont heureux de passer quelques années sereines et joyeuses avant d'entrer dans la vie. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, le « College » américain a surtout donné une culture générale, où n'entraient ni la concurrence ni des préoccupations trop précises de carrière. Ainsi, de dix-huit à vingt-deux ans, le jeune homme ou la jeune fille pouvait se livrer aux joies d'une étude point fiévreuse et d'un sport souvent absorbant. Pour rendre le Collège plus souple, plus humain et plus agréable, pour le mieux ouvrir et adapter aux grandes foules humaines, que ce bonheur teinté de culture attirait, on a varié à l'infini les formes de l'instruction. Sous l'influence du président Elliot de Harvard, le « système électif » s'est répandu. Il consistait en une innovation hardie : les étudiants désormais libres, et non plus assujettis à la vieille discipline classique, pouvaient choisir les cours qui les intéressaient et suivre ceux qu'ils préféraient. Cela semblait une garantie précieuse pour la foule. Dans certaines Universités, très larges d'esprit, un étudiant pouvait par exemple suivre un cours de littérature anglaise, un autre intitulé « appréciation de la musique », un autre d'Histoire de la Chine, et un quatrième sur la chimie organique... On voulait assouplir tous les cadres pour que rien ne pût heurter la personnalité encore vacillante du jeune homme, pour que la forme indécise et charmante des caractères ne fût pas cristallisée trop tôt.

On ne rêvait alors que d'ouvrir le Collège à tous. C'est le moment où la « coeducation[1] » se répandit. On ouvrit un grand nombre de Collèges au beau sexe. Les Universités de l'Ouest et du Centre s'y prêtèrent de grand cœur, tandis que celles de l'Est cherchaient à esquiver le problème et créaient par exemple des collèges spéciaux et jumeaux pour les jeunes filles (Barnard auprès de Columbia à New York, Radcliff auprès de Harvard à Cambridge). Au contraire, l'Université de Chicago

1. Éducation des deux sexes en commun.

(fondée en 1890) se lançait hardiment dans l'éducation en commun des hommes et des jeunes filles. Certains États, pour satisfaire les masses immenses de jeunes êtres qui se pressaient dans les villes neuves de l'Ouest, se mirent à créer des Universités d'État, bien moins coûteuses que celles de l'Est, et à les ouvrir aux deux sexes.

On rivalisait d'ingéniosité pour ne laisser personne hors de la sphère d'influence du Collège. Les Universités établirent des cours du soir pour les jeunes gens qui avaient à gagner leur vie durant le jour; elles créèrent (surtout depuis la guerre) des « écoles d'affaires », des « Collèges d'administration et commerce », enfin elles multiplièrent les chaires d'économie politique et tout ce qui pouvait présenter un intérêt pratique. Elles étaient riches et comblées de dons, elles bâtirent donc inlassablement : des salles de cours, de gigantesques bibliothèques, et des dortoirs; car, dans presque toutes les Universités américaines, l'étudiant est censé résider dans l'enceinte même de l'Université. On arriva ainsi à des chiffres d'étudiants vraiment formidables. En 1927 Columbia University se vantait d'avoir 35 000 étudiants, Harvard en annonçait plus de 8 000, l'Université de New-York 22 000, l'Université de l'État de l'Ohio 12 000, celle du Michigan 10 000, celle de Californie 19 000, etc.

Elles étaient puissamment riches. Harvard avait un capital de 82 000 000 de dollars, Columbia 62 000 000, Yale 50 000 000, l'Université de Chicago 38 000 000, etc. Cela leur permettait des largesses infinies. Les bourses pour étudiants pauvres se multipliaient, et ceux qui n'obtenaient point ce genre de secours pouvaient toujours trouver, dans les bibliothèques, les restaurants, et autres services de l'Université, un métier lucratif qui leur permettait de vivre sans les empêcher de travailler. Elles fleurissaient donc, capitalistes et démocratiques, ouvertes à tous et comblées de toutes sortes de dons, chéries du public à qui elles offraient le spectacle radieux des plus beaux sports athlétiques que l'on eût vu depuis l'époque grecque, chères aux gens riches qui leur prodiguaient leurs largesses et perpétuaient ainsi leurs noms sur des bâtiments, des laboratoires et des salles de conférence. Les plus belles et les plus brillantes de ces Universités étaient des

institutions libres, vivant sur les dons qu'elles recevaient et sur leur capital accumulé, tandis que l'argent versé par les étudiants à titre de droits d'inscription bien plus élevés qu'en France[1] permettaient d'équilibrer facilement le budget et de payer généreusement les professeurs. Certains salaires en Amérique atteignent 10 000 dollars (250 000 francs), d'autres s'élèvent même jusqu'à 15 000 dollars (ou 375 000 francs). Les Universités n'hésitent point en effet à se dérober les unes les autres les meilleurs professeurs, et il en résulte une concurrence qui entraîne la hausse des salaires. On citait le cas d'un professeur dont le traitement avait été doublé sur place en quatre ans parce qu'il avait reçu d'autres Universités des offres alléchantes. Par loyalisme, il avait été prévenir le Président de l'institution où il enseignait, et celui-ci, fin psychologue, au lieu de le supplier de rester, avait à chaque fois haussé le salaire au niveau de celui que l'Université rivale offrait. De 1920 à 1930, les Universités privées regorgeaient d'argent, de gloire et d'étudiants.

Les Universités d'État étaient moins heureuses, car les parlementaires locaux répugnaient toujours à hausser les salaires et à voter pour elles de grosses dépenses, mais enfin ils devaient suivre, d'un peu loin, l'exemple des Universités privées, sans quoi ils n'eussent jamais réussi à grouper de bonnes Facultés. La qualité de leurs professeurs n'est point d'ordinaire égale à ce que l'on trouve à Harvard, Columbia, Princeton, Yale et Chicago, les grandes Universités qui mènent le pas, mais les Universités d'État ont trouvé un moyen de compenser cet inconvénient et l'autre, plus grave encore, qui résulte pour elles de la nécessité où elles se trouvent comme Universités d'État d'accepter tous les étudiants qui se présentent à elles. Elles ont ainsi des foules assez confuses de jeunes êtres, qui ne posséderaient point d'esprit de Collège et estimeraient assez peu leur mère nourricière si elles ne réussissaient grâce à cette foule même à constituer des équipes de sport excellentes. S'il est vrai qu'en football Harvard, Yale et Princeton dans l'Est; Northwestern et Notre-Dame dans le Centre, Leland Stanford dans l'Ouest (toutes universités privées) ont les meilleures équipes, l'Université de Californie, l'Université

1. Ils s'élèvent jusqu'à 300 ou 400 dollars par an : 10 000 francs.

de Pennsylvanie sont leurs rivales dans ce sport; l'Université de Michigan dispute à Northwestern la gloire de posséder la meilleure équipe de natation. Dans l'économie d'une Université américaine, en effet, le sport joue un rôle essentiel. En ce pays jeune, d'esprit combatif, où la concurrence est la règle suprême des affaires et où les Universités sont des sortes d'immenses affaires, les sports sont le meilleur instrument dont les grandes Universités disposent pour se faire connaître des foules, pour attirer les jeunes gens, et pour fixer sur elles l'attention des gens riches. On l'a vu depuis dix ans, quand l'Université de Northwestern, institution respectée et déjà solidement établie, mais qui n'était point connue d'une façon particulière, est passée au premier rang des grandes Universités grâce à la sagesse subtile de son président, Walter Dill Scott. Celui-ci, tandis qu'il améliorait méthodiquement son corps de professeurs et haussait le niveau de ses étudiants, tandis qu'il transformait l'aménagement des locaux universitaires, prenait encore soin de constituer dans son Université l'une des deux meilleures équipes de natation, l'une des trois meilleures équipes de football, et l'une des trois meilleures équipes de basket ball dans tous les États-Unis. Le résultat ne se fit pas attendre, le type d'étudiants attiré par Northwestern n'a cessé de s'améliorer, et l'activité générale de l'Université, aussi bien dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre pratique et social, s'est élevée à un niveau supérieur. En une dizaine d'années, dit-on à Chicago, ce sage Président a reçu plus de 100 000 000 de dollars de dons, et mis son institution au premier rang des écoles américaines.

Fameuse pour leurs sports, séduisantes à cause des clubs, des dortoirs somptueux, des bibliothèques magnifiques et de leur prestige social, illustres pour les grands noms de professeurs qu'elles affichent, les Universités américaines dans les vingt dernières années ont attiré à elles des foules immenses de jeunes gens.

Vis-à-vis de la nation et de l'univers, elles ont ainsi justifié leurs prétentions et manifesté leur habileté à satisfaire les besoins de la collectivité la plus vivante et la plus ambitieuse de l'univers. Auprès de nos Universités européennes, rayon-

nantes de vie intellectuelle, mais pauvres, où les étudiants se connaissent mal entre eux et ne connaissent point leurs maîtres, où chacun vit en son coin son existence individuelle, l'Université américaine, multiple et souple, pleine d'esprit de collège et d'esprit de corps, a paru une magnifique réussite.

Elle a souffert de l'éclat même de son triomphe.

Trop de jeunes gens sont venus à elle, elle n'a plus su où les loger, comment prendre soin d'eux, comment stimuler leur intelligence, comment former leur personnalité. Elle a dû reconnaître que sur divers points, en ouvrant si large ses portes, elle avait rendu son travail intellectuel et éducatif fort difficile.

Voici quelques-uns des problèmes les plus délicats qu'il lui fallut affronter.

On voulait permettre à tous les jeunes gens d'aller au « College, » riches ou pauvres, et on leur procurait le moyen de gagner leur vie tout en étudiant. Il a bien fallu reconnaître, après plusieurs années d'expérience, qu'un étudiant chaque matin occupé de six heures à dix heures à porter le lait de maison en maison, ou pris quatre heures par jour comme serveur de restaurant ou veilleur de nuit dans une banque, un tel étudiant ne dispose point de son esprit et des ressources intellectuelles de sa nature comme un étudiant pour qui le travail mental est la seule préoccupation. L'expérience est concluante. S'il y a des exceptions, si certains sujets très distingués peuvent suffire à cette double tâche, la généralité des jeunes hommes en Amérique se trouve mal, du point de vue des études, d'avoir à gagner sa vie en même temps.

Elle ne semble point non plus se trouver très bien du travail en commun avec les jeunes filles. Il n'y a pas à vrai dire beaucoup de scandales dans les Universités « coéducatives », car jeunes gens et jeunes filles y sont surveillés et se surveillent entre eux. Puis, aussi, ils arrivent de la « high school » où ils ont accompli la plupart des sottises et imprudences qui pouvaient solliciter leur imagination. Ils ont acquis un peu d'expérience. La jeune fille commence à songer au mariage, le jeune homme à sa carrière. On voit graduellement, de la première année à la quatrième année, la tenue des uns et des autres devenir de plus en plus sérieuse. La première année, la

jeune fille veut encore s'amuser; mais elle évite de se compromettre; la deuxième année, elle songe à pénétrer dans les bons clubs et elle se surveille; la troisième, elle se lie avec les jeunes gens les plus influents et les mieux posés; la quatrième, si elle est sage, — et jolie, — elle se fiance. Le danger est donc moins d'ordre moral que d'ordre intellectuel. La jeune fille américaine, plus précoce et plus souple d'esprit que le jeune homme, le chasse graduellement des classes de littérature et de langues vivantes pour le reléguer dans les sections scientifiques, économiques et pratiques. Cette spécialisation des sexes, pleine d'inconvénients, a amené dans certaines universités une réaction, et, sans oser renoncer à la coéducation, plus d'une institution a désormais tendance à spécialiser ses classes, certaines étant destinées aux hommes, d'autres aux femmes. On ne voit guère se fonder d'Universités nouvelles où les sexes soient mélangés désormais, et en général professeurs et public estiment que le niveau intellectuel des Universités d'hommes est supérieur à celui des Universités mixtes. Pour pousser les hommes outremer à respecter les lettres et à les étudier avec soin, il est indispensable de leur donner un enseignement qui soit adapté à leur point de vue masculin. La présence de la femme gêne le professeur et l'étudiant.

Il faut se donner une grande peine pour stimuler en ces jeunes gens intelligents et nonchalants la flamme du désir intellectuel, et leur imposer l'habitude d'une discipline mentale suivie. Cette éducation en foule, cette instruction vague, transformable et mouvante, selon les goûts des uns et des autres, est apparue en fin de compte comme stimulant trop peu l'individualité et armant médiocrement l'esprit. Les plus grandes Universités ont été amenées à chercher des méthodes plus concrètes qui, sans gâcher la joie de penser et de sentir, donneraient à l'intelligence une armature plus solide. On n'a point rétabli l'enseignement classique obligatoire, mais on laisse de moins en moins de latitude à l'étudiant dans ses choix de cours. Harvard, Princeton, Chicago ont travaillé à systématiser les diverses façons dont on pouvait arriver à ce but. Mais le problème est très complexe et les polémiques continuent. Pour mieux encadrer l'étudiant et le faire lire d'une façon utile, Harvard a décidé de répartir tous ses étudiants

en un certain nombre de maisons où ils logent en compagnie de jeunes professeurs nommés « tuteurs ». Chaque tuteur est le centre d'un groupe d'étudiants et surveille leur travail; il les pousse et les encourage individuellement tout en les contraignant à lier entre eux leurs études et recherches. On consacre moins de temps à écouter des conférences, on en passe plus à la lecture, à la discussion individuelle. Le système est alléchant et a quelque chose d'aristocratique. Mais il est délicat à faire fonctionner et extrêmement coûteux, car une Université est alors obligée d'avoir, outre un corps de professeurs éminents, un ensemble fort considérable de « tuteurs » distingués; selon la qualité intellectuelle et le zèle de ceux-ci, le système portera des fruits ou échouera. Il est encore trop tôt pour en juger.

Chicago, en veine de hardiesse et guidée par le plus jeune président d'universités qui ait jamais commandé à une grande institution (il a à peine passé la trentaine), vient de libérer aussi ses étudiants de l'obligation de suivre des cours. Alors que l'Université américaine imposait toujours aux jeunes gens d'assister soigneusement aux leçons du professeur, dussent-ils y dormir, Chicago leur demande seulement de passer des examens de fin d'année, et introduit ainsi en Amérique un système qui rappelle celui de nos Universités. Conviendra-t-il à un peuple où la jeunesse reste jeune plus longtemps que chez nous et où l'individu répugne moins qu'en Europe à se trouver guidé? On ne saurait encore le dire, mais on constate déjà des oppositions violentes, ainsi qu'une vague d'enthousiasme.

Les Universités américaines, en effet, traversent une crise. Elles sont soumises à des courants brutaux et contradictoires. La dépression économique, qui rend leur position financière précaire, jette aussi le mécontentement parmi les étudiants et suscite des aspirations nouvelles. Le grand public proteste contre le luxe exagéré de certaines institutions. On raconte l'anecdote suivante : à Yale, dans un des nouveaux dortoirs gothiques qu'un grand financier donne à l'Université, on vit un jour arriver des ouvriers avec divers petits instruments tranchants et râpeux. On les vit s'accroupir sur les marches du beau dortoir neuf et se mettre

à travailler. Ils faisaient grincer la pierre et crisser le fer; les étudiants s'assemblèrent autour d'eux, ne comprenant point ce qui arrivait. Enfin l'un des ouvriers révéla qu'ils avaient reçu l'ordre « d'user les marches de l'escalier, car le bâtiment, en pur gothique d'Oxford, devait avoir l'aspect antique d'un vrai bâtiment d'Oxford » et en un tel édifice des marches d'escaliers aux arêtes trop aiguës étaient un anachronisme. On les usait donc. Cette anecdote, vraie ou fausse, colportée en Amérique, a suscité quelque indignation et de nombreuses voix se sont élevées réclamant un peu moins de gothique et un peu plus de travail intellectuel pour les étudiants.

On critique aussi les sports qui, dit-on, absorbent le plus clair du temps et des forces des jeunes gens. Les étudiants eux-mêmes se mettent parfois à dénoncer le sport, surtout dans les Universités des grands centres urbains et là où les éléments juifs sont en nombre. On vit des manifestations de ce genre récemment à Columbia (New-York) et elles allèrent jusqu'à la grève. Il n'est question que de ramener les sports à de vrais jeux et de leur ôter leur caractère sensationnel. A vrai dire, cette campagne est combattue par beaucoup d'étudiants et par l'esprit public lui-même. Il y aurait trop à dire à ce sujet. Il serait même aisé de faire une apologie du sport, où l'on présenterait comme argument principal cette idée : les jeunes athlètes universitaires américains sont choisis avec grand soin; ils savent que de leur réussite dépend largement le prestige et la richesse du « College »; ils savent aussi qu'on sera impitoyable pour eux s'ils subissent un échec. Ainsi, il existe en chaque « College » un département où règne un vif esprit d'émulation, et où maîtres et professeurs sont constamment à la recherche des talents, des êtres courageux et doués. On ne saurait en dire autant de tous les départements. En un mot, l'éducation physique dans une Université américaine est souvent la partie la plus active et la plus féconde, au point de vue psychologique, de toute l'Université. Le jeune athlète est fréquemment aussi l'étudiant le plus doué, en tous cas le plus sérieux et le meilleur type d'homme de toute l'Université. Entre le « jeune radical » mal lavé, excité, nerveux, toujours disposé à employer de grands mots qu'il

comprend rarement, et le jeune athlète propre, silencieux, beau garçon, soumis à une stricte discipline, obligé, s'il veut rester dans l'équipe, d'avoir de bonnes notes, l'opinion américaine ne saurait guère hésiter, le voyageur étranger n'hésite point; l'un est un produit exotique plus curieux que savoureux; l'autre est américain et intéressant.

Il ne paraît pas que la crise doive abattre les sports ni l'esprit sportif, elle a plus chance de nuire aux clubs, trop coûteux, trop oiseux. Dans toutes les universités américaines on sent l'indifférence s'emparer des jeunes gens qui attachent apparemment moins d'importance à ces distractions qu'ils ne firent jadis. La prohibition, en les jetant dans les cabarets clandestins, a vidé les clubs, à moins qu'elle ne les ait transformés en cabarets clandestins. La crise morale qui sévit en Amérique a aussi nui aux clubs. Un mouvement de déchristianisation s'est en effet poursuivi depuis la guerre et a fait des progrès sensibles parmi les étudiants. Dans un bon nombre d'Universités, en 1932, on commence à voir des groupes et des cellules communistes là où il eût paru absurde de les craindre en 1920. Les offices religieux sont de moins en moins suivis. Les « denominations » protestantes obtiennent chaque année moins de succès dans leurs efforts d'évangélisation de la jeunesse scolaire, et, si le catholicisme marque des progrès, ils ne compensent pas les pertes des autres églises chrétiennes. Tant que la prospérité régna, cette désaffection de la vie mystique et religieuse apparut plutôt comme une sorte de paganisation de la jeunesse, qui, nonchalamment et gentiment, oubliait son âme pour vivre avec son corps. Avec l'excitation et l'inquiétude de la crise, le communisme s'est insinué. Il est encore une doctrine de minorité, et il reste bien théorique, mais il impressionne les jeunes écrivains et attire un certain nombre d'étudiants ambitieux; on ne saurait nier qu'il soit une forme de snobisme. Il a profité de l'ébranlement brusque donné à la moralité par la prohibition et les folies qui en ont résulté. Il a tiré bénéfice des habitudes scolaires américaines où hors des heures de cours le jeune homme possède une liberté presque absolue. Ainsi le serpent est entré au « paradis ».

***

La notion de joie, l'atmosphère de bonheur règne encore sur l'éducation américaine; elles peuvent être menacées, elles n'ont point été détrônées; le jeune Américain, nonchalant et avide, contemple encore la vie comme un jeu qui le charme et l'inquiète, l'attire et le fait rêver. Il va encore à l'Université pour y recevoir la formation que son esprit désire, que sa famille et sa classe requièrent. Il s'intéresse de plus en plus à l'instruction et d'une façon générale le prestige des intellectuels croît avec la crise économique, avec la crise morale, mais le « type » demeure encore essentiellement celui d'un homme intelligent plutôt que d'un intellectuel; le raffinement des sens et l'art de jouir de la vie tiennent bien plus de place que chez nous où l'acuité de l'esprit, la faculté d'arriver dominent les préoccupations scolaires. On ne peut guère juger le « College » américain que d'après ses produits. Il faut le reconnaître, les grandes Universités dans leur ensemble, au cours des vingt dernières années, ont tendu à créer un type aristocratique en ce monde démocratique. Elles ont mal réussi à donner un bagage de notions positives, une armature de logique stricte à leurs étudiants, mais elles les ont disposés à s'ouvrir à toutes les joies et à toutes les curiosités de la vie moderne, elles leur ont inspiré un goût très vif de l'aventure, de la nouveauté, de la liberté. Elles les ont fait croire au bonheur et elles ont développé en eux le goût de la joie, l'attente de la réussite, le plaisir de la beauté. Sans doute, chez beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles, ces tendances restent vagues et informes, elles sont pourtant le résultat le plus concret de l'éducation.

Il ne faut point nous en plaindre, car de cette propagande, instinctive, à laquelle se sont livrés les éducateurs américains en faveur de l'individualisme, de l'optimisme, et de la beauté, la France a profité. De l'Amérique, Paris apparaît comme la ville où l'individualisme et les plaisirs règnent en maître, Paris donc est devenu le centre d'attraction pour les plus brillants et les plus vivants des jeunes étudiants américains, le français a pris une place chaque jour plus grande dans les Universités d'outremer; le pèlerinage de la France, qu'on y

vienne contempler la Tour Eiffel, Montparnasse, Chartres, les spectacles de la Comédie-Française ou le décor du Bœuf sur le Toit, est devenu le symbole et le signe de l'émancipation, le premier pas vers la supériorité rêvée.

Il faut jouir de ce rôle que nous avons, et puisque cette jeunesse, la plus jeune du monde, s'intéresse à nous, il est facile de s'intéresser à elle, d'oublier un instant les dettes interalliées, l'affaire Lindbergh, M. Hoover et la prohibition pour se rappeler que Weissmuller est le meilleur nageur du monde avec Taris, Vines le plus grand champion de tennis avec Cochet, et qu'en 1914-1918 les collégiens américains devancèrent tous les autres Américains pour venir flairer chez nous, curieusement, courageusement, ce goût de la mort que leur passion pour la vie leur imposait de goûter.

BERNARD FAŸ

LA TRANSFORMATION DE PARIS PAR HAUSSMANN

L'extraordinaire figure d'Haussmann n'a jusqu'ici tenté aucun historien.

Nulle étude documentée n'existe encore sur la carrière du « grand préfet » ni sur son œuvre prodigieuse.

Elle n'est pas facile à écrire, sans doute. Incendies de l'Hôtel de Ville et de la préfecture de Police, incendies du ministère des Finances, du Conseil d'État et de la Cour des Comptes! Le biographe d'Haussmann ne rencontre guère que des cendres dans ses investigations.

Les *Mémoires* du baron? Suspects, comme tous les mémoires. Les journaux, les *Comptes fantastiques* de Jules Ferry, les pamphlets hostiles ou favorables? Tendancieux par définition, dangereux.

Combien elle est instructive, pourtant, lorsqu'on la reconstitue patiemment, la longue existence administrative de ce sous-préfet de Louis-Philippe, toute remplie de travaux routiers, de constructions d'écoles, d'intrigues électorales en de petites bourgades isolées par la difficulté des communications : Nérac, Saint-Girons, Blaye!

Et comme elle est mouvementée, dramatique, l'odyssée de ce préfet de la Présidence à l'ardeur combative duquel Louis-Napoléon confie les plus « mauvais » départements : le Var, qui se soulèvera au 2 décembre, l'Yonne, repaire de « rouges » et de légitimistes, avant de l'utiliser pour le coup d'État à Bordeaux!

Des vingt et un ans qui suivent, après janvier 1870, la retraite volontaire du bonapartiste impénitent qui n'est pas tombé, comme on le croit généralement, avec l'Empire, mais qui s'est refusé à servir l'Empire libéral, il n'est pas grand' chose à retenir : quatre ans assez ternes à la Chambre issue du 16 mai, des difficultés pécuniaires qui témoignent assez de la fausseté d'une légende d'improbité créée par les adversaires politiques, d'infructueuses entreprises...

Mais quel éblouissement que ces dix-sept années de dictature municipale pendant lesquelles le Paris de Louis XIV fait place à celui que nous connaissons! L'ouverture de ces multiples voies sans lesquelles la capitale serait depuis longtemps morte de congestion, l'édification de ces innombrables monuments municipaux, scolaires, religieux, hospitaliers, judiciaires, militaires, théâtraux, l'aménagement de tous ces bois, de tous ces parcs, de tous ces squares, l'annexion et l'organisation de ces cités suburbaines, l'adduction de ces rivières, le percement de ce réseau d'égouts, opérations dont nos yeux blasés par l'habitude ne remarquent plus l'énormité, dont nos esprits cependant, si nous réfléchissons une seconde, ne concevraient pas le défaut!

Cette transformation quasi magique, avec les résistances obstinées qu'elle suppose nécessairement, avec son cortège obligatoire de mesures arbitraires, d'empiétements, d'illégalités, avec ses aventures financières fatales, je n'en puis évoquer ici ni les péripéties comiques, ni les épisodes dramatiques.

L'opposition des « ganaches » : Thiers, Lasteyrie, champions de l'esprit d'économie et des traditions routinières; l'affaire de la Caisse des Travaux, celle des Bons de délégation; tout cela mériterait des développements qui ne sauraient trouver place en cette revue et qui entreront prochainement en un assez gros livre.

Je ne veux évoquer ici que l'ensemble des grands travaux de voirie haussmanniens, dans leur apparence extérieure, tels que Louis-Napoléon en a conçu l'idée, tels que son préfet en a réalisé l'exécution. Car il faut rendre à chacun sa part et à César ce qui lui appartient.

On savait par les *Mémoires* d'Haussmann, par les *Souvenirs*

de l'Hôtel de Ville de Merruau, secrétaire général de la préfecture sous le grand préfet, que le souverain avait, dès le temps de la Présidence, tracé sur un plan de la capitale toutes les voies à ouvrir et qu'il avait remis son projet comme guide à son lieutenant lorsqu'en 1853 celui-ci fut nommé à Paris.

On ignorait malheureusement le « plan colorié », qu'une aquarelle représentant le cabinet de l'empereur aux Tuileries montre accroché au mur au-dessus de son bureau. L'original disparu avec le palais, la copie disparue avec l'Hôtel de Ville, on en était réduit aux conjectures sur les conceptions municipales du fils d'Hortense.

J'ai éprouvé la bonne fortune, au cours de mes recherches, de mettre la main sur une copie assez insoupçonnée du fameux plan, remise au roi de Prusse Guillaume lors de l'exposition de 1867 et conservée depuis lors à Berlin.

La coïncidence entre les projets de Louis-Napoléon et les réalisations d'Haussmann est frappante et la paternité du dessein appartient sans le moindre doute au premier.

Pour quelles raisons cet esprit nuageux a-t-il fixé avec autant de précision les lignes de la transformation parisienne? Pourquoi ce perpétuel velléitaire a-t-il poursuivi la besogne édilitaire durant tout son règne avec une méthode si contraire à ses habitudes?

Désir de continuer une œuvre commencée par son oncle, peut-être. Préoccupation politique d'éventrer les vieux quartiers révolutionnaires, probablement. Goût aussi de l' « urbanisme » contracté à Londres, ville aérée, outillée, très en avance sur Paris, sans aucun doute. Il y a de tout cela à la base du « plan colorié ».

Apte à coucher sur le papier son rêve, Napoléon III était incapable de le faire passer dans les faits. Il lui fallait pour cela un homme rompu au travail pratique, de volonté assez brutale pour savoir briser les résistances et juguler les spéculateurs.

Persigny, ministre de l'Intérieur, qui choisit Haussmann, raconte en ses *Mémoires* qu'il l'élut « moins pour les facultés de son intelligence que pour les défauts de son caractère ». Émile Ollivier, dans *l'Empire libéral*, assure que ce qui

séduisit Persigny dans Haussmann, ce fut « son air impudent de laquais de bonne maison ».

Il était temps qu'un personnage expérimenté prît en mains la transformation de Paris. Dans l'exécution des grands travaux qu'il avait fait décider dès son accession à la dictature, l'impérial amateur pataugeait avec sérénité.

Deux opérations faciles s'étaient terminées heureusement. La société Ardoin, Ricardo et Cie, en 1852, avait ouvert le boulevard de Strasbourg. Et la rue des Écoles, première conception maladroite, bientôt abandonnée, du boulevard Saint-Germain, avait été exécutée en régie.

Mais ailleurs!

La rue de Rivoli, mal étudiée sur des plans dépourvus de cotes d'altitude, se heurtait en tranchée contre la butte Saint-Jacques la Boucherie et l'on se demandait comment la raccorder aux ruelles, qu'elle coupait, du quartier des Arcis, aux quais, au pont Notre-Dame dont les rampes, auparavant déjà, paraissaient trop ardues.

La construction des Halles, à peine commencée, s'arrêtait depuis que le premier pavillon de Baltard montrait sa masse rébarbative et l'on cherchait sans le découvrir un type de bâtiment plus léger.

Le bois de Boulogne, enfin, que Napoléon rêvait d'opposer aux parcs londoniens, où il exigeait une rivière devant laquelle la Serpentine de Hyde-Park paraîtrait un misérable ruisseau, risquait, aux mains du paysagiste Varé, d'offrir le plus piteux ratage.

Neveu de l'architecte qui avait créé pour Joseph Bonaparte le parc de Mortefontaine et pour Louis celui de Saint-Leu, choisi pour raison familiale plutôt que pour raison professionnelle, Varé, grimpé sur le cèdre du rond-point Mortemart, avait conçu de là un plan de jardin anglais que 1 200 ouvriers, 300 chevaux et un petit chemin de fer s'évertuaient à réaliser.

L'empereur, ravi de son joujou, venait parfois le matin piqueter lui-même les allées nouvelles.

Hélas! La différence de niveau entre les deux extrémités de la rivière s'avéra telle que la sécheresse menaçait en amont, le débordement en aval. On ne saurait penser à tout!

Haussmann saisit immédiatement l'imperfection des méthodes en usage et que le personnel de l'Hôtel de Ville, habitué aux lenteurs routinières de travaux modestes, ne possédait ni l'allant ni la compétence nécessaires pour les bouleversements projetés.

Commençant par le commencement, Haussmann fait dresser par Deschamps, un des architectes-voyers de la Ville qu'il nommera quelques années plus tard directeur du Plan de Paris, un projet de triangulation du sol compris dans l'enceinte d'octroi et, pendant plus d'un an, du haut de bigues de charpente érigées en divers carrefours, des géomètres relèvent les mesures et les cotes d'altitude qui permettent de graver le plan au 5/1000 sur lequel on travaillera désormais. Ses 21 feuilles entoilées, assemblées sur un énorme cadre, deviennent un des attributs essentiels du cabinet du préfet.

Puis Haussmann constitue son état-major.

Le service d'architecture compte un certain nombre d'anciennes et de jeunes gloires pourvues de prix, parées de titres, toutes plus ou moins de l'Institut. A Lesueur, architecte du nouvel Hôtel de Ville, Baltard a succédé comme chef. Duc, auteur de la Colonne de Juillet, Ballu, qui termine Sainte-Clotilde, Gilbert, Bailly, dont l'un fera l'Hôtel-Dieu, l'autre le Tribunal de Commerce, sont ses quatre lieutenants. Hittorff, très admiré sous Louis-Philippe pour ses fontaines de la Concorde, achève en 1853 Saint-Vincent de Paul. Davioud s'apprête à reprendre, au nouveau service des Promenades, le rôle de constructeur de fontaines que Visconti tenait au temps de Rambuteau.

Haussmann, ici, ne touche à rien. Au cours de son édilité, il répartira différemment les tâches, modifiera les attributions. Il confiera des édifices à de nouveaux bâtisseurs. Mais, à ses débuts, il laisse les hommes en place. Même il consolide son coreligionnaire Baltard, dont l'échec aux Halles a compromis la situation.

D'ailleurs, ce ne sont pas les architectes qui l'intéressent au premier chef, ce sont les ingénieurs. Dans leurs rangs, à la préfecture, il ne trouve pas ce dont il a besoin. De bons cadres, des fonctionnaires sérieux, sans doute. Aucune personnalité forte. Or, il lui faut deux « as ». Il les lui faut immédiatement.

Un, d'abord, pour remplacer Varé et réussir l'affaire du bois de Boulogne, où l'amour-propre du souverain est engagé. Haussmann songe à cet ingénieur ordinaire de Bordeaux qui l'a si intelligemment secondé en 1852, lors des fêtes présidentielles. Il fait venir Alphand, et les bons camarades ne manquent pas de se gausser de ce dignitaire des Ponts et Chaussées qui accepte de se muer en « jardinier ». Ils riront moins quand, le Bois terminé, Alphand sera chargé d'arranger les Champs-Élysées, puis le bois de Vincennes, Monceau, les Buttes-Chaumont, Montsouris et d'innombrables squares, quand son « service spécial » s'élargira jusqu'à devenir la « Direction des promenades et plantations », quand l'ex-ingénieur ordinaire, promu inspecteur général et grand-croix, tiendra sous sa coupe la plupart des services de la Ville.

Esprit ingénieux, extrêmement assimilateur, ce juif souple, sceptique en politique, saura continuellement accroître ses attributions.

« C'est aujourd'hui le véritable préfet de la Seine », écrira Haussmann dans ses *Mémoires*. Près du président du Conseil municipal, président de la République parlementaire parisienne, il est « le premier — que dis-je? — il est l'unique ministre dirigeant ».

Outre ce coadjuteur incomparable, qu'Haussmann a découvert, qu'il s'annexe et dont il va faire son bras droit, le préfet veut un second lieutenant. Car il caresse un grand dessein, un dessein bien à lui, celui-là, un dessein qui lui appartient en propre, qui résulte de son expérience personnelle, auquel ses vingt ans de pratique administrative l'ont naturellement amené. Il sait que le besoin primordial d'une ville, c'est de disposer d'eau en abondance, que la propreté, la santé, la beauté sont absentes d'une cité assoiffée.

Abreuver Paris! Cette préoccupation, qui l'étreindra sans cesse, l'apparente à Napoléon. Depuis la création du canal de l'Ourcq, aucune entreprise sérieuse n'a été tentée pour augmenter le cube d'eau quotidiennement disponible. Que décidera-t-on? Haussmann n'en sait rien encore, mais il sait qu'il faut faire quelque chose, et quelque chose de grand. Et déjà il est fixé sur un point : il ne veut plus d'eau de Seine, mais de l'eau de source, qu'il considère comme supérieure,

contrairement à l'opinion commune. Malgré le préjugé courant, contre l'hostilité de ses directeurs, il en amènera, quelles que soient les distances, les dépenses...

D'où? Comment? A quel prix? On ne le connaîtra qu'après de longues et délicates études. Pour les conduire, il faut un technicien. Haussmann se souvient d'un ingénieur ordinaire qu'il a connu dans l'Yonne, à qui Avallon et Auxerre doivent leurs adductions d'eau. Belgrand, sous son apparence fruste, lui a paru homme à utiliser. Il le fait détacher, comme Alphand, et lui confie le soin d'explorer les sources du bassin de la Seine. Dès l'année suivante, 1854, un premier rapport sur ses recherches parviendra aux mains du préfet.

Le chef est prêt. Il a reformé sa troupe. Il a choisi ses hommes. Ses plans sont dressés. A l'ouvrage! Rien, maintenant, ne le distraira plus de son objectif.

***

D'abord, cette rue de Rivoli, voyons! Il faut en finir avec cette vieille histoire!

Des trois sections entreprises, la première, qui va du passage Delorme, près du pavillon de Marsan, jusqu'à la rue de la Bibliothèque, et la seconde, qui s'étend jusqu'à la rue des Poulies (rue du Louvre), n'ont donné lieu à nulle difficulté. 47 immeubles à démolir pour l'une, 20 pour l'autre. 36 millions de dépenses, dont l'État, directement intéressé à l'achèvement du Louvre, a fourni la plus forte partie....

Haussmann, ici, n'a qu'à suivre, mais il élargit sensiblement l'opération, abattant 172 maisons nouvelles pour donner de l'air au Palais-Royal. Un décret du 15 novembre 1853 l'autorise à agrandir les rues de l'Échelle et de Rohan, partie des rues Saint-Honoré et Richelieu. Il ne manque plus que l'avenue Napoléon (avenue de l'Opéra), pour que la place du Théâtre-Français prenne sa physionomie définitive.

En 1854 et 55, ces deux premières sections s'achèvent. La troisième, de la rue des Poulies à la place de Grève, est autrement délicate à finir. Les bévues commises sous Berger sont d'importance et le nivellement imprévu du quartier des Arcis a nécessité déjà deux subventions complémentaires : une pour

l'abaissement du pont Notre-Dame, l'autre pour le dérasement d'immeubles impossibles à conserver désormais. Un décret pris quelques semaines avant la nomination d'Haussmann, le 19 février 1853, a prescrit en outre l'élargissement de la place de Grève, à qui le nouveau nom de place de l'Hôtel-de-Ville est conféré. Au lieu d'une rue, c'est tout un quartier qu'il s'agit maintenant d'aménager.

La tour Saint-Jacques, plantée sur le sommet de la butte, doit être reprise en sous-œuvre. Ballu la juche habilement sur un piédestal surmonté de quatre arcades entre lesquelles prend place une statue de Pascal, en souvenir des expériences sur la chute des corps conduites par lui en cet endroit. Un square, le premier des nombreux squares dont Haussmann parsèmera Paris, isole la tour d'une grande voie d'accès à l'Hôtel de Ville, qu'on perce depuis la place du Châtelet. Davioud, quelques années plus tard, la terminera du côté du Pont-au-Change en bâtissant le Théâtre-Lyrique. Baltard l'achève du côté de l'Hôtel de Ville en élevant à ses deux angles les constructions sans beauté où se logent, vers le quai l'Assistance Publique, vers la rue de Rivoli l'Octroi et les Archives municipales. Quand tout est prêt, en 1855, la reine Victoria, venue pour l'exposition universelle, arrive à point pour donner son nom à la nouvelle artère.

Cette troisième section de la rue de Rivoli, au lieu de 18 millions, en a coûté 30, auxquels le dégagement de l'Hôtel de Ville en ajoute 18.

Quant à la dernière section, décrétée d'utilité publique en 1854, elle s'ouvre sans accroc jusqu'à la place de Birague par l'absorption des vieilles rues du Coq-Saint-Jean et des Mauvais-Garçons. L'édification de la caserne Napoléon, pour la défense de l'Hôtel de Ville, a précédé son ouverture. Celle de la mairie de la place Baudoyer la suivra presque aussitôt.

La voici donc finie, cette percée magistrale qui fit couler tant d'encre et ruisseler tant de discours! Il n'a pas fallu moins de cinquante ans pour en arriver là. Mais enfin la première branche de la grande « Croisée Historique » apparaît sous sa forme moderne. Pour aller de la Concorde à la Bastille, on n'aura plus à parcourir, après la triste rue Saint-Honoré, l'inextricable dédale des ruelles du centre. Et l'autre branche

de la Croisée, amorcée déjà par la création du boulevard de Strasbourg, va venir au jour à bref délai.

Qu'avons-nous perdu dans la bagarre? L'hôtel d'Angivillier? L'hôtel de Montbazon, où habita Coligny et dont André Hallays affirme qu'« un corps de logis avait gardé son décor et ses escaliers du XVIe siècle »? Sans doute. Mais cela entre-t-il en balance avec l'abolition de ces voies sordides dont les noms pittoresques sont seuls à regretter : rues Jean-Pain-Mollet, de l'Arche-Marion, du Chevalier-du-Guet, des Mauvaises Paroles?

Dans les cloaques qui bordaient la place de Grève, et dont les appellations conservaient les souvenirs des vieilles corporations : rues de la Tannerie, de la Vannerie, des Teinturiers, les façades vermoulues en pans de bois hourdés de plâtre voisinaient de si près que, sous le jeu des pioches, elles tombaient, paraît-il, les unes contre les autres, sans parvenir à s'abattre. Faut-il déplorer leur disparition?

Faut-il pleurer aussi sur ces impraticables coupe-gorge du Carrousel dont Balzac, dans la *Cousine Bette*, nous a dépeint l'horreur pouilleuse?

Ceux-là aussi, nécessairement, évoquaient bien des choses. On y trouvait encore les Écuries du Roi, l'hôtel des Pages, l'hôtel de Nantes, dernières dépendances du « Château », derniers témoins de la petite histoire des régimes disparus. Haussmann, dont l'érudition manque de sûreté, ajoute à leur importance et place dans le manège du Carrousel le siège de la Convention! Il aurait pu rappeler avec plus d'exactitude, car cela datait de son temps, que, quelques années plus tôt, Gérard de Nerval avait habité rue du Doyenné avec Théophile Gautier et que, dans le castel de bohème décoré pour eux par Delacroix, Chassériau et Nanteuil, s'était donné le fameux bal des Truands. Mais semblables folies n'étaient pas pour intéresser notre homme. « Ce fut une grande satisfaction pour moi, — écrit-il tranquillement, — que de raser tout cela pour mes débuts à Paris. »

Il a raison ici, sans conteste. Ces masures historiques, condamnées depuis longtemps, n'avaient que trop vécu. Il fallait terminer le Louvre. L'aile amorcée par Percier et Fontaine du pavillon de Marsan aux guichets de la rue de Rohan

s'acheva sous la direction de Visconti, puis, après sa mort, de Lefuel, et le Carrousel se ferma.

Le problème que posait l'absence de parallélisme entre le Louvre et les Tuileries, tant de fois agité sous Napoléon Ier, qui n'y attachait qu'un intérêt médiocre, — les oiseaux seuls, disait-il, s'aperçoivent de l'irrégularité des grands espaces, — fut ingénieusement résolu par les architectes de l'empereur. Ils prolongèrent vers les Tuileries les deux avant-corps du Louvre, en s'arrangeant pour que leur disproportion habilement calculée rachetât le défaut des surfaces.

Au mois d'août 1857 eut lieu l'inauguration du musée.

Le déblayage intérieur du palais s'accompagna d'un déblayage extérieur par la suppresssion des bicoques qui bordaient la petite place de la Colonnade. Sur le terre-plein formé devant la façade de Perrault s'élevèrent aux extrémités les massifs de maisons régulièrement banales qui subsistent toujours.

Le milieu de la place faillit subir le même sort. Fould, ministre de la Maison impériale, chargé des palais et musées, proposa de démolir Saint-Germain-l'Auxerrois, qu'il trouvait laid. — Je ne saurais, répondit Haussmann. Étant protestant, j'aurais l'air de chercher une revanche de la Saint-Barthélemy. — Mais moi aussi, je suis protestant! s'écria le ministre. — Ah? fit le préfet ébahi, car il n'ignorait pas que Fould était israélite et que les mauvaises langues annonçaient son anoblissement au titre de duc de Villejuif.

L'église subsista, mais hélas! Comme il fallait reconstruire la mairie du Louvre, disparue avec la rue du Chevalier-du-Guet, Haussmann eut la fâcheuse inspiration de confier à Hittorff le soin d'en élever une nouvelle en pendant à Saint-Germain-l'Auxerrois. Le malheureux reproduisit la vieille façade gothique en séparant la nouvelle de l'ancienne par la tour que tous nous connaissons.

Ses contemporains donnèrent à sa création le nom qui lui convenait au juste. Ils la baptisèrent : l'huilier!

***

Après la rue de Rivoli, les Halles!

D'ordre de l'empereur, l'exécution est arrêtée depuis

l'inauguration malencontreuse du premier pavillon, en 1851. Hormis celui-ci, l'état des lieux n'a pas changé depuis la Révolution.

A l'est, entre les rues Saint-Denis et de la Lingerie, les rues aux Fers et de la Ferronnerie, une galerie de bois en carré, où l'on vend fruits et légumes : c'est le marché des Innocents, successeur de l'ancien cimetière. La fontaine de Jean Goujon s'érige en son milieu.

De l'autre côté de la rue de la Lingerie, jusqu'à la rue de la Tonnellerie, entre les rues de la Poterie et de la Petite-Friperie, la longue halle aux Draps, bâtie en 1786, sert pour le commerce des toiles, mais on y range surtout les paniers et les marchandises invendues ou confisquées.

Le long de la rue de la Tonnellerie, en remontant vers la rue de Rambuteau, s'étalent le hangar du Légat où l'on vend les pommes de terre, le marché à la Verdure, la halle au Beurre et aux Œufs, bizarre construction en hexagone irrégulier exécutée en 1822, et la halle aux Poissons. Ce sont toutes ces bâtisses aux façades ventrues couvertes d'enseignes curieuses, supportées par de courts et énormes piliers entre lesquels s'entassent les sacs, les ballots, les fourneaux des marchands de saucisses et de frites, dont les eaux-fortes de Martial nous ont transmis l'aspect pittoresque.

Tout au bout, vers l'ouest, se succèdent enfin les toits du marché des Prouvaires, créé par Napoléon Ier entre les rues des Deux-Écus et du Four-Saint-Honoré. A l'une de ses extrémités, devant la haute façade de Saint-Eustache, le pavillon raté de Baltard, celui que l'opinion publique nomme le « fort de la Halle ».

Haussmann reprend l'affaire par la base et, conformément à sa manière, il élargit les plans adoptés.

Aux 147 maisons condamnées, il en ajoute 180. La rue de Rambuteau, la grande pensée du préfet de Louis-Philippe, — 13 mètres de largeur! — acquiert ses dimensions actuelles. La voie centrale prévue au milieu du « carreau des Halles » (rue Baltard aujourd'hui) s'allonge jusqu'à la Seine par la rue du Pont-Neuf, dans laquelle la petite rue Tirechappe s'engloutit. Elle continue d'autre part en diagonale vers le Châtelet par la rue des Halles. Ces opérations, décrétées d'utilité

publique le 21 juin 1854, portent la dépense de 15 à 44 millions, mais doublent presque le périmètre à construire et en dégagent les accès.

Six pavillons reliés par des rues couvertes s'élèveront à l'est de la voie centrale entre 1854 et 1857, laissant libre le marché des Innocents, qui devient un square : le second des squares haussmanniens! Six autres doivent les équilibrer à l'ouest, mais Haussmann n'en terminera que quatre, en 1868. Les deux derniers, près de la halle aux Blés (la Bourse du Commerce), n'existent pas encore à l'heure actuelle, bien que le Conseil Municipal ait voté leur construction en 1885. Il vient de décider à nouveau, en juin 1930, de procéder aux expropriations nécessaires.

Mais que seront ces pavillons? L'empereur a condamné — que ne l'avait-il fait plus tôt? — les épaisses maçonneries de Baltard. Ce qui l'enchante pour l'instant, c'est le hall en charpentes de fer de la gare de l'Est, que vient d'achever l'ingénieur Armand. Il explique au préfet : « Ce sont de vastes parapluies qu'il me faut; rien de plus! »

Haussmann, qui éprouve un faible pour Baltard, protestant comme lui et, comme lui, ancien élève d'Henri-IV, veut lui faire prendre sa revanche. « Du fer, — lui dit-il, — du fer, rien que du fer! » Mais Baltard, grand-prix de Rome, classique jusque dans les moelles, estime déshonorant de travailler dans une matière que Michel-Ange n'employait pas. Il finit par se résigner et, après plusieurs essais, réussit le parapluie demandé, dont Haussmann fait établir une maquette. Napoléon, enchanté, l'adopte et, séance tenante, décore son auteur. « Il est plein de talent, — déclare-t-il. — Quels sont ses travaux antérieurs? » Haussmann avoue le fort de la Halle à l'empereur légèrement ébahi, et il ajoute avec sa modestie habituelle : « C'est le même architecte, mais ce n'est pas le même préfet... »

***

Deux opérations, deux succès! Le bois de Boulogne sera la troisième victoire.

Alphand, nous l'avons vu, a été appelé pour réparer les erreurs de Varé, et remettre d'aplomb la nouvelle Serpentine

dont les deux extrémités présentent une différence de niveau de six mètres. Il trouve aussitôt la solution élégante et substitue à la rivière deux lacs que sépare une digue de six mètres, sur laquelle passe une chaussée, sous laquelle l'eau coule en cascade.

Rien n'a été modifié à son arrangement. Seul a varié dans la suite le mode d'approvisionnement en eau. La Seine y pourvoyait d'abord par le moyen de la pompe à feu de Chaillot, puis l'Ourcq descendant du réservoir de Monceau. Depuis 1861, le puits artésien de Passy, foré là où se trouve maintenant le square Lamartine, fournit un liquide plus clair emprunté aux nappes souterraines.

Seize lieues de conduites, à partir du lac inférieur, aboutissent aux divers ruisseaux du Bois, à la grande Cascade, à la mare aux Biches, aux lacs d'Armenonville, de Saint-James, de Longchamp.

« Sommes-nous aux Pyrénées? — s'écrie un admirateur enthousiaste. Cette source est-elle celle de quelque gave furieux? Non, ces flots arrivent de Chaillot paisiblement amenés par un tube souterrain. Voilà ce que l'art peut faire! »

Plusieurs ingénieurs, successivement adjoints à Alphand, mènent avec lui ces travaux et créent, sous sa direction, les 95 kilomètres de routes sinueuses qui remplacent, dans l'énorme jardin anglais, les longues allées rectilignes d'antan, dont deux seulement survivent : l'allée des Acacias et celle de la Reine-Marguerite.

Un horticulteur, appelé, lui aussi, de Bordeaux, Barillet-Deschamps, règle le vallonnement des pelouses et préside aux plantations. Jusqu'à la fin du règne, — il s'en ira ensuite travailler pour Ismaïl-Pacha, — c'est lui qui composera massifs de verdure et corbeilles fleuries. C'est à lui que Paris devra les pépinières du bois de Boulogne comme celles du bois de Vincennes et ces magnifiques serres du « Fleuriste » de la Muette, transférées en 1890 au Parc-des-Princes, qui sont une des gloires, la plus délicate sans doute, du domaine de la Ville.

Davioud enfin, spécialement attaché à Alphand pour les travaux d'architecture, meuble peu à peu le Bois des chalets, des kiosques, des restaurants nécessaires à sa destination

nouvelle, installe le Jardin d'Acclimatation et le Cercle des Patineurs, restaure Madrid.

Mais l'essentiel de cette œuvre admirable, c'est l'extension du Bois jusqu'à la Seine. Et ceci appartient en propre à Haussmann.

Combien de Parisiens savent aujourd'hui que le Bois, en 1853, était enfermé entre des murs de prison et que cette clôture courait à l'ouest, de Bagatelle à l'entrée de Boulogne, le long de la hauteur qui domine la plaine de Longchamp?

Une abbaye fondée par Isabelle de France, sœur de Saint-Louis, avait longtemps régné sur la plaine, au voisinage de l'église que des pèlerins, sous Philippe le Long, bâtirent à l'invocation de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer dans le village bûcheron des Menus-lès-Saint-Cloud. Le village en tira son nom nouveau de Boulogne-la-Petite et l'antique forêt de Rouvray celui de bois de Boulogne.

Comblée de privilèges par les rois, pillée et repillée pendant les guerres de religion, l'abbaye aristocratique connue pour la sévérité de sa règle vivait trop près de la capitale pour résister indéfiniment aux tentations du siècle. Le Béarnais, tandis qu'il assiégeait Paris, y prit pour maîtresse la belle Catherine de Verdun. La procession de la semaine sainte y amena des équipages de plus en plus nombreux. Les cantatrices de l'Opéra se produisirent aux offices et la « Promenade de Longchamp », à l'aimable époque de Louis XV, occupa dans les cérémonies mondaines une place équivalente à celle que tient maintenant aux mêmes lieux le meeting du Grand-Prix.

L'archevêque Christophe de Beaumont avait fermé la chapelle trop profane. La Révolution confisqua l'abbaye. Vauthier, le premier maire de Boulogne, dont le nom mériterait d'être plus connu, — il se tua sur le pont de Saint-Cloud, en 1814, lorsque les Cosaques entrèrent en sa ville, — remit à la Monnaie les objets précieux de la communauté, à l'Arsenal les cloches et les grilles. Et la plaine morcelée se transforma en terrain de culture maraîchère.

Elle était toujours en cet état en 1853.

Haussmann proposa à l'empereur d'abattre le mur du Bois, ce qui lui valut au Corps Législatif les plaisanteries d'Ernest Picard. « Le préfet veut aérer le Bois », disait-il. Et telle était

bien, en effet, son intention. Il proposa également d'exproprier les terres de Longchamp et de Bagatelle, ce qu'une loi du 13 avril 1855 autorisa.

Deux personnages fort influents appuyaient le préfet de toute leur autorité : Morny, président du Jockey-Club, et le colonel Fleury, premier écuyer de S. M., à qui Longchamp paraissait l'endroit rêvé pour y créer un hippodrome. Les courses de chevaux avaient lieu jusqu'alors dans de médiocres conditions sur les terrains militaires du Champ-de-Mars et les clubmen excitèrent l'anglomanie de Napoléon III en lui vantant l'élégance des Derbys londoniens.

Un décret du 29 août 1854 prescrivit l'établissement de l'hippodrome, qui fut inauguré en mai 1857 et bientôt complété par le Champ d'Entraînement.

L'ancien cimetière de Boulogne, qui s'adossait à l'ancienne muraille au-dessus du champ de courses, fut clos. Livré aux envahissements de la verdure, ce Paradou charmant, à la propriété duquel a renoncé la ville de Boulogne, a été rendu dans sa presque totalité aux promeneurs en ces années dernières, à la demande d'un successeur d'Haussmann, le souriant M. Bouju.

Des tristes ruines de l'abbaye, traversées par la route de Suresnes, on garda le moulin comme motif décoratif. Les murs délabrés disparurent. Une maison moderne, qui s'était bâtie dans l'enclos, transformée en villa par Davioud, fut offerte par l'empereur au préfet comme résidence d'été.

Un roi des grands magasins, un roi de la parfumerie, y ont été depuis locataires de la Ville. *Sic transit gloria mundi...* Le premier avait déshonoré les pelouses somptueuses en y campant un cerf et des chiens en zinc, que son héritière transporta dans les jardins à la française du pauvre château de Soupir. Cette chasse de bazar s'est évanouie dans la guerre, qui répare parfois des méfaits.

Haussmann avait bien gagné sa maison de campagne! Lorsque tous les travaux du Bois furent achevés, en 1858, leur bilan révéla qu'en dépit de leur importance, ils ne coûtaient en définitive presque rien. Avec l'autorisation qu'il tenait de la loi de 1855, le préfet avait vendu les terrains de Passy que les fortifications séparaient du Bois depuis 1840, les écarts du

Parc-des-Princes à Boulogne et de Saint-James à Neuilly.

A 3 millions et demi près, les 14 millions de dépenses étaient couverts. Encore conviendrait-il en bonne justice d'ajouter à l'actif le capital des redevances de concessions et de loyers, dont ces chiffres ne tiennent pas compte. Mais, comme Haussmann en fait la remarque amusante, si on l'ajoutait, on ne parviendrait plus à justifier des deux millions de dépenses que la loi de 1852, en concédant le Bois à Paris, l'obligeait à dépenser en frais d'aménagement, et l'État serait fondé à prétendre que la Ville n'a pas tenu ses engagements.

Je n'ai rien dit encore de l'avenue aux dimensions inaccoutumées que créa le magicien du Bois pour permettre aux Parisiens d'accéder à leur nouvelle promenade.

On n'y arrivait jusqu'alors que par la route de Suresnes, qui partait du rond-point de la route de Saint-Cloud; en langage d'aujourd'hui, nous dirions : par l'avenue et la place Victor-Hugo.

Une autre communication s'imposait. Le service des Promenades n'existait pas encore et l'empereur désigna Hittorff pour préparer un projet. Celui-ci crut avoir conçu une merveille en proposant une avenue large de 40 mètres, soit six de plus que les grands boulevards. Haussmann, qui voulait pour « son » Bois une entrée triomphale, refusa avec indignation.

« 40 mètres?... Mais, Monsieur, c'est le double, c'est le triple qu'il nous faut. Oui, je le dis bien, le triple : 120 mètres! Ajoutez à votre plan deux pelouses quatre fois plus larges que vos contre-allées, c'est-à-dire de 32 mètres chaque et au-delà deux voies de 8 mètres pour desservir les propriétés riveraines que je grèverai d'une servitude *non ædificandi* de 10 mètres. Nous aurons de cette manière 140 mètres d'espace entre les habitations, 100 mètres de plus que dans votre projet! »

Le pauvre Hittorff n'en revenait pas. On chuchotait un peu partout que le préfet devenait mégalomane et le Conseil d'État résista sur les servitudes. Mais Haussmann tint bon. Il confia ses pelouses à Barillet-Deschamps, qui les planta d'essences luxueuses, et dédia à l'impératrice l'avenue qui parachevait l'ensemble ainsi créé.

La voie nouvelle coûta 1 700 000 francs à la Ville, proprié-

taire du Bois, et 300 000 francs au département de la Seine, car elle se trouvait hors barrières.

Quelles impressions ressentirent les Parisiens d'alors à l'aspect du décor prestigieux qu'on dressait à leur porte? Nous, gens d'aujourd'hui, nous ne pouvons nous le figurer. Bois et avenue se sont si bien incorporés à notre ville que nous ne l'imaginons plus sans eux. Mais, avant 1860, on n'était pas blasé sur les transformations urbaines, et, si l'on songe que les classes riches, qui seules comptaient, brûlaient d'étaler leur luxe en ces années de prospérité, que le second Empire est la grande époque des beaux équipages et que l'existence mondaine se déroulait difficilement dans une cité étriquée, on devine qu'un cri de joie dut saluer l'ouverture de la plus belle promenade que possède aucune capitale, on comprend pourquoi le « tour du bois » prit soudain dans la vie parisienne une importance de premier plan.

***

Après avoir mené à bien les trois opérations commencées par son prédécesseur, Haussmann se devait avant tout d'achever la grande Croisée historique.

La branche nord-sud n'était qu'amorcée par l'ouverture du boulevard de Strasbourg et il devenait d'autant plus nécessaire de la terminer que le développement rapide des réseaux de chemins de fer, bouleversant les habitudes casanières, révolutionnait la circulation parisienne. L' « embarcadère pour la Belgique » — la gare du Nord — s'ouvrait sur des ruelles; le nouveau débouché de l' « embarcadère de Strasbourg » — la gare de l'Est — s'arrêtait au boulevard. L'embouteillage n'allait pas tarder.

Haussmann n'eut aucune peine à faire admettre à l'empereur une opération qui figurait sur le fameux plan colorié et la percée du boulevard du Centre fut décidée du boulevard Saint-Denis à la barrière d'Enfer. D'ailleurs, suivant l'habitude que prenait de plus en plus le préfet, le projet impérial était singulièrement élargi.

Un premier décret du 29 septembre 1854 déclara d'utilité publique la partie rive droite. Outre la voie de 30 mètres à

laquelle la guerre de Crimée allait valoir le nom de Sébastopol, il prescrivait la création de quatre rues de 20 mètres : une au droit de la rue Réaumur avec place devant l'église Saint-Nicolas-des-Champs; une entre les rues du Grand et du Petit-Hurleur (la rue Turbigo); une à la hauteur de la rue aux Ours (la rue Étienne-Marcel); une en face du Conservatoire des Arts et Métiers, qui fut dans l'exécution remplacée par un square. Il ordonnait l'allongement des rues du Cygne, de la Grande-Truanderie, de la Cossonnerie, arrêtées alors à la rue Saint-Denis, jusqu'à la nouvelle artère et l'élargissement des rues Grenéta et de La Reynie.

Toute une collection d'anciens vocables disparaissaient de la carte : passage de la Longue-Allée, rues du Hurleur, Salle au-Comte, des Trois-Maures, de la Vieille-Monnaie, du Ponceau.

« C'était l'éventrement du quartier des émeutes, des barricades, par une large voie centrale, perçant de part en part ce dédale presque impraticable, accostée de communications transversales », écrit Haussmann. Nous ne poursuivions pas spécialement ce but, dit-il, mais il constate avec satisfaction que l'achèvement ultérieur de la rue Turbigo supprimera la rue Transnonain[1].

Ces décisions ne reçurent pas, comme on pourrait le croire, une approbation unanime. A quoi bon, demandaient les disciples impénitents des anciens préfets Rambuteau et Berger, à quoi bon tous ces bouleversements? Ne suffirait-il pas d'élargir, par le jeu normal de la loi sur les alignements, la rue Saint-Denis ou la rue Saint-Martin? Hélas! on peut aujourd'hui se rendre compte qu'après soixante-quinze ans le jeu normal de cette loi n'a pas encore produit d'effets sensibles, et que l'application de l'alignement n'est pas un procédé de transformation.

Les travaux durèrent de 1855 à 1859. L'enclos de la Trinité, au nord de la rue Grenéta, y fut englouti ainsi que la Cour Batave, en face de la rue de la Cossonnerie, sans qu'il y ait rien à déplorer de leur perte.

Un seul monument se trouvait écorné par le nouveau bou-

1. *Mémoires*, t. III, 34. La maison qu'un dessin de Daumier a rendue célèbre, n° 12 de la rue Transnonain, existe toujours. C'est le n° 62 de la rue Beaubourg.

levard : l'église Saint-Leu, à laquelle Baltard sut habilement reconstruire un chevet sur une surface réduite.

Haussmann aurait préféré ne pas avoir à y toucher. Il déplore longuement en ses *Mémoires* que les auteurs du boulevard de Strasbourg ne l'aient pas, à son origine, orienté légèrement plus à l'est. Au prix d'une déviation insignifiante, le boulevard du Centre aurait eu comme perspective le dôme de la Sorbonne.

Cette question des perspectives, dans l'esthétique simpliste du préfet, apparaît comme un dogme sur lequel on ne transige pas plus que sur l'inéluctable nécessité des lignes droites.

En ce qui concerne le boulevard du Centre, il la résolut en exigeant de Bailly, lorsqu'il eut à construire quelques années plus tard le Tribunal de Commerce, qu'il surmontât son bâtiment d'un dôme situé, celui-là, exactement dans l'axe du boulevard. Le modèle choisi, aussi peu appareillé que possible aux monuments voisins, fut celui du Municipe renaissance de Brescia, pour qui l'empereur avait une prédilection. Au prix de ce que M. Marcel Poëte n'hésite pas à nommer une hérésie esthétique, Haussmann eut la satisfaction de voir le « Sébasto » encadré, à l'une de ses extrémités par la façade de la gare de l'Est, à l'autre par un pastiche du Sansovino.

La place du Châtelet dut être entièrement remaniée. La démolition, sous Napoléon Ier, de l'antique forteresse où résidait jadis le prévôt de Paris, n'avait pas entraîné la disparition des horribles ruelles voisines, comme cette rue de la Vieille-Lanterne, que coupait un escalier à angle droit au pied duquel, à l'aube d'un jour d'hiver de 1855, le pauvre Gérard de Nerval fut trouvé pendu. Tous ces résidus d'un autre âge s'éliminèrent par l'extension et le nivellement du terrain libre.

Lorsqu'on en eut fini, la Chambre des notaires, quittant l'angle du quai de la Mégisserie, était venue succéder, entre le boulevard et la rue Saint-Denis, à ce restaurant du Veau-quitette dont l'enseigne s'étale sur tant d'anciennes gravures. Davioud avait bâti le Théâtre-Lyrique et « le Cirque impérial » (le Châtelet), pour remplacer deux des salles effacées du boulevard du Temple par l'ouverture du boulevard du Prince-Eugène (Voltaire). Et la fontaine du Palmier avait été déportée

au centre de la place neuve, en face d'un Pont-au-Change redressé et abaissé.

La formation du boulevard du Palais, qui appartient à une époque un peu postérieure, viendra sous nos yeux quand nous examinerons les changements survenus dans la Cité.

Quant au prolongement du boulevard du Centre sur la rive gauche, il a été résolu par une loi du 19 juin 1857 pour la partie qui monte jusqu'à la place Médicis, alors place Saint-Michel. La partie supérieure relève d'une autre série d'opérations.

Le pont Saint-Michel se redressa perpendiculairement aux rives et s'abaissa comme l'avait fait le Pont-au-Change.

La misérable placette qui lui tenait lieu de débouché, s'élargit. Et, dans le pan coupé entre le nouveau boulevard et l'amorce du boulevard Saint-André-des-Arts, Davioud, l'homme des fontaines, masqua les pignons qui subsistaient par le grand placard décoratif où l'archange de Duret terrasse le démon sous les regards des Vertus cardinales.

L'angulaire rue de la Harpe ne pouvant servir de tracé, sauf dans sa partie supérieure au delà des Thermes, on tailla pour le bas du boulevard au travers des immeubles et la faible obliquité qui dut être admise permit au préfet de satisfaire sa passion favorite : entre les files des maisons neuves, la flèche de la Sainte-Chapelle s'encadra très exactement. « Je sais maintenant, — lui dit l'empereur avec un sourire lorsqu'il visita les travaux, — pourquoi vous teniez tant à votre arrangement symétrique de la place. Vous vouliez vous assurer ce point de vue! »

Entre le maître et le serviteur, un léger désaccord s'était produit. Haussmann prônait avec raison la création d'un boulevard circulaire intérieur pour remplir sur la rive gauche le rôle que tiennent les grands boulevards sur la rive droite. Et Napoléon l'admettait parfaitement, mais il renonçait avec difficulté à la rue des Écoles, son premier essai, qui, ouverte à mi-pente, n'offrait aucune facilité de prolongement.

Haussmann finit par vaincre ses résistances. Tout en continuant le boulevard Saint-Michel, il commença le boulevard Saint-Germain, jusqu'à la rue Hautefeuille d'une part, de l'autre jusqu'à la rue Saint-Jacques, puis à la place Maubert et au quai Saint-Bernard.

Mais, alors que toutes les percées de cette première partie du règne ont été facilitées par de larges subventions de l'État, celle du boulevard Saint-Michel, de la Seine à la place Médicis, resta tout entière, avec les aménagements connexes, à la charge de la Ville seule.

Présentait-elle donc un moindre caractère d'intérêt général que les autres opérations accomplies jusqu'ici? Il serait malaisé, semble-t-il, de soutenir pareille thèse. L'œuvre du préfet, jusqu'au milieu de l'empire, n'a soulevé de critiques que chez ceux qui, de parti pris, témoignaient leur hostilité à toute amélioration.

Aucune gêne financière ne l'entravait. Les budgets successifs de Paris se réglaient en excédent. La progression des recettes dépassait de loin l'augmentation des dépenses. L'emprunt de 60 millions qu'Haussmann avait dû contracter en 1855 pour subvenir aux besoins de ce que l'on appelait le « Premier Réseau », avait admirablement réussi.

Nulle ombre n'apparaissait au tableau, hormis les médisances fatales des courtisans, jaloux de la faveur grandissante du préfet. Médisances auxquelles Haussmann, il faut l'avouer, donnait quelquefois prise.

Viel-Castel signale dans sa chronique potinière, à la date du 25 juillet 1857, que « ces jours derniers, M. Haussmann, l'*honorable* préfet de la Seine, se promenait à Enghien en voiture découverte avec Francine Cellier, jeune gambadeuse de l'Opéra, ex-maîtresse du jeune Fronsac-Baroche ». Et ce ragot, que le pique-assiette de la princesse Mathilde a sans doute recueilli chez la châtelaine d'Enghien, ennemie déclarée du préfet, paraît, pour une fois, vraisemblable. Émile Ollivier du moins le corrobore dans son récit de l'inauguration solennelle du boulevard Sébastopol, qui fut, le 5 avril 1858, comme le feu d'artifice terminal de la première série des grands travaux.

Napoléon III, à la tête d'un état-major chamarré, parcourut la grande artère, qu'un velum théâtralement tiré au boulevard Saint-Denis venait de découvrir tout à coup. Puis il discourut. « Il protégea (le préfet) contre ces attaques en lui donnant un témoignage d'entière satisfaction pour avoir, tout en maintenant dans les finances de la Ville un ordre digne d'éloges,

au milieu des obstacles suscités sans cesse par l'esprit de routine et de dénigrement, mené à bonne fin, en si peu de temps, de si nombreuses entreprises. Cette intervention ne fut pas inutile. Le Corps législatif vota (le budget), mais en écorchant un peu Haussmann. Il était question dans le monde d'une de ses aventures avec une danseuse et l'Assemblée tout entière éclata d'un rire satisfait quand un des orateurs, Leclerc d'Osmonville, à propos du projet d'Opéra qu'on désavouait alors, dit : Il est fâcheux que M. le Préfet de la Seine fasse entrer l'Opéra partout où il ne devrait pas être... »

***

La classification en trois « réseaux » des opérations de voirie haussmanniennes, qu'on retrouve dans tous les documents administratifs de l'époque, ne tire sa raison d'être ni de la situation respective des voies ouvertes, ni de leur utilité relative, ni de l'ordre dans lequel on comptait les exécuter.

« Ce classement avait uniquement pour but de distinguer celles que l'État subventionnait, dans un intérêt d'ordre public ou pour assurer le dégagement de monuments nationaux, en exécution de conventions sanctionnées par des lois spéciales, de celles que la Ville devait entreprendre sans aucune subvention. C'était un classement de comptabilité : rien de plus[1]. »

Il ne convient donc pas de lui attribuer une importance décisive. Il est commode de s'en servir pour l'exposé des faits, simplement.

Les travaux du second réseau ont été décidés par une loi du 28 mai 1858 qui consacre un traité passé le 18 mars précédent entre Rouher et Magne, ministres des Travaux publics et des Finances, agissant pour l'État, et Haussmann, représentant la Ville.

Ce traité, connu sous le nom de Traité des 180 millions, obligeait le budget national à concourir pour un tiers, limité

1. *Mémoires*, t. II, 304.

à 60 millions, dans les dépenses, estimées à 180 millions, d'un nouveau programme à réaliser en dix ans.

Le Corps Législatif, lorsqu'il fut appelé à approuver cette convention, réduisit à 50 millions la participation de l'État, et la part de la Ville monta par suite de 120 à 130 millions.

« En fin de compte, affirme Haussmann, je fis admettre dans le traité par les ministres de l'Empereur presque tous les percements indiqués au plan primitif de Sa Majesté. »

Les 26 kilomètres de voies nouvelles se répartissaient dans tous les quartiers de l'ancien Paris.

Zola, dans une des puissantes évocations de *la Curée*, nous montre Saccard, que son frère, le député Eugène Rougon, a tiré de Plassans, où il végétait, et fait nommer agent voyer à l'Hôtel de Ville, indiquant à sa femme les travaux qui vont commencer. Ils ont dîné à Montmartre et Saccard, un peu gris, désigne Paris doré par le soleil couchant :

« Oh, vois! dit-il avec un rire d'enfant, il pleut des pièces de vingt francs dans Paris! C'est la colonne Vendôme, n'est-ce pas qui brille là-bas?... Ici, plus à droite, la Madeleine... Un beau quartier, où il y a beaucoup à faire... Ah, cette fois, tout va brûler! Vois-tu? On dirait que le quartier bout dans l'alambic de quelque chimiste.

» On a déjà commencé, continua-t-il. Mais ce n'est qu'une misère. Regarde là-bas, du côté des Halles, on a coupé Paris en quatre... Oui, la grande croisée de Paris, comme ils disent. Ils dégagent le Louvre et l'Hôtel de Ville. Jeux d'enfants que cela! C'est bon pour mettre le public en appétit... Quand le premier réseau sera fini, alors commencera la grande danse. Le second réseau trouera la Ville de toutes parts pour rattacher les faubourgs au premier réseau. Les tronçons agoniseront dans le plâtre. Tiens, suis un peu ma main. Du boulevard du Temple à la barrière du Trône, une entaille; puis, de ce côté, une autre entaille de la Madeleine à la Plaine Monceau; et une troisième entaille dans ce sens, une autre dans celui-ci, une entaille là, une entaille plus loin, des entailles partout, Paris haché à coups de sabre, les veines ouvertes, nourrissant cent mille terrassiers et maçons, traversé par d'admirables voies stratégiques qui mettront les forts au cœur des vieux quartiers.

» Il y aura un troisième réseau, continua Saccard au bout d'un silence, comme se parlant à lui-même; celui-là est trop lointain, je le vois moins. Je n'ai trouvé que peu d'indices... Mais ce sera la folie pure, le galop infernal des millions, Paris soûlé et assommé! »

N'anticipons pas! comme on chante dans *la Belle Hélène*, qui fait à cet instant courir le Tout-Paris aux Variétés. Restons dans le second réseau.

Des entailles énumérées par Saccard, certaines ne nous retiendront guère, car elles inaugurent seulement de vastes opérations d'ensemble que nous retrouverons au troisième réseau.

L'avenue de l'Alma et celle de l'Empereur (du Trocadéro), par exemple, relèvent de la création du Paris de l'ouest, tout comme le boulevard Beaujon, du boulevard Malesherbes à l'Étoile (avenue de Friedland et boulevard Haussmann). De même, les rues de Rouen (Auber) et Halévy font partie de la grande entreprise de l'Opéra.

L'achèvement de la ceinture extérieure de la rive gauche, au contraire, forme un tout auquel le troisième réseau n'ajoutera rien.

Avenues Rapp, Bosquet, de Latour-Maubourg, boulevards de Port-Royal, Saint-Marcel, Arago, rues des Feuillantines (Claude-Bernard) et Gay-Lussac, rue Monge appartiennent à cette série.

Pour compléter le système artériel qui vivifiait des régions faiblement animées au milieu du siècle dernier, restait à terminer le boulevard Saint-Michel, que le premier réseau avait laissé à la place Médicis. L'élargissement des rues d'Enfer et de l'Est y pourvut aisément et, sur la place Médicis nivelée, abaissée de deux mètres, la rue Soufflot déboucha avec sa largeur normale, que les lésineries de M. de Rambuteau l'avaient empêchée d'acquérir sur son parcours entier.

Mais une grave question se posait. Entre l'Odéon et les voies nouvelles, on ne communiquait pas, sauf par les boyaux dénommés rues de Vaugirard et Monsieur-le-Prince. Si sensible était la lacune que, déjà dans le Plan des Artistes[1], la rue Souf-

1. La Commission des Artistes, — lisez : des hommes de l'art : architectes, ingénieurs, etc., — créée par une série de décrets de la Convention qui fusion-

flot se prolongeait au delà de la rue d'Enfer, à travers les jardins, et qu'on avait songé sous Louis-Philippe à continuer parmi les massifs la rue Corneille, « pour mettre en rapport direct le faubourg Saint-Jacques avec les rues aboutissant au Pont-Neuf ».

Haussmann eut la malencontreuse idée de reprendre ces plans en les modifiant à peine. Il proposa d'allonger la rue Soufflot et la rue Corneille jusqu'au point où elles se rencontreraient, les terrains retranchés du Luxembourg devant constituer un square. Une vive opposition se manifesta heureusement au Sénat. Que va devenir, s'écriait-on, la fontaine Médicis?

A vrai dire, il semble que le général marquis d'Hautpoul, Grand Référendaire, et l'architecte du Luxembourg, de Gisors, protestaient moins contre la mutilation de la fontaine que contre la disparition des écuries du Grand Référendaire et du pavillon de l'architecte, qui se voyaient renversés. Mais il faut leur pardonner ces soucis d'ordre personnel, puisqu'ils arrêtèrent ce qu'ils qualifiaient avec raison de désastre.

Au contre-projet de Gisors, qui démolissait tous les immeubles compris entre le Luxembourg et la rue Monsieur-le-Prince, le gouvernement refusa de se ranger, alléguant la dépense. Mais une pétition signée de quinze artistes, dont Etex, — Delacroix s'était récusé, parce que conseiller municipal, — « une pétition signée d'inconnus », dit Haussmann, obligea le Sénat à se saisir de l'affaire officiellement.

La discussion eut lieu le 1er mai 1861. Haussmann, qui ment effrontément en cette occasion comme en d'autres, raconte qu'il fit repousser le renvoi de la pétition au Gouvernement. « La Commission comprit que la majorité du Sénat

nèrent des Commissions créées par la Constituante et la Législative pour assurer la conservation des monuments des arts et des sciences et adjoignirent à leurs vingt-neuf membres les quatre représentants Barrère, Guyton, Dusaulx et Sergent, reçut pour mission de préparer, d'accord avec le Comité des Finances de la Convention, l'aliénation des biens nationaux. Elle étudia par quartier l'utilisation des immenses terrains que possédaient à Paris les communautés religieuses et reporta ses conclusions sur le plan de Verniquet, dressé en exécution de la Déclaration royale de 1783 et dont la gravure venait d'être achevée. L'assemblage de ces conclusions forma le « Plan des Artistes », que la Convention entérina. Ses feuilles originales ont disparu, mais il a pu être facilement reconstitué. Il figure sous le n° X dans l'atlas *les Travaux de Paris, 1789-1889*, publié par la préfecture de la Seine en 1889 sous la direction d'Alphand.

me donnait ainsi raison. Elle enterra son rapport », écrit-il. Par 94 voix contre 2, au contraire, la pétition fut renvoyée au ministre d'État.

On finit par transiger, comme il arrive d'ordinaire. L'empereur avait cru nécessaire de venir se rendre compte sur place. Haussmann, sénateur, ne pouvait contrecarrer trop obstinément ses collègues... Le Référendaire sacrifia ses écuries, Gisors rebâtit son pavillon à l'autre extrémité du jardin (sur la rue Guynemer). La fontaine fut légèrement déplacée et, comme elle cessait d'être adossée aux immeubles, Gisors la dota très habilement d'une face postérieure en empruntant à l'ancienne fontaine de la rue du Regard le bas-relief de Léda.

La rue de Médicis fut créée.

Un morceau manquait toujours à la nouvelle Croisée de Paris. La Cité conservait sa vieille rue de la Barillerie, étroite et biscornue. Le second réseau se garda bien de l'oublier et le boulevard du Palais remplaça la vieille rue entre le Pont-au-Change et le pont Saint-Michel, déjà redressés et abaissés.

Mais on ne se borna pas à cette modification. La transformation atteignit l'île entière. Nulle part elle ne se fit aussi impitoyable que dans le berceau de Paris.

Rambuteau avait porté à sa physionomie ancienne une timide atteinte en élargissant la rue de la Cité et en ouvrant la rue de Constantine (de Lutèce) en face de la Cour-de-Mai. Haussmann, pendant dix ans à partir de 1858, éventra les bouges antiques, abattit la forêt de toits pointus, effaça le paysage médiéval sur lequel planait, du haut des tours de Notre-Dame, la grimace de Quasimodo.

Adieu la rue de la Calandre, qu'habita Théophraste Renaudot et par l'oblique détroit de laquelle l'ancienne croisée changeait d'axe, de la rue Saint-Jacques à la rue Saint-Denis! Adieu les tapis-francs dont les *Mystères de Paris* nous dépeignent l'horreur! Adieu l'humble quartier des Ursins où Juvénal eut son hôtel, où vécut Héloïse, où l'arrestation de Broussel en son hôtel de la rue Saint-Landry fit surgir les barricades de la Fronde!

Quand la bourrasque eut passé, il ne subsistait rien entre la cathédrale et le Palais de Justice.

Sur l'emplacement du bal du Prado, Bailly avait construit

le Tribunal de Commerce, où les magistrats consulaires, sommairement logés au cloître Saint-Merri, puis à la Bourse, trouvèrent un abri définitif sous le dôme chargé de fournir une perspective au boulevard de Sébastopol (1864). Sur la Calandre et sur la Rue-aux-Fèves, qu'éclaire encore pour nous le pâle sourire de Fleur-de-Marie, se dressaient la caserne de la Cité, l'hôtel des états-majors de la Garde de Paris et des Sapeurs-Pompiers, devenu préfecture de Police (1867).

La modeste place du Parvis avait pris ses dimensions actuelles. Le bâtiment noir et froid de l'Assistance publique en avait disparu. Rasées aussi les indignes constructions de l'Hôtel-Dieu, dont les « cagnards » lépreux baignaient dans le petit bras de la Seine.

Le nouvel Hôtel-Dieu élevait sa morne façade en face de l'endroit où se trouvait le péristyle à la grecque de l'ancien (1866-69).

De l'autre côté du boulevard du Palais, on travaillait depuis le règne de Louis-Philippe à mettre un peu d'ordre dans l'amalgame confus des immeubles à usage de justice et de police. Des chantiers subsistèrent là pendant tout l'Empire, et après. En 1870, les bâtiments du quai de l'Horloge et de la rue de Harlay étaient achevés et, sur la rue de Jérusalem, l'hôtel de Lamoignon, occupé par la Cour des Comptes avant sa translation au quai d'Orsay, était transformé et adjoint à la Préfecture.

Que restait-il de la vieille Cité? Les maisons de la place Dauphine et, au nord de Notre-Dame, limité par la rue d'Arcole redressée, le quartier de la rue Chanoinesse où Balzac a logé, près de la tour Dagobert, le groupe charitable des adeptes de madame de la Chanterie. Là où vivaient 25 000 habitants dans la première moitié du siècle, combien en reste-t-il maintenant?

S'il n'avait tenu qu'à Haussmann, il n'en serait resté aucun. « Mon dessein, — dit-il, — était d'absorber toutes les propriétés privées qui s'y trouvent encore » pour les remplacer par un archevêché, les hôtels du premier président de la Cour impériale et du président du Tribunal civil. « M. Duc avait en réserve un projet d'arrangement de la place Dauphine, qui en aurait fait un square encadré de galeries, et M. Gilbert

devait étendre les dépendances de la Préfecture entre la rue de la Sainte-Chapelle et le quai de l'Horloge... La Cité tout entière eût été ainsi affectée à des services publics[1]. »

Que cet idéal administratif n'ait pu être complètement atteint, il n'y a pas lieu de le regretter, certes. Assez de blocs réguliers s'entassent déjà dans la vieille île où Paris naquit au milieu des roseaux. Que ses bicoques malsaines soient tombées, l'hygiène l'exigeait sans doute. Que tous ses ponts aient été modernisés, non seulement ceux de la Croisée nouvelle, mais le pont Notre-Dame qu'on débarrassa de sa pompe, le pont d'Arcole qui cessa d'être suspendu, le pont Louis-Philippe et le pont au Double qu'on reconstruisit, la circulation y a gagné à coup sûr. Mais quelle tristesse c'eût été que de voir disparaître la place Dauphine et ce merveilleux site du Pont-Neuf que des mercantis rêvent d'adultérer aujourd'hui par l'élévation de gratte-ciel, cette « maison de madame Rolland » que le soleil couchant revêt de teintes roses dont la galerie projetée par l'illustre Duc ne se serait certainement pas habillée!

ANDRÉ MORIZET

(*A suivre.*)

1. *Mémoires*, t. III, 554.

JARDINS MAURES

LE JARDIN SUR LA TERRASSE (MEKNÈS)

Khaddouje ne savait pas ce que c'était qu'un arbre, de la verdure, un jardin... car elle n'avait quitté la maison paternelle que pour celle, très proche, et non moins close, de son époux.

Sid Abdelmalek était un homme savant et grave, toujours enveloppé de fines mousselines blanches. Il exerçait la profession de notaire dans une échoppe du Smât[1].

Et l'on eût pu le deviner rien qu'à sa démarche pudique, à sa parole lente toute imprégnée de mansuétude, à ses gestes onctueux, à son doux air dévot et patelin.

Sa barbe grisonnait déjà lorsqu'il épousa Khaddouje, après la mort de sa cinquième femme, Drissïia. Il ne l'avait guère pleurée, car il commençait à être las de ses formes obèses, de son visage de matrone luisant et gras. Et c'est pourquoi, sur ses vieux jours, il s'était décidé à convoler avec une tendre colombe à peine emplumée.

Dès la nuit de ses noces, Sid Abdelmalek s'embrasa d'une passion violente pour la fillette au regard ingénu, que le fard, le kohol, et les parures trop somptueuses n'arrivaient pas à rendre moins enfantine. Il ne lui donna aucune co-épouse, et même, par un suprême sacrifice d'amour, il se débarrassa de sa concubine, la négresse Yacout, qui avait vu d'un œil aussi bestial qu'indifférent cinq « maîtresses des choses » se

1. Souk des notaires à Meknès.

succéder en la maison. Au reste, son ardeur sénile n'aurait pu suffire au partage...

Khaddouje vivait un bonheur monotone auprès de son vieil époux. Il ne savait que faire pour la contenter, et ne lui ménageait pas les présents. Les coffres de Khaddouje étaient pleins de brocarts, de *tfinat* plus transparentes que la buée matinale, de *sebani* soyeuses et multicolores. Et nulle ne pouvait rivaliser avec elle, quant à l'éclat et au nombre des bijoux, en ces fêtes qui réunissent les femmes pour des noces ou des relevailles.

Certes, Khaddouje n'avait rien à désirer... Pourtant, elle enviait confusément celles dont la demeure enferme un *riadh* mystérieux, plein de fleurs, d'arbustes et d'oiseaux. Et elle eût échangé contre un jardin, si modeste fût-il, la vaste cour pavée de mosaïques, froide et solennelle, qui convenait bien à la maison du notaire Abdelmalek.

Lorsque, au printemps, l'air s'échauffe et vibre au-dessus des terrasses, que les pigeons se becquètent amoureusement sur la crête des murs, que les cigognes passent et repassent dans le ciel, d'un vol largement éployé, et que le vent du soir apporte tous les parfums du bled en fleurs, Khaddouje sentait un immense désir frémissant de verdure, d'espace et de liberté, un désir de toutes les choses interdites, gonfler sa petite poitrine et tourmenter son cœur...

Elle écoutait, pendant des heures, les récits de ses esclaves qui sortaient parfois hors de la ville, et elle se figurait le monde comme les bosquets du paradis que décrit le Livre Excellent.

L'amour de Sid Abdelmalek n'allait pas jusqu'à emmener Khaddouje à la campagne, dans une des *arsat* pleines d'orangers qui s'inclinent au bord de l'oued. Et, du reste, Khaddouje, malgré son désir obsédant, eût, d'elle-même, refusé cette escapade, car il ne convient pas qu'une honnête musulmane sorte jamais de sa demeure. Mais son mari lui apportait de ces bouquets ingénieusement montés, où les fleurs, bien pressées, s'étagent en pyramide autour d'un roseau, et des guirlandes de jasmin si odorantes que la jeune femme se sentait défaillir en y plongeant son visage.

Khaddouje était à peine nubile lors de son mariage, et,

comme les petites filles en pays d'Islam sont précoces, elle n'avait peut-être pas tout à fait treize ans quand elle conçut un enfant, à la grande joie du notaire qui, de ses cinq femmes, n'avait élevé qu'un fils déjà marié. Sa fierté, débonnairement égoïste, ne s'apitoya pas sur la taille enfantine, trop mince pour le fardeau maternel, mais il s'inquiétait du désir, toujours plus exaspéré, de Khaddouje, et qu'il ne pouvait contenter. Les bouquets ne suffisaient plus à la petite épouse; elle rêvait de verdure et de campagne, d'herbe fraîche pleine d'insectes, d'arbres aux ombrages épais, et il était à craindre que les esprits malfaisants ne prissent leur revanche sur l'enfant, si cette envie n'était pas satisfaite.

Sid Abdelmalek réfléchissait désespérément à ces choses, lorsque le Seigneur éclaira son esprit... Dès le lendemain, il enjoignit à Khaddouje de s'enfermer en sa chambre, car des ouvriers devaient travailler à la terrasse, pour les réparations. En effet, des pas lourds, des voix d'hommes, que la jeune femme et ses négresses écoutaient curieusement derrière leurs portes, résonnèrent dans la maison une partie du jour... Le notaire dirigeait lui-même leurs travaux... Lorsqu'il sortit, une lueur de malice et de tendresse éclairait ses yeux.

Vers le couchant, les femmes montèrent à la terrasse pour bavarder avec les voisines, car telle est leur unique et suprême distraction. Mais Khaddouje, plus lasse que de coutume, avait refusé de les suivre; étendue sur les coussins de sa chambre que l'ombre emplissait déjà, elle poursuivait son rêve insensé... Or, la petite esclave Yasmin accourut en criant, et l'on entendit, en haut des murs, un concert de rires et d'exclamations enthousiastes :

— O Lella! Viens!... La bénédiction d'Allah sur mon maître!... Que n'imaginerait-il pour te plaire?... Par Mouley Idriss du Zerhoun, il t'a planté un jardin sur la terrasse!...

Khaddouje se précipita vers l'escalier, oubliant sa fatigue, et elle pensa mourir de contentement en apercevant « le jardin » autour duquel les négresses s'assemblaient extasiées : des pots de fleurs s'alignaient contre la muraille; il y avait des œillets pourpres à la senteur poivrée, des giroflées, des tubéreuses, et même un minuscule oranger. Une légère claie de roseaux s'élevait au-dessus d'une caisse où, sans doute,

on avait semé des plantes grimpantes. L'univers s'ouvrait devant Khaddouje; le jardin des terrasses prit, à ses yeux, les proportions d'un Paradis... Elle vit des forêts sous les feuilles, des sentiers entre les tiges, dont elle se plaisait à suivre les détours, des pays immenses et merveilleux semés de fleurs... Tout le jour, elle attendait, impatiente, la tombée du crépuscule, elle ne vivait plus que pour cette heure-là. Même, elle délaissait ses voisines. Qu'avait-elle à faire de leur babillage oiseux?... Elle arrosait les plantes altérées par l'ardente réverbération de l'après-midi, surveillait l'éclosion d'un bouton, enlevait soigneusement les feuilles mortes, s'amusait aux jeux des fourmis et des moucherons...

Bientôt, des volubilis plus azurés que les *zélige*[1] de la cour s'enlacèrent aux roseaux et formèrent une petite tonnelle sous laquelle Khaddouje allait s'accroupir, heureuse, délivrée de son intense curiosité. Par-dessus la muraille, elle apercevait au loin la ligne bleuissante de l'Atlas...

Un soir, Khaddouje ne monta pas à la terrasse. Il y eut des cris dans la maison, puis des gémissements et des sanglots désespérés... La petite épouse, trop frêle, était morte en essayant d'être mère.

Khaddouje repose au cimetière de Sidi Ben Aissa, au milieu des herbes sauvages et de la verdure.

Le jardin des terrasses n'existe plus, tué par le soleil trop ardent de l'été. Car il est en ce monde deux choses exquises, mais fragiles, et qu'il faut toujours ménager : les fleurs et les petites filles.

L'INACCESSIBLE

Les Sultanes qui n'ont pas d'amour languissent dans le vieux Palais. Elles rêvent aux voluptés à jamais interdites, car l'époux est mort, et nul ne saurait toucher aux femmes sur qui l'impérial désir se posa...

Le Palais est loin de la ville, derrière les remparts et les ruines. Aucune rumeur ne pénètre à travers ses murs, aucune visiteuse n'y apporte les échos de la vie. Des eunuques et des esclaves gardent toutes ses portes.

1. Carreaux de mosaïque.

Captives entre les captives, les Sultanes qui n'ont pas d'amour sont déjà retranchées du monde. L'ombre du Sultan défunt plane au-dessus de leur demeure...

Elles furent cent et ne sont que huit. Beaucoup d'entre elles ont rejoint le Maître dans « les jardins arrosés de cours d'eau, où les croyants se reposent sur des tapis dont l'envers est de brocart [1] ». Sans doute ont-elles retrouvé ces plaisirs amoureux qui leur furent refusés durant d'interminables années, pour avoir été goûtés, jadis, auprès d'un mortel trop auguste.

Les Sultanes qui n'ont plus d'amour ne gardent pas d'autre espérance.

Le Palais est vaste et somptueux, il fut bâti par un grand prince et pour d'immenses destinées. Mais la gloire ne laisse qu'un nom, et les splendeurs, que des ruines...

Seuls des eunuques, des veuves et des cigognes hantent encore ces murs.

Les eunuques, gras et noirs, somnolent, accroupis aux portes. Ils regrettent l'impossible joie.

Les Sultanes passent de longues heures allongées parmi les coussins. Elles s'ennuient et regrettent l'amour.

Les cigognes, perchées sur une patte, s'immobilisent au sommet des ruines. On ne sait pas ce qu'elles regrettent.

Dans la première chambre, habite une princesse très noble et toute décrépite. Lellah Zeineb naquit aux Palais Impériaux que jamais elle ne quitta. Son cousin la prit pour épouse et il en eut beaucoup d'enfants.

Dans la deuxième chambre habite une Sultane venue des monts glacés de l'Atlas. Elle se souvient de sa libre jeunesse, du château fort où elle naquit, et des compagnes avec lesquelles, chaque jour, elle puisait l'eau dans le torrent... Fille de Caïd, elle devint femme du Sultan, pour sceller la réconciliation du Chef rebelle et de son Souverain.

Dans la troisième chambre, habite une Circassienne dont la grâce affola Moulay Hassan durant plus d'une année. Un Vizir l'amena d'Asie où elle apprenait, au fond d'un harem, l'art des caresses voluptueuses. Mihirmeh, la très experte, se plaît à revêtir ses robes d'autrefois et son regard bleu erre

1. Koran.

par delà le bled sans fin. Elle aperçoit, à travers les treillis d'un moucharabié, les vagues du Bosphore qui se brisent au pied du logis, et les mouettes tourbillonnant dans la tempête.

Dans la quatrième chambre, habitent deux sœurs berbères arrachées à leur tribu et vendues sur le marché de Fez. Allah fit leurs visages si beaux et si semblables que le Sultan ne sut jamais s'il préférait Ammbeur ou Mbilika.

Dans la cinquième chambre, habite une bédouine toute tatouée, au corps svelte et vigoureux. Elle soignait les troupeaux dans son douar quand le Sultan l'aperçut au cours d'une harka[1]. Elle partagea longtemps la tente impériale.

Dans la sixième chambre, habite une négresse ruminante et bestiale, qui mâche éternellement un morceau de « mesca »[2]. En ses heures de férocité, le Sultan cherchait auprès d'elle l'ardeur des étreintes sauvages.

Dans la septième chambre, habite une jeune esclave : Yasmin n'avait pas dix ans lorsque le Maître, un soir, la distingua. Elle paie, de toute sa vie, la faveur d'une nuit cruelle.

Il y a encore beaucoup [illegible]mmes au Palais, ce ne sont point des veuves, mais des servantes et de nobles vierges que l'amour oublia... Lella Mina, Lella Fathma, Lella Henia, et tant d'autres, ont dépassé l'âge où on goûte aux joies conjugales. Elles furent jeunes et se sont flétries... peut-être le Sultan d'aujourd'hui assignera-t-il enfin à quelque jeune chérif l'honneur d'épouser une fille de sang impérial. Elles se consument en cette attente...

Dans le vieux Palais, retranché du monde, toutes les femmes songent à l'amour.

Le cinquième jour de la semaine, des eunuques ouvrent une porte et les Sultanes prisonnières s'en vont à travers les jardins.

Elles ont des vergers pleins d'herbe fraîche et de soleil entre les branches; des bois d'oliviers aux troncs noueux et au frêle feuillage d'argent; des pâturages où les taureaux s'ébattent avec les génisses; des champs de pavots multicolores dont le parfum donne l'oubli, des orangers, des citronniers,

1. Expédition contre les dissidents.
2. Sorte de gomme odorante.

des grenadiers et des pêchers accablés de fruits; des ruisseaux qui courent au milieu des joncs, et des sentiers à peine visibles sous les mousses.

Elles ont des *riadh* somptueux et mélancoliques, animés de petites esclaves, des parterres remplis de fleurs; de longues tonnelles couvertes de vignes, où l'ombre se fait transparente et verte; des bassins d'eau morte cerclés de mosaïques; des vasques toujours ruisselantes, et des allées que bordent les cyprès.

Les Sultanes qui n'ont pas d'amour ne vont point rêver sous les arbres, elles ne cueillent jamais une branche, ni ne rafraîchissent leurs pieds à l'eau glissante des fontaines... Tracé en haut d'un rempart, le chemin qui leur est permis ne s'abaisse pas vers les jardins. Les Sultanes n'en sauraient descendre... Elles dominent des bosquets charmants, des roses, des jasmins et des sources, toutes délices interdites... En vain les vierges tendent leurs mains vers ces fleurs qu'elles ne peuvent atteindre. En vain tressaillent les veuves quand le vent du soir leur en apporte les parfums.

Les Sultanes qui n'ont [illegible] amour passent au-dessus des jardins.

LE JARDIN DÉCEVANT

Une torpeur morne et pesante engourdit la salle aux murailles de mosaïques, la salle sombre, toujours close, où la lumière pénètre à regret, telle une ennemie sournoise... Mes yeux habitués à cette ombre poursuivent les arabesques du plafond, qui se déroulent, se croisent et s'enchevêtrent en labyrinthes harmonieux. Ah! que le regard se lasse de leurs détours, de leurs caprices et de leur mystère dont il est obsédé... Mais la volonté ne sait plus faire l'effort qu'elle désire, — comme en ces rêves dont le dormeur voudrait, et ne peut s'éveiller. Quelques mouches bourdonnent, d'un bourdonnement si continuel et monotone qu'il fait encore partie du silence et de la chaleur. Aucune vie ne tressaille en dehors de la salle où rien ne bouge; aucun être ne traverse le patio dont les vertes perspectives apparaissent derrière les vitres de la croisée.

Vision de fraîcheur et de printemps... ombre glauque des orangers... Fouillis de plantes venues au hasard dans leurs parterres symétriques... étincellement des allées sur lesquelles le soleil se joue en taches roses... bananiers aux feuilles longues et molles que le vent balance... charmille étoilée de jasmin... reflet d'un mur d'ocre à travers les glycines... et surtout les eaux ruisselantes de la vasque et de la fontaine.

Mes yeux, détachés des entrelacs, se prennent au leurre du jardin; quelques arums haussent leurs calices écarlates dans la verdure, des rosiers grimpent et retombent, un datura, chargé de fleurs, s'écroule au-dessus d'un bassin calme, et, d'une vasque de marbre, le jet d'eau s'élève, fuselé, tapageur, avec de brusques soubresauts, un fracas de gouttelettes cristallines et rebondissantes...

Le jardin m'attire, il me fascine... je quitte le divan où la chaleur m'avait jetée inerte, et j'entr'ouvre les lourds battants de cèdre précieusement ouvrés. Un souffle de feu pénètre dans la salle, la lumière trop cruelle blesse mes yeux, le sang bat à mes tempes avec violence, en un douloureux étourdissement. Le jardin tout entier flambe et vibre malgré ses promesses. Le vent, qui secoue les branches, apporte toutes les ardeurs du bled calciné dont il vient. Les mosaïques des allées brûlent les pieds nus, des insectes accablés, des guêpes ivres se cachent au creux des feuilles; et l'eau ensorceleuse, l'eau limpide, l'eau qui s'élance et retombe en pluie autour de la vasque, l'eau menteuse et chaude, attiédit, en y ruisselant, les rebords de marbre blanc...

Ah! rentrons dans la salle où l'on défaille, en cette atmosphère d'étuve, trop lourde, trop sombre, trop asphyxiante... L'être proteste contre l'agressive réalité du dehors... A travers les vitres et les grilles forgées de la fenêtre, il a tout au moins le mirage et l'espoir, l'illusion du jardin décevant...

REMINISCERE

Hantise des jardins de Grenade, où la verdure est exubérante, où l'eau coule toujours et partout.

... Une allée du Generalife, dont les degrés montent sous une voûte de feuillage si épais que le sol est à peine éclaboussé

par quelques gouttes de soleil. A chaque palier, un mince jet d'eau fuse... et l'eau dégringole, joyeuse et bruyante, dans les rigoles qui enserrent les marches. Est-ce une allée, un escalier ou une cascade?

... Des pots de buis tout ronds, sur le rebord d'un petit bassin octogonal, se mirent à l'envi... Ils laissent juste la place au reflet si bleu du ciel...

... Le jardin de Dona Rafaela : en terrasse au-dessus de la ville. Des parterres mal soignés, pleins de fleurs semées au hasard; des lauriers-roses, une vieille tour accablée de lierre, des bassins engourdis sous les saules, une charmille sombre où le soleil glisse quelques rais, et, sur la balustrade, un paon qui fait la roue et se promène avec complaisance...

... Une fontaine rit dans la feuillée, ses eaux glissent rapides et scintillantes, par-dessus la margelle de marbre rose qu'elles dépassent. « On ne peut distinguer si c'est l'eau qui est immobile ou le marbre qui ruisselle[1]. »

... La lumière du ciel et de la plaine éclate brusquement au bout de la tonnelle noyée d'ombre glauque. L'eau s'égoutte d'une vasque invisible et toujours débordante.

... L'étroit canal reflète des murailles orange, entre sa double file de jets d'eau, dont les pluies émeuvent à peine son miroir placide...

... Une vasque de pierre, massive et verdie au milieu d'un grand bassin calme. Les murs sont tapissés de lierre et de roses; un vieux cyprès regarde, par dessus leur crête, les buis symétriques de la terrasse supérieure.

... Des citronniers en berceaux formaient une allée embaumée, où nous passions... une vasque pleurait dans l'ombre, et l'on apercevait plus bas d'autres allées, d'autres terrasses et d'autres jardins, tous différents et mystérieux, où l'eau s'endormait dans les bassins... de petits escaliers nichaient partout sous les lierres...

Fraîcheur, impression verte et mouillée... parce que le sirocco souffle, depuis des jours, en tourbillons de poussière brûlante au-dessus des êtres et du bled lassés, à l'extrémité de la lassitude, par cet aride été d'Afrique... Mirages dans le désert...

1. Inscription arabe sur une vasque de l'Alhambra.

LE VERGER AU BORD DE L'OUED (MEKNÈS)

Viens, ami! viens au verger où l'on t'attend!

L'aube dissipe les dernières fumées de la nuit, l'étoile s'enfuit vers l'Occident, et le muezzin matinal chante au-dessus de la ville endormie. Craignons, pour notre route, les ardeurs du jour.

Viens, ami! viens au verger où l'on t'attend!

***

Jouissons d'un moment en ce monde.

Le printemps a fait éclore les soucis, les iris, les glaïeuls, ainsi que l'anthémis au parfum amer. Les fleurs entremêlées couvrent les plaines de leurs dessins et le bled est plus chatoyant que ces tapis de Rabat dont les femmes mélangent et tissent les brillantes couleurs.

Jouissons d'un moment en ce monde.

***

Vois, le verger est accueillant et frais au bord de l'Oued. Une herbe épaisse couvre le sol, l'ombre des orangers est si parfumée que nous penserons mourir de volupté. Des oiseaux volent autour de nous, dont le plumage d'azur rappelle le plumage d'une esclave chrétienne; les merles sifflent, les tourterelles roucoulent tendrement, et, dans les branches, un serviteur attentif a suspendu la cage de jonc où l'oiseau des Canaries célèbre en son langage les louanges d'Allah.

Vois, le verger est accueillant et frais au bord de l'Oued.

***

Une source jaillit au milieu des roseaux, je veux boire son eau limpide, aussi douce que celle du Tasnim où se désaltèrent ceux qui approchent de l'Eternel.

Des arbres de toute espèce croissent alentour, des figuiers et des oliviers, des grenadiers et des vignes, des palmiers

élevés et des bananiers chargés de fruits. Le jardin renferme toutes choses que nos sens désirent et qui font les délices des yeux.

Une source jaillit au milieu des roseaux, je veux boire son eau limpide, aussi douce que celle du Tasnim.

***

Certes, nos plaisirs sont délicats.

Des tapis recouvrent l'herbe fraîche, nous avons des coussins de brocart pour nous accouder, tandis que l'aloès fume dans les cassolettes... Venus de la ville, les esclaves apportent des plats succulents et de jeunes serviteurs aux charmes rares nous versent le thé parfumé de menthe ou de verveine. Voici que les musiciens, à l'écart, accordent leurs instruments, le son du gumbri s'unit à ceux du luth.

Certes, nos plaisirs sont délicats.

***

Laissons bleuir la nuit, l'ombre enhardit la troupe des timides gazelles...

Les feuillages ont frémi doucement sous la brise, c'est l'heure du combat entre le jour et les ténèbres. Un rossignol chante dans les branches, et sa plainte amoureuse jette le trouble en nos âmes. Les belles aux grands yeux ne sauraient tarder...

Laissons bleuir la nuit, l'ombre enhardit la troupe des timides gazelles...

***

Echanson! remplis ma coupe... Elle est venue, ma Saadia, ma Sultane, dont le regard affole...

Verse! que je puisse supporter l'éclat de ses prunelles. Une nuit auprès d'elle m'est plus précieuse que le trône des Alaouïine. Sa beauté surpasse celle des femmes que les bateaux amenèrent d'Asie pour le harem de Moulay Hafidh, et sa science amoureuse égale la leur.

Echanson! remplis ma coupe... Elle est venue, ma Saadia, ma Sultane, dont le regard affole...

***

C'est assez glorifier le Caïd, Chanteur!... dis-nous les louanges de Saadia, la belle des belles.

Sa taille est la hampe d'un étendard au Moussem[1] de Moulay Idriss, son œil, la balle d'un fusil chrétien qui ne manque jamais le but, ses sourcils sont l'arc flexible aux mains d'un guerrier... Combien d'hommes furent anéantis par les glaives tranchants de ses cils, et que d'esclaves elle enchaîna dans les anneaux de sa chevelure aux suaves parfums!...

C'est assez glorifier le Caïd, Chanteur!... Dis-nous les louanges de Saadia, la belle des belles.

La nuit fut merveilleuse, et longue, longue, notre orgie sous les citronniers, au milieu des gazelles, tandis qu'entourés de flambeaux allumés, nous tendions nos coupes à l'échanson. La rose et la fleur de l'oranger embaumaient davantage en secouant sur nous leurs pétales. Tous les oiseaux s'étaient tus, et l'on n'entendait que les soupirs des belles oppressées d'amour... Les amants s'abreuvèrent à leurs lèvres, ils on dévasté le jardin...

La nuit fut merveilleuse et longue, longue, notre orgie sous les citronniers, au milieu des gazelles!

JARDINS EMPRISONNÉS (FÈS)

Jardins mélancoliques et secrets entre les vieux murs!

Des allées de mosaïque s'entrecroisent et se perdent à travers la verdure. Les bananiers, les rosiers, les arbres fruitiers poussent en fouillis dans les parterres négligés; quelquet vignes traînent et s'accrochent; des jasmins esquissent un berceau; les orangers et les citronniers chargés de fruits abaissent vers le sol leurs branches pliantes. Un merle invisible siffle, par intervalles, son petit air, accompagné par l'incessant et tendre roucoulement des tourterelles.

1. Fête religieuse.

Il fait frais et mystérieux dans l'ombre verte des jardins. Le soleil ne dore plus que la cime des peupliers déjà roussis par l'automne. On respire un air suranné.

Une vasque pleure doucement au-dessus d'un bassin octogonal, recouverte d'une mousse molle et pendante comme une étoffe, d'où l'eau s'égoutte presque sans bruit.

L'eau n'ose pas troubler le recueillement des vieux jardins elle s'y fait discrète et dormante.

Une femme est morte d'ennui dans le jardin du Pacha. Elle se nommait Zeïna Haddi; son père était un Caïd de la montagne; elle n'avait jamais quitté le Zalagh[1]. Elle allait, elle allait, avec ses compagnes, puiser l'eau des sources.

Un jour qu'il chassait au faucon, le Pacha de Fès l'aperçut Il la trouva belle et voulut l'épouser. Cette alliance honorait le Caïd, les noces furent célébrées. Puis l'époux emmena l'épouse...

Lorsque Zeïna Haddi approcha de la Ville, elle se mit à frissonner. Les murailles de Fès l'accablèrent... Elle se sentit prisonnière dans son palais de mosaïque, elle qui toujours avait vécu sous la tente. Elle se réfugiait au jardin afin de voir un peu de ciel, et de respirer l'odeur du vent qui a passé sur la montagne.

Le Pacha la comblait de présents. Il la voulait plus belle qu'une sultane. Zeïna Haddi possédait des caftans de brocart; des « feragiat[2] » transparentes, légères comme des nuées; de hautes ceintures tissées d'or et de soie, des panaches en plumes d'autruches; des bracelets émaillés par les juifs; des bagues, des anneaux d'oreilles; des colliers d'émeraudes brutes, des diadèmes tout incrustés de pierreries, et de ces longs glands en perles fines que les femmes suspendent de chaque côté de leur visage.

Pour la distraire, son mari lui acheta des négresses habiles à danser, à jouer du gumbri, à faire des pâtisseries, et un oiseau mécanique qui sifflait dans une cage dorée en remuant sa queue.

Il lui avait meublé une chambre splendide, avec des tapis de Rabat et des lits recouverts de soie. Mais Zeïna Haddi

1. Montagne située près de Fez.
2. Robes de dessus en mousseline.

n'y entrait jamais. Elle ne voulait pas quitter le jardin. Afin de satisfaire son caprice, le Pacha y fit installer des sofas et des coussins, et, la nuit il allait rejoindre son épouse sous les branches. Un rossignol chantait au-dessus d'eux...

Depuis qu'elle était à Fès, une fièvre lente consumait Zeïna Haddi. Chaque jour, elle devenait plus faible et plus triste.

Elle mourut un soir, au jardin, à l'heure où les derniers rayons s'éteignent à la crête des murs.

Qu'Allah lui donne la miséricorde!

A.-R. DE LENS

LE PASSÉ DE SOBAKINE[1]

XVIII

La petite Olga s'était endormie depuis longtemps, mais sa maman continuait à balancer machinalement son berceau, le regard dans le vide. Il y avait encore beaucoup de choses à faire ce soir dans la maison, mais les soucis domestiques ne l'occupaient plus.

Depuis plusieurs semaines, la vie avait changé encore une fois. A de rares exceptions près, Boris travaillait maintenant dans la soirée, et rentrait tard après minuit, brisé de fatigue. Il dormait jusqu'au lendemain passé midi, puis il allait chercher les provisions à la coopérative, les rapportait chez lui, dînait et repartait pour le ministère. Mais ce n'était pas cet étrange emploi du temps qui troublait Marie; elle était bouleversée par l'énorme changement qui s'était opéré en Boris. Celui-ci n'était devenu ni plus égoïste, ni plus désagréable, ni plus méchant qu'il n'avait été jusqu'alors. Néanmoins elle ne le reconnaissait plus. Elle sentait instinctivement que quelque chose était entré dans la vie de son mari et qu'il n'osait ou ne voulait pas le lui avouer. Et elle se sentait seule, toute seule dans le monde.

Dans ces instants, ses pensées se tournaient vers le passé. Elle se rappelait sa vie de jeune fille. Elle comprenait maintenant à quel point elle était heureuse alors, même quand ses soucis enfantins lui paraissaient si graves. Ses parents l'adoraient, la choyaient, surtout sa mère qui était prête à lui passer

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 août, 1er et 15 septembre.

toutes ses fantaisies. Son père semblait plus sévère, mais lui aussi cédait bien souvent... Marie aimait son père par-dessus tout, même depuis son mariage. Et cependant c'était lui qui lui avait porté le coup le plus cruel. Pourquoi était-il parti si brusquement, si inopinément, sans même lui dire adieu, à elle, son unique enfant? Pourquoi l'avait-il abandonnée? Pourquoi n'était-il pas parti avec tous les siens, plusieurs mois plus tôt, sans attendre la révolution, puisque, lui, il la sentait approcher depuis longtemps?

Et maintenant elle était toute seule, parmi les Sobakine... Marie n'avait jamais été amoureuse de Boris, tout d'abord elle ne l'avait même pas aimé, mais la conscience de son devoir envers lui, la force de l'habitude, la naissance de la petite Olga, — tout cela lui fit croire au début que Sobakine était devenu un ami pour elle, un compagnon, dont les intérêts ne devaient faire qu'un avec les siens. Puis, après le départ de Kosténeuve, Boris devint pour elle un protecteur et remplaça ainsi son père, sous l'égide duquel elle avait été habituée à se trouver depuis son enfance. Elle devinait vaguement que son mari, lui aussi, avait encore besoin d'être dirigé par quelqu'un, que lui pas plus qu'elle n'était prêt à vivre sans tutelle. Les premiers jours de la révolution elle le vit effrayé, perdu, terrorisé. Mais elle ne comprenait pas que, dans ces moments terribles, c'était plutôt elle qui aurait dû diriger son mari, au lieu de se laisser diriger par lui. Et, peu à peu, elle s'était confiée à Boris, avait reporté sur lui les mêmes sentiments d'obéissance et d'affection qu'elle éprouvait autrefois pour son père.

Oui, maintenant elle aimait Boris. Les jours qui suivirent le moment où il vit sa carrière brisée, où il commença à s'intéresser à son foyer, à sa famille, les rapprochèrent. Et lorsqu'il fut arrêté par les agents de Smarkoff, lorsqu'elle le vit emmené dans une automobile bolchéviste, sous la garde de ces terribles matelots, elle ne pensa plus à rien qu'à le revoir, qu'à le sauver. Pour la première fois de sa vie elle oublia son enfant et se précipita, courut à Smolny pour tomber à genoux devant les révolutionnaires, pour prier, implorer...

Elle soupira à ce souvenir. Dieu avait entendu sa prière, Boris lui était revenu, sain et sauf, le même soir...

Puis les jours de ruine... Elle vendait leurs meubles, Boris se privait de tout pour ne pas faire de dépenses... Mais dans cette misère, dans cette humiliation qu'elle subissait du fait des acheteurs insolents qui marchandaient pour chaque rouble, elle avait toujours Boria, Boria son ami fidèle, qui l'aimait, qui l'aidait en tout, sauf peut-être dans les discussions avec les acheteurs...

Les visites à Smolny, la rentrée au service... C'était mille fois pire encore que la misère, car c'était le contact avec le bolchévisme; elle voyait son mari rejeter peu à peu les nobles principes d'autrefois : la fidélité au tzar, le sentiment national, le patriotisme. Mais, malgré tout, elle comprenait qu'en répétant les formules bolchévistes, Boris n'avait pas changé dans le fond de son cœur. Il ne faisait que tenir le rôle nécessaire pour assurer sa propre existence et celle de sa famille. Marie l'excusait volontiers : c'était pour elle qu'il agissait autant que pour lui-même. Et puis, la petite Olga... En outre, une fois entré au service des soviets, Boria fut plus que jamais à elle. Sa nouvelle carrière ne l'intéressait pas; tous ses intérêts étaient concentrés autour de sa famille. Non, il n'était pas devenu un bolchévik, il était toujours le Boris d'autrefois et même meilleur, moins égoïste, moins grognon.

Le jour de sa visite aux Allemands, Marie se convainquit une fois de plus qu'au fond, il n'avait songé qu'à quitter Pétrograd et son odieux service. Elle avait éprouvé une vive satisfaction pendant la soirée où ils avaient cherché, tous les deux, le moyen de fuir à Kieff le plus tôt possible. Il n'était plus question de la volonté du peuple ni d'autres formules révolutionnaires dont Boris avait pris l'habitude de se servir en toute occasion. On ne parlait que du voyage, des visas allemands, de la délivrance de ce joug qui pesait de plus en plus sur eux... Ce soir-là, dans l'enfer qui les entourait, Marie s'était sentie, malgré tout, pleinement heureuse : elle avait auprès d'elle un véritable ami qui pensait comme elle, qui avait les mêmes désirs.

Mais quelques jours plus tard...

Ah! elle s'en souviendrait toujours, de cette autre soirée, si différente! Boris partit à huit heures pour le ministère. Vers dix heures elle avait fini son travail; elle sommeilla; puis elle

se sentit envahie d'une tristesse vague et confuse : elle était tellement habituée à voir son mari tous les soirs! La pendule de la salle à manger sonna onze coups, et elle entendit la porte de service s'ouvrir et se refermer avec fracas : c'était Tania qui rentrait avec son matelot. Boris était toujours absent.

Vers minuit, Marie entendit une automobile s'arrêter devant la maison. Elle tressaillit : une perquisition, une arrestation peut-être? Tout à coup le timbre électrique résonna à la porte d'entrée.

Affolée, elle se précipita pour ouvrir. Maintenant elle était sûre que l'on venait chercher ou même peut-être arrêter Boris. L'idée qu'il était lui-même au service des soviets ne la rassurait pas. Ce matin même, le matelot avait menacé, en jurant, de chasser tous les bourgeouilles de cet appartement et de l'occuper lui-même avec ses deux camarades... Peut-être cette visite nocturne n'était-elle que l'accomplissement de ces menaces?...

Son cœur palpitait, lorsqu'elle ouvrit la porte. Elle vit alors Boris un peu pâle, les yeux cernés, mais calme. Personne ne l'accompagnait. Il n'était pas arrêté, il rentrait de son service. Il pénétra dans l'antichambre et ôta sa capote.

— Tu ne dors pas encore? — dit-il, et c'est alors que Marie s'aperçut pour la première fois de son air gêné et coupable, qui depuis lors ne le quitta plus. — Il est tard, et je suis très fatigué.

— Veux-tu manger? — demanda-t-elle. Tu dois avoir faim. Tu es très pâle.

— Vraiment? — dit-il avec un sourire gêné. — Non, ma chérie, ma bien-aimée, ma douce Mariette, ne te dérange pas. Je n'ai envie que de dormir... dormir...

C'était tout ce qu'il lui avait dit ce soir-là. Il se déshabilla, se mit au lit et s'endormit presque immédiatement. Mais cette tendresse inaccoutumée, cette étrange expression avec laquelle il avait prononcé : « Ma douce Mariette », la frappèrent encore plus que le sourire qui s'était dessiné sur ses lèvres. Elle passa la nuit presque sans sommeil, ne pouvant se rendre compte de ce qui l'inquiétait le plus : l'automobile bolchevique qui pourtant avait cessé de lui faire horreur en lui ramenant Boris, le

sourire étrange de son mari, ou bien ces paroles si inattendues : « Ma bien-aimée, ma douce Mariette... »

Beaucoup de jours s'étaient écoulés depuis cette soirée, mais Marie se souvenait de tous ces détails. Ce fut là le commencement de sa nouvelle vie, où elle se sentit toute seule, sans avoir auprès d'elle son Boris d'autrefois. Il était devenu plus doux, plus caressant, plus attentionné, mais il n'était plus franc avec elle, sa pensée était toujours absente et elle ne savait plus rien de ce qu'il faisait, une fois sorti de la maison. Elle le voyait toujours à moitié endormi, fatigué, et elle ne pouvait lui tirer un mot pour savoir, au moins, ce qui se passait à son service. « Ça va bien, ma chérie, répondait-il toujours à ses questions; ne t'inquiète pas... La révision des documents?... Oui, elle avance... mais je suis trop fatigué pour raconter tous les détails. C'est trop compliqué. » Et, en disant cela, il détournait toujours son regard pour ne pas rencontrer celui de sa femme.

Comme tout cela ressemblait peu à son attitude d'autrefois!

Marie finit par croire qu'il s'enlisait peu à peu dans le gouffre bolchevique, ce qui sans doute devait le gêner en sa présence. Beaucoup de choses semblaient confirmer cette supposition. L'automobile qui se trouvait maintenant tous les soirs aux ordres de Boris, cela signifiait déjà qu'il était devenu un personnage important : seuls les commissaires se servaient des autos. Une fois, cette même automobile vint pendant la journée, et un matelot sonna à leur porte; Boris, qui venait de se réveiller, l'accueillit en grand ami, l'appela camarade Pierre et l'invita à déjeuner, mais Marie s'aperçut que le matelot traitait Boris avec un certain respect. Il était venu prévenir que ce serait inutile de se présenter ce soir au ministère : le commissaire Schantz n'y serait pas non plus.

Tout cela, l'automobile et le matelot, c'était odieux. Jamais plus Boris ne manquait de provisions à la coopérative, mais cela ne faisait plus plaisir à Marie. De quel prix était-elle payée, cette priorité?

Il n'était plus question du départ pour Kieff...

Une auto s'arrêta brusquement dans la rue. Que cela pouvait-il signifier? Il était à peine dix heures. Donc, deux heures

restaient encore, tout au moins, jusqu'au retour de Boris.

Marie se dirigea vers l'antichambre. Mais oui, c'était Boris, elle reconnut ses pas dans l'escalier. Encore un instant, et il fut là.

— Qu'est-il arrivé?

— Il est arrivé que tu peux, enfin, partir, — répondit-il en ôtant sa casquette.

— Partir, pour où?

— Pour Kieff, naturellement. As-tu oublié ma visite à l'ambassade?

— Boria, je ne te comprends pas. Tu veux dire que je dois partir seule?

— Pas seule, mais avec Olga. Que faire, ma chérie? Il n'y a pas d'autre moyen. Je vous rejoindrai après. Tiens, voici le permis. Lis-le.

Les lignes dansaient devant les yeux de Marie; elle ne pouvait pas lire.

— Boria! — s'écria-t-elle en se jetant vers lui. — Boria! je ne veux pas te quitter!

Boris lui-même semblait ému.

— Calmons-nous d'abord, — dit-il en détournant son visage, et il parut à Marie que sa voix tremblait. — Calmons-nous et soyons raisonnables. Penses-tu que je puisse quitter mon service ouvertement? Obtiendrais-je un permis?

— Non... non; je le comprends bien.

— Maintenant, dis-moi... Pourrions-nous fuir tous les trois?

— Non plus.

— Tu vois toi-même à présent. La seule chose possible serait que tu partes avec un permis, et que moi, je te rejoigne plus tard par n'importe quel moyen. Fuir tout seul est beaucoup plus facile qu'à deux, avec un enfant.

Marie ne répondit rien.

— Mais lis enfin ton permis. Ou bien donne-le-moi, je te le lirai... « La citoyenne Marie Sobakine, femme du commissaire Sobakine, se rend à l'étranger via Orcha. Les autorités soviétiques sont priées... »

— Commissaire?... Tu es donc commissaire?

— Mais non. Ce n'est mis que pour t'éviter des ennuis en

voyage. Je suis ce que j'étais, c'est-à-dire rien du tout.

— Qui t'a donné ce permis?

— Le commissaire Schantz.

— Cette jeune juive?

— Oui... la jeune juive.

Marie resta un moment silencieuse. Puis elle se tourna vers Boris, ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais son visage se contracta tout à coup dans une grimace de douleur et elle fondit en larmes.

— Ne pleure pas, ma petite, ne pleure pas, mignonne... — commença Boris en la caressant. Mais soudain il retira sa main, comme s'il avait touché du feu. Il se leva brusquement, fit quelques pas en avant et s'arrêta au milieu de la pièce en se détournant de sa femme.

— Qu'as-tu? — s'écria Marie entre deux sanglots. — Boria! Boria! ne te détourne pas. Montre ton visage... — Elle s'approcha de lui et vit... — Boria, tu pleures, toi?... Oh! qu'elles me sont douces, tes larmes! Boria, dis-moi, tu m'aimes, tu viendras?

Boris ne pouvait répondre. Si elle avait su, la pauvre Marie, à quel point il aurait voulu partir avec elle, avant elle, sans elle même, si cela eût été indispensable! Pourvu seulement qu'il pût partir!

Malheureusement — ou heureusement — elle ne savait pas.

Peu à peu il se calma et dit :

— Marie, il faut que tu partes demain.

— Demain?... demain?... Mais je n'aurai pas le temps de tout arranger!

— Il n'y a rien à arranger. Tu ne prendras avec toi qu'une mallette avec les objets et les vêtements les plus nécessaires. Peut-être pourra-t-on faire encore un colis léger que tu pourras porter à la main, et c'est tout... Nous partagerons l'argent, et tu prendras avec toi dix mille roubles... douze, même, je n'en garderai que huit mille. Le train part à deux heures de l'après-midi, nous avons encore toute la nuit et toute la matinée pour faire tes bagages.

— Boris! Boris!... Mais que deviendras-tu, lorsque je ne serai plus là?... Qui te préparera la cuisine, qui fera le ménage?...

— Ne pense pas à moi, je m'arrangerai moi-même. Du reste,

nous nous reverrons bientôt, je l'espère, à Kieff. Tu essayeras d'abord de retrouver les nôtres, peut-être sont-ils de ce côté... Pas un mot à personne de mon service ici... Je te donnerai toutes les instructions demain matin. Maintenant, commençons à choisir ce que tu prendras avec toi.

A deux heures du matin, leur travail fut interrompu par l'apparition de Tania, qui s'arrêta au seuil de la porte du salon. Elle observa attentivement le désordre qui régnait dans la pièce, aperçut la mallette ouverte et le colis tout prêt.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda-t-elle. — Vous partez?

— C'est madame qui part. Moi je reste, — dit Sobakine.

— Quand est-ce qu'elle part?

— Demain à deux heures de l'après-midi.

Tania ne dit mot et disparut. Au bout de quelques instants elle revint, accompagnée du matelot.

— Ça va, ça va, — dit celui-ci à Boris. — Vous débarrassez donc l'appartement. Prière de ne pas emporter beaucoup de bagages. Les vêtements soit, mais pas de linge. Le linge doit rester. Les couvertures de lits dans la chambre à coucher également.

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire, camarade? — répliqua Boris. — Il me semble que cela ne vous regarde pas.

Un sourire énigmatique se dessina sur le visage du matelot.

— On verra demain, — dit-il.

Et il repartit avec la bonne.

Cette nuit-là, les Sobakine dormirent très peu, sans se déshabiller. On déjeuna vers midi le lendemain, puis Boris se mit à consulter à chaque instant sa montre. Il attendait l'automobile qui devait les conduire à la gare. Elle arriva enfin, et Sobakine, regardant par la fenêtre, vit Rose assise sur le siège de derrière, sa serviette sous le bras. Il se précipita dans la rue et lui demanda pourquoi elle était venue.

— Je veux conduire ta femme à la gare, — répondit Rose. — Je voulais voir cette petite Kosténeuve. Va lui dire de se dépêcher.

Il remonta chez lui.

— Boria, — dit sa femme lorsqu'il fut là, — faisons-nous nos adieux. Qui sait quand nous nous reverrons? Je voudrais que tu me bénisses avec ta croix de baptême.

Boris recula de quelques pas et devint blanc comme du marbre. Ses lèvres tremblaient lorsqu'il répondit :

— Je ne l'ai plus sur moi.

— Comment? où est-elle alors?

— Je... je l'ai perdue...

C'était un mensonge. La croix avait été reprise par Rose, sous le prétexte qu'il était ridicule et honteux pour un communiste de porter sur lui un emblème de religion. Où se trouvait-elle, cette croix, à présent? Boris n'en savait rien.

— Tu ne me l'avais pas dit, — fit Marie, chagrinée; — mais je ne veux pas que tu restes ici seul, sans protection du Tout-Puissant. Prends la mienne, porte-la jusqu'à ce que nous puissions nous revoir, et que Dieu te bénisse!

Ils s'embrassèrent. Boris ne cessait de répéter :

— Vite, vite, dépêche-toi! On nous attend... je veux dire : le train ne va pas nous attendre...

Ils descendirent dans la rue, Boris portant les colis, Marie avec la petite fille sur les bras.

— Voici le commissaire Schantz...

Rose regarda Marie fixement et lui tendit la main.

— Bonjour, camarade, — dit-elle. — Je ne pouvais pas abandonner mon auto, c'est pourquoi je suis venue avec elle pour vous conduire à la gare.

— Merci, madame, — répondit Marie. — C'est bien gentil de votre part.

Rose continuait à la fixer, l'examinant des pieds à la tête.

Pauvre Marie! elle n'était pas à son avantage, ce jour-là! Son visage était pâle, ses yeux rouges et pleins de larmes, son regard éteint et abattu. Elle était gênée par la présence de Rose et craignait d'occuper trop de place. Elle se serrait dans le coin de l'auto. Elle aurait bien aimé être assise auprès de Boris, mais celui-ci avait pris place sur le devant, à côté du matelot qui conduisait la voiture.

— Je vais vous donner un conseil pratique, ma petite, — dit Rose lorsqu'ils approchèrent de la gare. — Retirez ce chapeau et mettez un fichu sur votre tête, comme une femme du peuple. Cela vous facilitera bien des choses pendant le voyage.

— Merci, madame, — répondit Marie doucement. — Je vais le faire sitôt que nous descendrons de l'auto.

— Venez donc avec nous, camarade Pierre, — dit Rose au matelot lorsque la voiture s'arrêta. — Nous aurons besoin de vous. Confiez la garde de l'auto à ce vagabond qui se tient près du réverbère, je lui donnerai pour sa peine vingt roubles de pourboire. Nous ne prendrons pas de billets au guichet, la camarade Sobakine va payer son trajet dans le wagon, au conducteur. Elle lui montrera son permis, cela arrangera tout. Allons sur le quai.

Elle passa la première, comme pour montrer le chemin. L'employé qui gardait l'entrée sur le quai, l'arrêta.

— Où allez-vous? — lui demanda-t-il d'un ton sévère. — Vous voyez, il est encore de bonne heure, et l'on ne passe pas.

— C'est bon pour les autres, — répondit Rose fièrement. — Je suis commissaire, voici mon mandat. Laissez passer ces personnes. Où est le train pour Witebsk?

A la vue du mandat, l'employé salua respectueusement, ouvrit le portillon et dit :

— Veuillez passer. Ces personnes sont-elles munies de billets?

— Cela ne vous regarde pas.

On installa Marie dans un wagon de troisième classe, près de la fenêtre. Elle avait changé son chapeau contre un fichu et avait l'air encore plus malheureux et plus abattu. Elle jetait des regards à Boris; elle aurait voulu l'embrasser encore une fois. Boris aussi l'aurait désiré, mais, en présence de Rose, il n'osait pas.

Rose dit au matelot :

— Camarade Pierre, vous resterez ici encore quelque temps pour faire comprendre aux voyageurs qui entreront que la citoyenne Sobakine est la femme d'un commissaire. Tâchez de lui montrer le plus de respect possible. Le camarade Boris et moi, nous allons partir, pour ne pas gêner la circulation. Adieu, ma petite!

Elle tendit la main à Marie.

— Adieu, madame, — fit celle-ci. — Adieu et merci, merci beaucoup de tout ce que vous avez fait pour moi.

Un léger tremblement agita les lèvres de Rose. Elle hésita un instant, puis ouvrit son sac, retira une petite clef et tourna la serrure de sa serviette.

— Tenez, — dit-elle.

— Qu'est-ce que c'est, madame? De l'argent? pourquoi?... Oh! non, non, je ne le prendrai pas... J'en ai, j'en ai avec moi, il me suffira.

— Non, — dit Rose, — prenez, vous en aurez besoin. Seule, avec un enfant... et enfant comme vous l'êtes vous-même... Adieu!

Et elle s'enfuit, entraînant Boris. Dans le couloir du wagon, elle s'arrêta et repoussa brusquement le jeune homme.

— Va! — lui dit-elle. — Embrasse ta femme. Tu ne la reverras plus.

Boris obéit. Mais ses adieux ne furent pas longs. Il craignait d'éveiller la jalousie de Rose. L'instant d'après, il était sur le quai auprès de sa maîtresse.

XIX

— Je te reconduis chez toi, — dit Rose lorsqu'ils furent assis tous deux dans la voiture.

— Quand nous reverrons-nous?

— Ce soir... Mais attends, il faut que je te parle encore... Pas tout de suite; lorsque nous serons chez toi.

Une fois arrivée chez Boris, elle descendit de la voiture et monta avec lui quelques marches de l'escalier.

— Écoute, — dit-elle en s'arrêtant entre deux étages. — Je veux te dire quelque chose à propos de nos relations. D'après mon avis, tu le sais, il n'y a pas d'autre forme pour l'amour que l'amour physique, ainsi, à proprement parler, je ne pourrais pas dire que je t'aime, mais je puis affirmer que tu me plais. J'ai certaines raisons de croire que je te plais également; si ce n'était pas vrai, tu n'aurais pas consenti si vite à éloigner ta femme... Et je te demande à présent : veux-tu que nous nous mettions ensemble?

Boris s'attendait à une proposition de ce genre. Cohabiter avec un commissaire! Il ne demandait pas mieux. Mais, même s'il n'avait pas voulu, il ne pouvait pas refuser, ses derniers vaisseaux étaient brûlés. Aussi répondit-il :

— Mais oui, je veux bien. Ma Rose, ma chère petite Rose...

— Ce n'est pas le moment des tendresses... Si tu dis oui,

je déménagerai ce soir, et tu auras tout le temps de me caresser. Alors, c'est oui, n'est-ce pas?

— Mais oui, oui, mille fois oui...

— Au revoir, alors. Attends-moi ce soir.

Elle se retourna brusquement et descendit. Boris l'entendit ordonner au matelot : A Smolny! et la voiture démarra.

Il monta lentement chez lui en réfléchissant. Amant officiel d'une femme commissaire, il pourrait sans doute obtenir une belle situation dans l'administration soviétique. Il se trouvait peut-être au début de sa nouvelle carrière... Cela valait-il la peine, dans ces conditions, de fuir vers l'inconnu, à Kieff, avec le risque d'être rejoint par les bolcheviks, par cette même Rose qui ne lui pardonnerait pas sa fuite, ni comme femme, ni comme commissaire? Néanmoins, il lui était difficile de résoudre cette question en quelques instants : Marie lui faisait pitié... et puis, il y avait l'enfant...

— On verra, — décida-t-il en s'approchant de sa porte. — Je ne fuirai ni aujourd'hui, ni demain. Voyons d'abord ce que me donnera la vie avec Rose.

Il tira de sa poche une petite clef américaine et essaya d'ouvrir la porte; mais celle-ci résista : elle était fermée à l'intérieur.

— Que diable! — se dit Sobakine. — Ce sont probablement encore des trucs de Tania avec son maudit matelot.

Il sonna à plusieurs reprises. Personne ne venait ouvrir. Alors il appuya frénétiquement sur le bouton. Il était furieux. Enfin, il entendit des voix; l'une cria : « Assez, assez! vous n'êtes pas fou? » La porte s'ouvrit, et il vit la tête du matelot.

— Par la porte de service, — grogna celui-ci.

— Comment, la porte de service?

— Comme ça... J'ai réquisitionné l'appartement, et il ne reste plus pour vous que la chambre de la bonne. Tenez, en voici la clef.

— Qu'est-ce que c'est encore que ces trucs-là? — s'écria Boris en prenant machinalement la clef. — Quel droit avez-vous...?

— Si tu jabotes encore, — lui dit le matelot en accompagnant ses paroles d'un horrible juron, — je te casserai la gueule. Espèce de bourgeouille! veux-tu que je te conduise

à la Tché-ka? Il y a là suffisamment de cachots pour les canailles de ton espèce.

Et il referma la porte.

— Ah çà! — s'écria Boris en rage. — Que va dire Rose? Il faut que j'aille la voir tout de suite.

Il se précipita dans la rue. Un fiacre se trouvait au coin, il le prit sans marchander.

— A Smolny! vite! au galop!

Le cocher fit galoper son cheval, et une demi-heure après, Sobakine arrivait à l'entrée du siège du gouvernement. Mais les soldats qui gardaient cette entrée lui réclamèrent son permis de passer, et ce ne fut qu'après une longue discussion que l'un d'eux consentit enfin à aller chercher le commissaire Schantz pour lui annoncer le camarade Sobakine. Beaucoup de temps se passa, avant que le soldat chargé de cette mission revînt accompagné de Pierre, le matelot chauffeur.

— Tiens, c'est vous? — dit celui-ci en apercevant Sobakine. — Est-il arrivé quelque chose?

— Oui, — répondit Boris. — Il me faut voir à l'instant la camarade Schantz.

Pierre le conduisit dans la salle d'attente — celle où il avait trouvé Marie le soir de son arrestation. Au bout de quelques instants, Rose arriva et l'interrogea avec étonnement.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Rose, je suis chassé de mon appartement.

— Hein?

— Je suis chassé! L'appartement est occupé par la bonne avec son matelot.

— Je ne comprends rien... Quelle bonne? Quel matelot? Boris raconta tout. Rose l'écoutait en serrant les lèvres, et Boris, pour la première fois, vit ses pupilles se contracter.

— J'y vais avec toi, — dit-elle lentement. — Il faut seulement réfléchir... camarade Pierre!

Elle frappa dans ses mains. Pierre apparut.

— Dites là-bas qu'il me faut quatre camarades armés. Le mandat... Comment s'appelle-t-il, ce matelot de la bonne?

— Je ne sais pas.

— Tant pis, je prendrai un formulaire en blanc. Va, Boris;

prends place dans l'auto avec le camarade Pierre. Je vais vous rejoindre à l'instant.

Elle se dirigea vers le couloir et Sobakine entendit sa voix :

— Je ne vais plus interroger aujourd'hui le général. Je n'ai pas le temps. Qu'on le reconduise dans sa cellule!

Dix minutes après, la voiture traversait la cour de Smolny avec Boris, Rose, le camarade Pierre et quatre soldats armés. Boris se sentait énervé, mais en même temps il comprenait que tout allait bien et que le matelot de Tania allait éprouver une surprise plutôt désagréable.

Ils montèrent au deuxième et sonnèrent à la porte.

— Qui est là? — demanda une voix.

— Ouvrez, que diable! — s'écria Rose. — Que faites-vous là pour ne pas pouvoir ouvrir la porte, en plein jour?

La porte s'ouvrit et la tête du matelot apparut. Rose fit un pas en avant, l'un des soldats poussa le battant, le matelot recula, et un instant après tout le monde se trouvait dans l'appartement. On vit alors que l'ami de Tania était nu-pieds, en chemise et en caleçon de toile fine. Rose l'examina des pieds à la tête.

— Un drôle de costume pour cette heure-ci! — fit-elle. — Dites-moi, de quel droit occupez-vous cet appartement qui ne vous appartient pas?

La tête de Tania apparut derrière la porte du salon. Le matelot regarda tout le monde d'un air bourru.

— Je l'ai réquisitionné, — dit-il.

— Faites voir votre mandat de réquisition.

— Qui êtes-vous, pour me le demander?

— Vous voyez bien, — dit Rose en montrant les deux soldats. — Je suis un commissaire. Mais si même je n'en étais pas un, vous devriez toujours présenter le mandat au locataire que voici.

Le matelot aperçut enfin Sobakine, qui jusque-là s'était tenu à l'écart.

— C'est lui qui vous a amenée?

— Oui, c'est lui; — dit Rose, et sa voix commença à trembler. — Voulez-vous me faire voir votre mandat? Vous n'en avez pas?

— J'ai le droit de réquisitionner sans mandat, — répondit

le matelot d'un ton arrogant. — Le locataire de cet appartement est un bourgeouille de la pire espèce, un buveur de sang, voilà ce qu'il est. Moi, en qualité de révolutionnaire, de matelot de l'*Aurore*, qui est l'appui et la gloire de la révolution...

Rose devint rouge et tapa du pied.

— Vous êtes un misérable! — s'écria-t-elle. — Saisissez-le, camarades!

En un instant, les soldats se trouvèrent des deux côtés du matelot et le prirent par les bras. Tania poussa un cri perçant.

— Ta gueule! — lui cria Rose. — Je te parlerai tout à l'heure... Va t'habiller en attendant. Comment vous appelez-vous, vous, le type sans mandat?

Le matelot ne répondit rien. Il ne s'attendait pas à la tournure qu'avait prise l'affaire.

— Camarade Pierre, connaissez-vous cet individu?

— Je crois le reconnaître, — dit celui-ci. — Seulement, je ne me souviens pas de son nom. Il y a quelques mois, il se trouvait sous les ordres du tribunal révolutionnaire; puis il disparut, et on racontait qu'il s'occupait de pillages pendant la nuit. Je ne sais pas si c'est vrai, mais il est certain qu'il n'appartient à aucune organisation. Un parasite, quoi!

— C'est bien ce que je pensais, — dit Rose. — Un parasite de la révolution. Eh bien! vous, qui ne voulez pas avouer votre nom, je vous arrête comme voleur et contre-révolutionnaire.

— Savez-vous qui vous arrêtez? — s'écria le matelot. — Moi, un voleur? moi, un contre-révolutionnaire? moi, un matelot de l'*Aurore*, qui ai participé à toute la révolution...

— Oui, oui, c'est vous le voleur! — cria Rose d'une voix aiguë. Elle ne se contenait plus. — Et ne venez-vous pas de voler?

— Il a volé mon linge, — ajouta Sobakine. — La chemise et le caleçon qu'il porte, c'est à moi.

— ... Et vous êtes un contre-révolutionnaire, parce que vous avez osé accaparer l'appartement où je vais demeurer, moi, commissaire du gouvernement des ouvriers et des paysans.... Moi et mon mari!

Sobakine sentit tout vaciller autour de lui. Rose avait un

mari! elle allait demeurer avec son mari dans cet appartement! Quel serait alors son rôle à lui, dans ce ménage?

— Boris, où est ton cabinet de travail? Conduis-moi; il faut que je remplisse le mandat d'arrêt.

Sobakine la conduisit machinalement.

— Donnez-lui ses chaussures et sa veste, — ordonna Rose. — Pas de blouse, ni de pantalon. On l'emmènera comme nous l'avons trouvé.

— Faut-il le conduire à Smolny? — demanda l'un des soldats.

— Non; à la Tché-ka. C'est là que sont conduits tous les contre-révolutionnaires et tous les spéculateurs que l'on arrête à présent. Ce monsieur attendra là-bas une huitaine jusqu'à ce que je vienne l'interroger.

— Je vais porter plainte, — dit le matelot, tout en mettant ses chaussures. — Vous avez peut-être le droit de me mettre à la porte de cet appartement, mais non celui de m'arrêter.

— Vous expliquerez tout ceci au camarade Dzerginsky, chef de la Tché-ka, — répondit Rose. — Je lui donnerai un petit coup de téléphone au sujet de votre arrestation... Maintenant, à vous, ma belle! — dit-elle en se tournant vers Tania, qui venait d'apparaître, habillée, — je vous donne cinq minutes pour rassembler vos nippes et partir.

Tania fondit en larmes.

— Mais où m'en irai-je, madame? — s'écria-t-elle. — Que vais-je dire à l'union profesionnelle?

— Je m'en fiche. Partez, vous dis-je!

Tania se jeta aux pieds de Sobakine.

— Barine, mon cher barine! — criait-elle en sanglotant. — Pardonnez-moi! Je vous servirai comme autrefois, vous et cette dame! Je vous ai bien servi pendant presque deux ans; pourquoi me chassez-vous? Tout ce qui est arrivé, ce n'est pas de ma faute, mais de sa faute à lui, à ce chenapan!

— Encore un mot, et je t'envoie rejoindre ton amant! — menaça Rose. — Alors, le camarade est un barine? Barine, tu l'appelles? Vile domestique des bourgeouilles, vile esclave! Si tu ne déguerpis pas à l'instant, je te fais arrêter et enfermer pour un mois au moins.

Lorsque Tania fut partie, toujours pleurant et gémissant,

Rose se tourna vers Boris, et s'aperçut de son air consterné.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? — demanda-t-elle. — On dirait que c'est toi, et non ce matelot, que j'envoie à la Tché-ka. Qu'est-ce que tu as?

— Mais, Rose... — balbutia Sobakine. — Je ne savais pas que toi... que tu étais mariée, et que ton mari...

— Eh, eh?... achève donc.

— ... Que ton mari allait demeurer ici également. Alors... moi... que ferai-je?

Rose partit d'un grand éclat de rire.

— Ah! ah! ah!... c'est trop drôle... oh! le jaloux... l'imbécile!... tu n'as donc pas compris?

— Ma foi non! J'ai entendu seulement...

— Que j'habiterais ici avec mon mari... Mais c'est toi, idiot, c'est toi qui es mon mari! Nous sommes mariés, puisque nous nous mettons ensemble! Moi, je ne reconnais pas d'autre façon de se marier.

— Rose! — dit Sobakine qui oscillait entre la joie et l'étonnement. — Alors, tu es ma femme?

— Mais oui, petit nigaud! A présent, montre-moi notre appartement. Pourquoi cette pièce est-elle vide? Quel désordre!

— C'est le salon, — expliqua Boris. — Nous avons dû vendre nos meubles pour vivre, jusqu'à ce que je sois entré au service. Tout est en désordre... C'est que, cette nuit, nous avons fait les bagages de ma femme.

— Il aurait fallu me le dire plus tôt, — observa Rose d'un ton de reproche. — Je ne savais pas que ton appartement était à moitié démeublé... D'ailleurs, c'est facile à réparer. Mais pas aujourd'hui; demain nous nous occuperons de cela. C'est embêtant, mais il faut que je parte. Je reviendrai ce soir... ou bien non, je vais rester un peu avec toi : un quart d'heure, pas plus. Nous sommes seuls, n'est-ce pas? Allons dans la chambre à coucher.

La chambre à coucher était en désordre et les lits défaits. Mais Rose n'y fit aucune attention. Elle attira Boris contre elle.

— Allons! — dit-elle. — Je te veux... Couche-toi auprès de moi.

Rose partie, Sobakine dormit jusqu'au soir. Il était fatigué par sa nuit précédente, passée sans sommeil, par les émotions de la journée et aussi par sa maîtresse, qui était restée avec lui beaucoup plus de temps qu'elle ne l'avait annoncé. Le soir, il alla dîner seul dans un restaurant; en rentrant, il croisa dans l'escalier, près de sa porte, un soldat qui lui demanda :

— Est-ce vous le mari du commissaire Schantz?

— Oui, c'est moi.

— Heureusement! Il y a plus d'une demi-heure que je sonne à votre porte. Une lettre pour vous du commissaire.

« Boris, je ne pourrai pas venir ce soir, écrivait Rose. J'ai à opérer pendant la nuit une arrestation urgente. J'aurais bien voulu que tu y prennes part, mais tu dois être trop fatigué, aussi je te laisse tranquille. Attends-moi demain vers dix heures du matin et prépare la liste des meubles qui nous manquent. N'oublie pas d'y joindre aussi un index alphabétique. Ta Rose ».

Boris sourit en lisant les dernières lignes, et dit au soldat :

— Ça va. Dites au commissaire que tout sera fait.

— Pas de réponse écrite?

— Non. Inutile.

Il rentra chez lui, fit les chambres, mit tout en ordre et alluma les poêles. Pendant tout ce travail, il ne cessait de réfléchir à son étrange situation. Il était marié — sa femme s'appelait commissaire Schantz et s'occupait d'opérer des arrestations nocturnes, pendant que lui faisait le ménage... Son autre femme — la véritable — était en train, avec son enfant, de voyager vers le midi, avec l'espoir qu'il irait la rejoindre dans peu de temps... Que deviendrait-elle s'il restait ici? Rose avait dit, sur le quai de la gare : « Tu ne la reverras plus... » Était-ce possible? Boris se sentait envahi d'une vague tristesse; il avait l'impression de vivre un épisode surnaturel, en quelque sorte monstrueux. Il était seul dans cet appartement qu'il n'aurait pu imaginer jusqu'alors sans sa femme... Elle aurait été heureuse de voir la scène d'aujourd'hui avec le matelot... Oui, mais si elle avait connu la suite? Instinctivement, Boris sentait que son ancien foyer avait été doublement souillé, par Tania et le matelot, plus encore par lui et Rose. Il chassait ces pensées, il s'efforçait de

partager le point de vue de sa maîtresse..., mais les remords revenaient malgré lui.

Le lendemain matin, d'ailleurs, il n'y paraissait plus. Boris s'éveilla joyeux et plein d'énergie. A bas les préjugés! Arrière les remords et les regrets! Il était prêt à commencer une nouvelle vie.

A dix heures Rose arriva, cette fois encore accompagnée de soldats.

— Pourquoi cette escorte? — interrogea Boris. — Le matelot n'est pas revenu.

— Je crois bien! — dit Rose. — Il est enfermé. Mais nous avons d'autre besogne à faire. As-tu la liste des meubles nécessaires?

— Oui. La voilà.

Rose eut un sourire moqueur.

— Et l'index alphabétique?

— Rose!

— Eh bien, je ne te taquinerai plus. Allons!

— Où?

— Au troisième, au-dessus d'ici... Prends ta casquette.

Ils sonnèrent à l'appartement du troisième. Lorsqu'on ouvrit, Rose entra la première.

— Mandat de réquisition, — dit-elle. — Suis-moi, Boris. Nous allons choisir ce qu'il nous faut.

Sobakine était loin de s'attendre à pareille aventure. Il se sentit complètement démonté. Les locataires du troisième étage — une vieille générale et ses deux filles — le connaissaient très bien. Une ou deux fois même, Sobakine avait été reçu chez elles à l'occasion de quelques affaires concernant leurs intérêts communs comme locataires de la même maison. Chaque fois, il avait été très bien accueilli; on lui avait offert le thé... et maintenant!...

La générale et les jeunes filles le regardaient avec un mélange d'effroi et de stupeur. Machinalement, il fut sur le point de leur dire bonjour, mais les paroles s'arrêtèrent dans sa gorge. Il était couvert d'une sueur froide.

— Avance donc! — lui dit Rose. — Nous allons choisir ensemble. Qu'est-ce que c'est?... Un trumeau? Nous le prenons. Camarades, — les soldats avaient suivi Sobakine et sa maî-

tresse, — camarades, emportez-le chez nous!... Voici la clef de l'appartement.

— Il est trop grand pour nous, ce trumeau... — hasarda Sobakine.

— Quelle bêtise! nos pièces sont pareilles à celles-ci... Un lustre! ça tombe à pic! Chez nous, je m'en souviens, le lustre manque également.

De chez la générale, ils passèrent au quatrième; puis ils visitèrent les appartements donnant sur la cour; enfin les appartements de la maison voisine. Boris répétait :

— Rose!... assez!

— Mais non, mais non! — répondit-elle. — Ce n'est pas assez. Je veux que nous ayons tout ce qu'il nous faut... et même au delà... Le confort, quoi!

Elle ne permettait à personne de vider les tiroirs des meubles qu'elle emportait. Tout un drame se déroula à propos d'un chiffonnier; les propriétaires de ce meuble imploraient la permission de garder le contenu d'un seul petit tiroir, celui de gauche. Rose ne permit même pas de l'ouvrir, et on emporta le chiffonnier malgré les sanglots et les supplications de la maîtresse de la maison. Rose n'y fit aucune attention; elle eut la cruauté de dire à cette femme désolée :

— Pleurez! pleurez tant que vous voudrez! Autrefois, c'est nous qui pleurions sous le joug des bourgeouilles. Chacun son tour! c'est le vôtre maintenant.

Lorsque Boris rentra avec elle dans son appartement, il le vit encombré de chaises, de glaces, de canapés. Le lustre traînait dans un coin : on eût dit un magasin de meubles d'occasion. Il était impossible de ranger tout ce fatras, pour donner aux pièces un aspect habité. Après quelques vains efforts, Rose perdit patience.

— Nous mettrons tout en place plus tard, — dit-elle. — Merci beaucoup, camarades; vous pouvez partir.

La porte se referma sur les soldats.

— Boris, couche-toi auprès de moi.

XX

Les premiers jours de la vie nouvelle de Sobakine s'écoulèrent comme un rêve. Si l'année précédente, au début de la révolution, il avait perdu sa situation, si soudain il était devenu un paria, un opprimé, maintenant les temps étaient bien changés. Non seulement il faisait encore une fois partie de la classe dirigeante, non seulement il possédait tous les droits de l'homme libre élevé au-dessus des masses, mais encore ces droits étaient beaucoup plus étendus que sous le tzar; pour tout dire, ils étaient presque illimités. Rien ne lui était impossible, aucune entrée ne lui était interdite, aucun passage barré. Il pouvait à son gré, et sans difficulté, s'approprier les biens de quiconque, il pouvait priver le premier venu de la lumière et de la liberté. Un seul groupe, fort restreint d'ailleurs, jouissait des mêmes droits que lui; cela seul limitait son pouvoir. Quelle différence avec son service d'autrefois! Là, il n'avait jamais goûté au véritable pouvoir, il n'avait jamais eu de subordonnés, jamais il n'avait commandé à des masses qui le craignissent, jamais il n'avait imposé sa volonté absolue, sans discussion, à une foule stupidement soumise... Maintenant enfin, il connaissait la suprématie, il en jouissait avec délices. De quelle importance était-ce pour lui de ne plus être appelé excellence, puisque les excellences authentiques d'autrefois n'osaient même pas le traiter de camarade? Il s'abandonna à cette vie qui lui assurait une merveilleuse liberté, une liberté illimitée, une liberté qui pouvait s'exercer aux dépens des autres, liberté malfaisante et criminelle, mais liberté reconnue pourtant par le régime.

Le projet de Rose d'aménager confortablement leur appartement ne s'était pas réalisé; la seule chose qu'elle réussit à faire, ce fut d'enlever les ikones qui se trouvaient dans toutes les pièces. Mais les meubles réquisitionnés continuaient à encombrer l'appartement et à lui donner l'aspect d'un garde-meuble, d'un débarras anonyme. Peu à peu, la poussière envahissait tout, et si, dans certaines pièces, ou plutôt dans certains coins, demeuraient, malgré tout, quelques vestiges de propreté, ils étaient dus uniquement aux soins de Boris.

De temps en temps, le « mari de la commissaire » s'armait d'un plumeau, d'un balai, d'un torchon, et s'appliquait à faire le ménage; mais jamais il ne réussissait à aller jusqu'au bout. Du reste, ce commencement d'effort demeurait, somme toute, inutile : il suffisait à Rose de passer dix minutes dans l'appartement pour tout mettre en désordre; elle ne s'intéressait qu'à une chose : la température des poêles. Elle n'avait apporté, en arrivant chez Boris, aucun bagage : ni linge, ni vêtements, ni rien de ce genre. Elle était venue simplement, avec sa serviette sous le bras. Quand il lui avait fallu changer de linge, elle avait pris celui de Marie. Elle se servait aussi des robes de l'exilée, — bien que ces robes fussent trop étroites pour elle — et jamais, en les mettant, elle ne manquait de dire : « Elle était un peu trop maigre, cette petite Kosténeuve... Ne trouves-tu pas, Boris? » Les robes craquaient, bâillaient, se déchiraient; alors Rose les donnait au concierge, en lui disant de les jeter à la boîte aux ordures. Elle n'avait pas de préférence pour telle ou telle toilette, ou plutôt ne faisait aucune distinction entre elles, portant indifféremment robes de soirée, simples blouses, costumes tailleur, etc... Si elle trouvait des vêtements dans l'une des armoires réquisitionnées, elle s'en servait également.

Il va sans dire que personne ne s'occupait plus de cuisine. On n'avait même plus de raison d'en faire, puisque l'argent abondait et que l'on pouvait chaque jour aller manger au restaurant. Celui où ils se rendaient, situé dans l'une des plus belles rues de la ville, avait néanmoins l'aspect d'un cabaret de la pire espèce. Parmi les ouvriers, les soldats et les matelots, accompagnés de femmes, et qui choisissaient les meilleurs plats, occupaient les meilleures tables, on y apercevait aussi les représentants d'une classe nouvelle de la société : la classe des « spéculateurs », fripons de haute envergure, marchands d'objets volés et pillés, trafiquants de stupéfiants. Rose était tout à fait à son aise au milieu de cette foule, elle y avait beaucoup de relations et d'amis qui l'appelaient souvent « Rose » tout court et la tutoyaient. Elle introduisit Boris dans ce monde, en le présentant à chacun comme « son mari, le commissaire Sobakine »; — du coup, la situation de Boris fut portée à un niveau

assez élevé. Lorsqu'il était seul avec Rose, il lui demandait souvent :

— Rose, dis-moi, de *quoi* suis-je commissaire?

Elle répondait :

— Qu'importe?... Tu es commissaire, voilà tout.

Une fois, elle lui dit :

— Tout le monde ici est commissaire. Le camarade Pierre, quoique chauffeur, l'est également. Du moins, je suis certaine qu'il se qualifie ainsi lui-même lorsqu'il vient la nuit, avec des camarades, exproprier le bien des bourgeouilles.

— Comment!... Il s'occupe de ça?

— Je crois que oui. Je ferme les yeux là-dessus. J'ai besoin de ses services, et je ne veux pas me brouiller avec lui. Du reste, il ne fait que reprendre ce que les bourgeouilles avaient volé au peuple.

Au restaurant on parlait des arrestations opérées la nuit précédente et de celles à opérer la nuit suivante. On estimait le butin recueilli, celui qu'on récolterait le lendemain. On racontait des histoires sur les exécutions accomplies par la Tché-ka, et dont le prétexte était généralement la tentative de fuite des détenus. A cette époque, la peine de mort n'était pas encore officiellement reconnue par les soviets, le bolchevisme n'osait pas encore montrer en pleine lumière son horrible face. Mais Rose écoutait ces récits lugubres avec une sorte d'exaltation, et bien des fois elle s'écriait :

— Je vous dis qu'il faut tuer, tuer les bourgeouilles! Et il ne suffirait pas de les tuer simplement : il faudrait encore les mettre à la torture!

Boris éprouvait un véritable frisson d'épouvante en l'observant dans ces moments-là. Non, sa nouvelle femme n'était pas un être équilibré... Il s'en assurait encore une fois de plus, en la voyant, après toutes ces conversations, ouvrir son sac, tirer de ses doigts tremblants le bouchon du flacon jaune et verser sur le dos de sa main un peu de poudre blanche. Elle prisait, et se calmait. Au bout de quelques minutes, elle devenait rêveuse, et son accès de rage prenait fin.

Du restaurant, on allait au meeting; on y écoutait des discours sur la dictature du prolérariat et sur la révolution mondiale. Puis, en compagnie de quelques camarades ouvriers

et soldats, on allait faire des réquisitions de vivres, en cherchant partout des dépôts immenses de farine et d'autres provisions que les bourgeouilles avaient, disait-on, soigneusement cachés pour faire mourir de faim le prolétariat. On réquisitionnait aussi les objets précieux, dont les neuf dixièmes disparaissaient dans les poches des camarades, et le dernier dixième était présenté à Smolny pour y disparaître dans les poches d'autres camarades. Il fallait rendre justice à Rose : jamais elle n'avait pris pour elle la moindre breloque. Elle se contentait de sa serviette, où il y avait toujours assez d'argent pour ses besoins.

Le service, au sens propre de ce mot, n'existait plus pour Sobakine. Néanmoins, il lui fallut se rendre plusieurs fois au ministère pour compléter quelques-uns de ses documents, qui étaient maintenant transmis à l'examen d'une commission spéciale. Chaque fois qu'il entrait dans le vestibule, il apercevait le sourire ironique de son ancien ami le suisse. Les autres camarades qui étaient là riaient aussi en le voyant, mais c'était surtout le suisse qui l'agaçait, car un profond mépris se devinait dans son sourire joyeux et arrogant. A la fin, Boris dit un jour à Rose :

— C'est vraiment ridicule : nous cherchons des contre-révolutionnaires dans les appartements privés, et nous n'apercevons pas celui qui se trouve dans notre service.

— Que veux-tu dire? — demanda Rose. — Qui est ce contre-révolutionnaire?

— C'est le suisse de mon département. — Et Boris raconta l'histoire de son déjeuner au ministère, le jour où Rose était venue le voir pour la première fois.

— Ah? — fit Rose. — Alors, nous sommes tous des canailles, et il espère que l'on aura de nouveau le tzar?... Ça va. Je vais le noter.

Lorsque Sobakine se rendit de nouveau au ministère, il ne vit plus le suisse, et personne ne riait en le regardant. Bien au contraire, on lui manifesta beaucoup de respect.

Plusieurs semaines de cette existence s'écoulèrent, sans que Boris se rendît compte de sa profonde déchéance morale. Il ne songeait plus à fuir à Kieff, il n'accordait aucune pensée, aucun souvenir à sa femme, à sa fillette, il oubliait même les

promesses des Allemands. Et nul ne peut dire ce qu'aurait encore pu durer cet état de choses, si Boris ne se fût senti envahi peu à peu par une immense fatigue...

Oui, il était fatigué, affreusement, démesurément fatigué. Il n'avait pas été habitué à cette vie nerveuse, pleine d'émotions sans cesse renouvelées. Il ne pouvait pas participer impunément à la chasse aux bourgeouilles, trembler tous les jours, dans le fond de son âme, devant la possibilité d'une contre-révolution, comme le font tous les bolcheviks, chercher cette contre-révolution partout où en apparaissait le moindre indice. Et surtout, ce qu'il ne pouvait plus supporter, ce qui était totalement au-dessus de ses forces, c'était la passion effrénée de la camarade Rose.

Cette femme, qui prétendait ne pas admettre l'amour en général, avait menti. Elle l'aimait sérieusement, autant du moins qu'elle en était capable. Elle lui pardonnait d'avoir été un bourgeouille fort peu de temps auparavant; elle pardonnait quelques-unes de ses anciennes habitudes mondaines; elle lui pardonnait tout. Un jour il lui avoua qu'il avait été vice-gouverneur. « De quelle province? » Boris nomma la province. « Mais c'est merveilleux! s'écria Rose. Le chef-lieu de cette province, c'est ma ville natale. Mon père y a été pharmacien. » Elle était fière d'avoir un amant ancien vice-gouverneur, et dans les heures de tendresse, elle l'appelait souvent : mon petit bourgeouille! mon cher petit gouverneur!

De son propre aveu, elle avait été fortement impressionnée par sa première rencontre avec Sobakine. « On m'avait raconté, disait-elle, que j'aurais affaire à un ancien fonctionnaire, et je me représentais un homme âgé, aux cheveux blancs et barbu... Au lieu de cela, j'ai vu un jeune dieu! » C'était bien flatteur pour Boris, quoique peut-être un peu exagéré. Il était beaucoup moins flatté lorsqu'elle le comparait à d'autres camarades avec qui elle avait été en très bons termes : « Tu sais, disait-elle, j'aime bien le camarade Pierre, mon chauffeur; mais peut-on le comparer avec toi? tu es infiniment mieux que lui! »

Tout ceci aurait été parfait, si elle avait été seulement une femme amoureuse... Mais il y avait le poison, la cocaïne, qui

donnait à ses sentiments les plus naturels une forme monstrueuse. Lorsque tous deux éprouvaient la fatigue du plaisir, il suffisait à Rose de priser deux fois pour se retrouver vive, pleine d'énergie et de passion. Alors elle tapait de sa main sur la couverture du lit et disait :

— Boris, je te veux encore. Couche-toi auprès de moi!

Et Boris se couchait auprès d'elle, et elle trouvait mille moyens de ranimer son désir. Alors il se jetait sur elle comme un tigre, et elle se mettait à pousser des gémissements et des cris, les yeux grands ouverts, révulsés, tandis que son corps ébranlé se tordait en surmontant l'effet stupéfiant de la drogue.

Après des nuits pareilles, Sobakine se sentait profondément brisé, incapable de s'occuper de rien. Rose sommeillait une petite heure vers le matin, puis elle se réveillait, prisait, et cinq minutes après elle était gaie, animée, prête à passer la journée comme d'habitude. Boris, lui, ne le pouvait pas; même après avoir dormi presque toute la journée, il sentait son corps et sa tête vides, comme si on en avait extrait le cerveau, le cœur, les poumons. Il était incapable de comprendre les choses les plus simples, incapable de réfléchir, incapable de suivre le raisonnement le plus enfantin. Il se souvenait avec horreur de la nuit passée, de ce qu'il y avait fait... Mais, bien souvent, l'aventure se reproduisait, exactement semblable, dans la nuit qui suivait...

Peu à peu, il s'écartait des manifestations d'activité de la camarade Rose. Il dut d'abord renoncer à participer aux opérations nocturnes, après une émouvante arrestation pendant laquelle il s'était endormi malgré lui dans un fauteuil, tandis que Rose et les camarades ouvriers étaient occupés à ligoter le prisonnier qui se débattait violemment. Puis il cessa d'aller aux meetings. Puis ce fut le tour de Smolny, car il était si fatigant de rester assis à écouter les discours, si difficile de ne pas s'endormir au beau milieu! Rose comprenait son état, et ménageait ses forces, en lui permettant de rester à la maison autant qu'il le voudrait. Alors, il se mettait au lit; il sommeillait. Souvent, sur l'ordre de Rose, on lui apportait à dîner du restaurant, et il mangeait, sans se lever, sans se débarbouiller, sans s'habiller... un sommeil lourd l'envahis-

sait après le repas, jusqu'à ce qu'il fût réveillé par la voix autoritaire de Rose qui rentrait et commandait :

— Couche-toi auprès de moi!

Après tout, il n'était autre chose que la maîtresse du commissaire Schantz, qui passait avec lui ses heures de repos. Il n'était plus au service de l'État, il n'était pas un homme politique, il n'était ni fonctionnaire, ni communiste... Il n'était même pas un homme! Il était une maîtresse, une fille de joie... Sa carrière s'était cristallisée dans ces fonctions.

Il ne s'en rendit compte que progressivement. Peu à peu, ses yeux s'ouvrirent sur sa position, il comprit l'ignominie et la turpitude qu'il avait acceptées, l'abîme de honte dans lequel il était plongé. Dans les moments où il était suffisamment reposé pour reprendre toute sa lucidité, il pensait avec rage, avec horreur, à la camarade Rose, qu'il craignait comme un mauvais chien craint son maître, qu'il haïssait maintenant de toutes ses dernières forces.

Oui, il fallait en finir, il fallait s'échapper. Fuir! fuir vers le Midi, rejoindre sa douce Marie, reconquérir sa dignité d'homme... Pourquoi ne l'avait-il pas fait jusqu'à présent?...

Il passa plusieurs jours à élaborer son plan. Il ne sortait pas de chez lui, mais il ne restait plus couché. Pendant des heures entières, il arpentait les pièces en manœuvrant parmi les meubles qui les encombraient. Il retira de leur cachette les huit mille roubles du matelot ivre, et les tint toujours à portée de sa main. Il visita tous les tiroirs des meubles réquisitionnés, en y cherchant les objets de valeur susceptibles d'être emportés. Dans le chiffonnier dont la réquisition avait été si dramatique, il trouva deux anneaux d'or et une broche avec de petits diamants. Il les joignit soigneusement aux huit mille roubles.

Puis il lui fallait reprendre ses forces. Pendant une semaine entière, il se déroba aux caresses de Rose, sous prétexte qu'il était malade. Celle-ci fit venir un médecin. Mais, comme ce docteur était en même temps un communiste, — autrement dit, qu'il n'était pas plus docteur que n'importe lequel des camarades travailleurs ou camarades matelots, — Boris n'eut pas beaucoup de peine à le persuader qu'il était réellement malade. Le docteur lui ordonna, sur sa propre suggestion, des fortifiants, des promenades au grand air et un régime spécial.

Ainsi, Boris obtint la permission de sortir seul de la maison, sans être accompagné de Rose; il faisait de longues promenades à pied, s'étonnant de voir, après quelques mois de bolchévisme, à quel point la ville avait changé. Les grands magasins étaient fermés; on n'apercevait plus que de petites boutiques crasseuses, même dans les plus beaux quartiers de la capitale. Les promeneurs de la Nevsky avaient l'aspect de brigands sortis de leurs repaires. Bon nombre d'entre eux étaient ivres; certains se soulageaient au pied des réverbères. Les vendeurs des rues criaient en offrant leurs marchandises, butin de pillage. On voyait souvent un ancien bourgeouille, aux traits fins et aristocratiques, cherchant à échanger quelque antiquité précieuse contre une demi-livre de pain noir. Les grandes autos des commissaires passaient comme la foudre, en remplissant l'air du hurlement de leurs sirènes.

Il y avait des jours où l'on entendait des coups de fusil, des roulements de mitrailleuses : cela voulait dire que l'on procédait au désarmement d'un régiment qui avait joué son rôle dans la révolution et que les bolcheviks, maintenant, voulaient remplacer par les éléments de la nouvelle armée rouge. Les soldats refusaient de rendre leurs carabines, il fallait organiser tout un siège de leur caserne pour ne pas les laisser rentrer armés dans les campagnes. Personne ne faisait plus attention à ces scènes, et même quand les assiégeants occupaient l'un des trottoirs de la rue, les passants continuaient à circuler tranquillement sur le trottoir opposé.

Au cours de l'une de ses promenades, Sobakine s'éloigna des rues principales et s'aventura dans les quartiers de l'ancien marché Apraxine, qui n'était maintenant que ruines, baraques fermées, amoncellement de bois pourri et de vieilles ferrailles. Ce n'était pas le hasard qui le dirigeait de ce côté; il agissait avec intention, car depuis quelques jours il cherchait quelque chose... il cherchait et il ne trouvait pas.

Cette fois, il eut plus de succès; il rentra chargé d'un gros paquet qu'il dissimulait sous sa capote.

Le soir même, il dit à Rose :

— Je me sens mieux, je recommence à vivre de ma vie habituelle. A cette occasion, j'ai acheté deux bouteilles de fine champagne. Nous allons les boire cette nuit.

Rose fut enchantée.

— Que je suis contente, chéri! — dit-elle. — Je croyais déjà que tu ne m'aimais plus. Et cependant, tu sais... les autres ne peuvent pas te remplacer. Tu es unique!

Cette nuit claire de Pétrograd, au mois de juillet, où le soleil ne se couche que pour se lever peu de temps après, en laissant les ombres du crépuscule se confondre avec les lueurs de l'aurore, — cette nuit fut, pour Boris Sobakine. une nuit blanche, car il montra toute la passion dont il était capable. Rose fut étonnée, ravie, surexcitée. Elle buvait le cognac et prisait plus que jamais. Le soleil matinal brillait à travers les rideaux baissés lorsqu'elle s'endormit enfin d'un sommeil lourd et desserra ses bras noués au cou de son amant. Boris se sentit libre.

Comme un chat en maraude, il descendit du lit et s'approcha du bureau à pas feutré. Il avait, lui aussi, beaucoup bu, il se sentait bien fatigué; mais l'espoir de recouvrer la liberté lui donnait des forces.

Il ouvrit le sac de Rose et retira la petite clef, puis il ouvrit la serviette. Il y trouva ce qu'il cherchait : des formulaires en blanc avec le cachet de Smolny. Il s'assit devant le bureau et écrivit deux permis, pareils à celui que Rose avait donné à Marie pour quitter Pétrograd. L'un était au nom du camarade Ivanoff, et Boris le signa Smarkoff. L'autre fut rédigé au nom du camarade Sobakine et signé Schantz. Boris se rappelait qu'il fallait présenter à la frontière allemande un document quelconque, délivré à son véritable nom.

Ceci fait, il examina à fond le contenu de la serviette. Dix paquets de kerenkas — quarante mille roubles — étaient là. Boris eut un sourire de contentement.

— C'est mieux que mon coffre-fort! — se dit-il en sortant les paquets. — Je vole ce que l'on m'a volé.

Il jeta un coup d'œil vers le lit. Rose dormait.

— Parfait! — se dit-il en remplissant la serviette de papier froissé qui devait remplacer les kerenkas. Il referma la serviette et remit la clef à sa place dans le sac. Puis il alla chercher dans le buffet un gros verre et le remplit jusqu'aux bords de fine champagne.

— Rose! — dit-il. — Réveille-toi, Rose!

Elle ouvrit les yeux.

— Hein? qu'est-ce qu'il y a? Viens ici... couche-toi...

— Rose, il faut finir le cognac.

— Non, non, je n'en veux plus. Tu peux le boire toi-même.

— J'ai bu ma part. C'est à toi maintenant... Rose, sois mignonne!

Il s'approcha du lit et porta le verre à la bouche de Rose. Elle but à grandes gorgées jusqu'à la moitié.

— Assez... — prononça-t-elle d'une voix pâteuse en repoussant le verre. — Je ne peux plus. Couche-toi...

Sa tête retomba lourdement sur l'oreiller. Elle dormait.

Sobakine commença de s'habiller nerveusement. Il glissa les deux permis dans deux poches différentes de sa veste. Il prit les kerenkas de Rose, les paquets de son propre argent, les bijoux du chiffonnier réquisitionné...

Il jeta un regard anxieux vers le lit. Rose bavait, et sa salive, mélangée au rouge de ses lèvres, laissait une tache humide sur la taie d'oreiller. On aurait cru que c'était du sang qui coulait de la bouche de la jeune femme.

Boris la regarda avec haine.

— Sale youpine! — pensa-t-il. — Et dire que j'ai été ton amant!... Moi, Sobakine, noble, vice-gouverneur... presque gentilhomme de la cour!

Il mit sa capote et s'arrêta au milieu de la pièce en réfléchissant.

— Que faut-il faire encore?... Ah! oui... il faut lui prendre sa cocaïne; ainsi elle restera prostrée pendant longtemps après son réveil... Tandis que si elle prise!...

Il fut bien difficile de trouver les affaires de Rose. L'horrible désordre qui régnait dans la pièce attestait leur orgie de la nuit. L'un des matelas était jeté par terre, les oreillers, les couvertures et les draps fripés étaient semés partout. Enfin, Boris trouva la cocaïne sous la jupe de Rose. Deux petits flacons jaunes; deux grammes. Il les glissa dans sa poche.

— C'est tout maintenant, — dit-il. Et il promena un regard circulaire, comme s'il voulait dire adieu à son ancien foyer. Mais les pièces avaient depuis longtemps perdu toute ressemblance avec ce qu'elles avaient été autrefois. Des places vides aux murs au lieu des ikones, un amoncellement de

meubles réquisitionnés, une couche de poussière partout, le désordre sur les lits et le parquet, une intolérable odeur de vin et de sueur humaine... Il détourna les yeux et sortit.

La porte d'entrée fermée à double tour et la clef dans sa poche, il descendit dans la rue. L'humidité et les vapeurs matinales de l'été de Pétrograd lui parurent délicieuses, au sortir de l'atmosphère infecte qu'il venait de quitter. Il retira de sa poche les deux flacons jaunes et les jeta au loin; ils rebondirent sur le pavé. L'un d'eux se brisa en éclats, laissant une petite tache blanche au milieu de la rue.

Le train devait partir une demi-heure plus tard... Il aperçut au loin un fiacre et se dirigea vers lui à pas rapides...

Ce n'est que dans l'après-midi, le lendemain, après avoir traversé la frontière ukrainienne, que Sobakine reprit ses sens. Malgré la foule épouvantable qui le bousculait de tous les côtés, malgré l'horrible puanteur qui imprégnait l'air du wagon, malgré la crainte d'être arrêté par les patrouilles bolchevistes, il sommeilla pendant toute la première journée de son voyage, aussi bien que durant une partie de l'autre. Le dîner copieux à la gare de Gomel, qui lui rappela les beaux jours d'autrefois, d'avant la révolution, lui rendit une certaine vivacité d'esprit. Il se mit à songer à son avenir.

— Me voilà prêt à recommencer ma carrière, — se dit-il en regagnant son train où il avait occupé un compartiment de première. — Quel poste m'offrira-t-on? J'espère que ce ne sera pas moins que gouverneur de province ou directeur au ministère... Heureusement aussi que je suis suffisamment pourvu d'argent. Oh! Tout ira bien avec les Allemands... Je reverrai Marie. La vie commence tout à l'heure...

Le train passait près d'un village ukrainien. La croix dorée sur la coupole de sa petite église, éclairée par le soleil couchant, attira le regard de Boris. Un sentiment de profonde reconnaissance envahit son cœur. D'un geste large, comme le font les paysans russes, il se signa plusieurs fois en murmurant :

— Merci, Seigneur, merci!

MICHEL DE POURICHKEVITCH

LES LIVRES D'HISTOIRE

Le cas de l'empereur Constantin. — La « Grande Peur » de 89. Que penser du Roi de Rome? — Sous le Second Empire.

Un historien très pénétrant, M. Ferdinand Lot, écrivait un jour : « La conversion de Constantin est le fait le plus important de l'histoire du monde méditerranéen entre la constitution de l'hégémonie romaine et l'établissement de l'Islam. C'est à lui qu'est dû le triomphe du christianisme qui, en bouleversant la psychologie des hommes, a creusé un abîme entre nous et l'antiquité. Depuis l'adoption du christianisme, nous vivons sur un autre plan. » Il n'est pas étonnant qu'un personnage dont l'action, qu'il s'en soit rendu compte ou non, a marqué un tournant si décisif dans l'évolution de l'humanité soit l'objet d'un nouveau travail : l'*Empereur Constantin* par M. André Piganiol (Rieder).

Il ne s'agissait pas de refaire une biographie de Constantin. La dernière parue en France, *Constantin le Grand*, par M. Jules Maurice, ne date que de quelques années et ce n'est pas au sujet des faits qu'elle a été critiquée. On connaît assez bien la vie de Constantin; ce qui reste obscur, ce sont ses idées. Il a concilié l'Empire romain avec le christianisme, ce qui paraissait impossible puisqu'il y avait antinomie entre la vieille conception romaine d'une religion nationale coïncidant exactement avec l'État et la conception d'une religion universelle telle que se piquait d'être le christianisme. Si Constantin a eu clairement conscience de son œuvre, c'est un très grand homme, plus grand que bien des génies qui lui sont très supé-

rieurs. Même s'il a été porté par les événements plus qu'il ne les a voulus, il lui reste le mérite d'avoir compris que l'heure était venue de capter le courant au lieu de s'épuiser en efforts vains pour le remonter. C'est déjà énorme. Nous avons trop l'idée que les grands hommes ont la volonté nette de tout ce qu'ils font. Notre admiration, notre reconnaissance les voient en beau. C'est exagérer que de les comparer au rameur qui ne voit pas le but où il va puisqu'il lui tourne le dos, mais c'est exagérer bien davantage que de leur prêter les intentions de tout ce qu'ils ont fait ou rendu possible. « Que de belles pensées dont je ne me suis pas avisé me prête ce jeune homme », disait Socrate de Platon.

Une preuve que Constantin a fait œuvre capitale et durable, c'est qu'il reste difficile, après seize siècles, d'être impartial à son égard. Il est encore objet de polémiques. Les uns voient en lui un philosophe éclectique, un politicien sceptique qui se préoccupe moins de la valeur comparative des religions que des services qu'elles peuvent lui rendre. Son Édit de Milan serait comme une édition avant la lettre du Concordat de Bonaparte. D'autres au contraire ont une tendance à le canoniser, en font presque un père de l'Église et expliquent ou excusent toute sa conduite, y compris des actes qui n'ont rien de chrétien ni même d'humain, par des considérations religieuses. On trouve dans la politique de Constantin de quoi justifier l'une ou l'autre thèse. D'ailleurs il est toujours facile de récuser comme apocryphes les documents qui gênent. Nous avons de Constantin des édits, des circulaires, des lettres contradictoires. Il y a parfois, dans une même pièce, des incohérences. Est-ce une preuve qu'elle n'est pas authentique? N'est-ce pas plutôt le contraire? Un document faux, fabriqué pour servir une thèse, est généralement logique. Au contraire, un document authentique, du fait même qu'il reflète les indécisions et les inconséquences qui sont dans les choses ou dans la pensée, a des chances d'être confus et déconcertant.

Ajoutons, en ce qui concerne Constantin, que les documents qui portent son nom ne sont ni écrits ni dictés par lui, pas plus que les circulaires ministérielles d'aujourd'hui ne sont l'œuvre personnelle de leur signataire. L'administration impériale, comme les nôtres, avait ses scribes, ses rédacteurs, qui

mettaient du leur dans les exposés de motifs. Il y avait des chrétiens dans les bureaux, comme il y avait des païens ou des philosophes. Il faut donc s'attacher aux actes plus qu'aux mots.

Les actes n'indiquent pas un esprit de suite très sûr de lui. Quoi d'étonnant? Constantin n'est pas un chrétien d'origine. Son père est un de ces païens éclairés qui essayent de dégager un monothéisme philosophique de la puérilité mythologique. Sa mère n'est pas non plus chrétienne lors de sa naissance, dont on ne sait même pas la date. Elle ne paraissait pas destinée à devenir sainte Hélène. Humble servante d'auberge, et à une époque où les auberges étaient volontiers des maisons mal famées, elle n'a pas d'action morale sur son mari, qui n'est à vrai dire que son concubin, et qui épousera bientôt pour raisons politiques une femme plus qualifiée. Elle n'est pas davantage l'éducatrice de son fils. Les témoignages sur la première partie de sa vie sont rares et discordants. On lui attribue des sympathies à un moment donné pour le judaïsme; c'est Constantin qui, beaucoup plus tard, l'oriente vers les chrétiens, la rend, dit l'évêque Eusèbe, « pieuse envers Dieu ».

Constantin lui-même, quels qu'aient été ses sentiments intimes, est forcé à des ménagements. Il conserve jusqu'au bout le titre de Grand Pontife, sauf à se faire suppléer dans la fonction; il ne sera baptisé qu'à la veille de sa mort, ce qui, à vrai dire, était un moyen employé et admis d'assurer son salut à bon compte. Il n'est pas très mystique, en dépit de l'apparition fameuse qu'on lui prête. Cette apparition, à laquelle M. Piganiol consacre une étude très poussée, lui paraît très peu démontrée. On n'en parla que plus tard et le récit n'arriva que peu à peu à sa forme définitive. Constantin eut bien une vision, et dont il resta extrêmement frappé, mais dans un temple gaulois d'Apollon. Le dieu lui promit trente ans de règne, et il célébra en effet ses *tricennalia*, ce qui fut donné à bien peu d'empereurs. Il n'est pas étonnant après cela qu'il paraisse du flottement dans sa conduite et sans doute dans sa pensée.

On constate cependant que sa sympathie pour le christianisme va en s'accentuant avec les années. Est-ce par ambition? On voit mal ce qu'il y pouvait gagner. Il n'y a pas beaucoup de chrétiens en occident, notamment en Gaule moyenne et

septentrionale, en Afrique, en Bretagne, en Germanie, et c'est là son domaine. A Rome, on n'en comptait que 30 000, le vingtième de la population. Il y a bien une question de sentiment. Constantin est monothéiste, à la façon de son père et de beaucoup d'esprits élevés, avant d'être chrétien; les termes vagues et généraux de *summa divinitas, deus sanctissimus* etc. désignent dans sa bouche un être suprême créateur du monde, commun à tous les hommes. Il n'est pas étonnant que ce monothéisme l'ait conduit au christianisme. Le paganisme grossier est en baisse, non seulement chez les intellectuels qui cherchent à l'épurer, mais dans le peuple qui s'adonne de plus en plus aux cultes orientaux. Constantin n'a pas interdit les cérémonies du vieux culte, il les a plutôt omises, par exemple les « Jeux séculaires » qui auraient dû être célébrés en 313. Ce n'est pas toujours par hostilité. C'est souvent, comme nous dirions aujourd'hui, faute de crédits. Les temples avaient été riches de fondations, de legs. Mais cette fortune s'est dépréciée, les revenus sont nominalement les mêmes, en réalité ils ont perdu la plus grande partie de leur valeur. On ne faisait pas d'inflation avec du papier, on faisait de l'inflation avec de la mauvaise monnaie. Les Arvales, après 241, n'ont plus les moyens de graver sur marbre leurs procès-verbaux, ils finissent même par ne plus se réunir, faute de jetons de présence, si on peut dire. Les Mystères d'Éphèse ne sont plus célébrés dès Marc-Aurèle pour la même raison d'impécuniosité. Les offrandes des fidèles auraient pu combler le déficit, mais Tertullien se moque des troncs qui restent vides. Constantin ne cherche pas à remédier à cette crise; il la considère probablement d'un œil favorable, mais enfin il ne l'a pas créée. M. Piganiol sur tous ces points fait preuve d'un esprit critique très averti.

Les fluctuations de Constantin s'expliquent aussi par un grave défaut de son caractère. Constantin est un homme d'action. Il n'hésite pas en face d'une décision matérielle et pense à tout. Jeune homme, il veut rejoindre son père dont le tient éloigné un Auguste soupçonneux. Il arrache l'autorisation de partir; mais, comme il sent qu'elle est accordée de mauvaise grâce et probablement de mauvaise foi, il se prémunit contre un contre-ordre. Il court la poste et fait tuer

à chaque relai tous les chevaux dont il n'a pas besoin. Bien lui en prit, car on courait en effet après lui. Clotilde dans un cas analogue fera brûler le pays derrière elle. Malheureusement pour Constantin, il n'a pas l'esprit aussi résolu que le geste. Il n'a pas le respect immuable de la chose jugée. Il remet sans cesse en question ce qui paraissait réglé. Dans l'affaire de l'arianisme, comme dans celle du donatisme, on le voit constamment se dédire, ajourner ou suspendre l'application des sentences les plus solennelles. Arius a été condamné au concile de Nicée. Constantin, qui a ouvert le concile, qui y a joué un rôle, qui a déclaré que sa décision était pour lui « le jugement de Dieu », exile Arius et ses principaux partisans. Puis il les gracie au bout de quelques mois et, à sa mort, c'est l'évêque arien Eusèbe qui le baptisera. Il faut le voir tel qu'il est. Ses tergiversations ne sont pas d'un saint, d'un hypocrite non plus. C'est, conclut mélancoliquement M. Piganiol, « un pauvre homme qui tâtonnait ».

***

La Révolution pour beaucoup de gens de la campagne est restée longtemps un phénomène terrible et incompréhensible. C'est l'époque où l'on avait peur, où on ne savait jamais qui était patriote et qui était devenu suspect, encore moins pourquoi. Au début et au-dessus de cette peur générale et continue, il y a eu la panique de juillet-août 1789, appelée « la Grande Peur », caractérisée par ce fait qu'elle n'avait pas de raison d'être dans chaque cas particulier tout en répondant à un état d'esprit justifié d'une façon générale.

C'est cet état d'esprit générateur des plus folles crédulités que cherche à expliquer M. Georges Lefebvre, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg : *La Grande Peur* (Armand Colin). Si le Français moyen — et surtout le paysan moyen — est prêt à croire toutes les histoires de brigands, ces « brigands » qu'on signale partout et qu'on ne voit nulle part, ce n'est pas uniquement par contagion. Il n'y a pas de fumée sans feu. Cette épidémie doit avoir un point de départ. Il passait sur le pays une vague de désolation. Les cerveaux étaient des récepteurs et des amplificateurs de mauvaises nouvelles.

Pourquoi? Pour s'en rendre compte, M. Lefebvre a voulu se mettre dans la peau d'un paysan de 89. « Cherchant, dit-il, à expliquer la Grande Peur, j'ai essayé de me ranger parmi ceux qui l'ont éprouvée. »

La situation était effroyable. On mourait de faim. La récolte de 1788 avait été détestable et il n'y avait pas de réserves parce que la libre circulation des grains, proclamée en 1787, avait permis au paysan de vider ses greniers. La soudure, toujours délicate en ces temps de disette chronique, s'annonçait tragique. Le pain valait quatre sous et demi à Paris, six sous dans le pays de Caux. L'ouvrier agricole gagnait en bonne saison douze ou quinze sous, en hiver de cinq à six. Il est nourri, mais sa famille ne l'est pas, il faut qu'elle vive sur son salaire. L'ouvrier industriel n'est pas plus favorisé; l'artisan qualifié gagne de vingt-cinq à quarante sous, les aides et les manœuvres, quinze à vingt, et sans être nourris. Les familles sont nombreuses, la population s'est accrue de deux millions d'habitants pendant les vingt dernières années de l'ancien régime : « Le nombre de nos enfants nous désespère, dit un Cahier de villageois, plusieurs de nous en ont huit ou neuf. » Or, constatait en 1790 une municipalité flamande, « il est certain qu'un homme qui ne gagne que vingt sous par jour ne peut pas nourrir une nombreuse famille, celui qui n'a que quinze sous par jour est pauvre ».

Et il y a pire, c'est le chômage. Un traité de commerce libéral avait ouvert notre marché aux produits manufacturés anglais en 1786. L'idée était juste, l'application brusque la rendit néfaste. A Amiens et Abbeville, le nombre des métiers qui battent était de 5 672 en 1785; en 1789, il y en a 3 668 d'arrêtés, soit 36 000 chômeurs. Dans la bonneterie, la crise est encore plus grave; sur 8 000 métiers, il n'en reste que 1 000 en marche. Tout s'en mêle, la mode des linons compromet la soierie lyonnaise.

Ces chômeurs renforcent l'armée des mendiants qui couvre les routes. Le chapitre de M. Lefebvre sur « les errants » est saisissant. Un dixième de la population rurale vit normalement de mendicité. En temps de vie chère, la proportion augmente : on envoie les enfants « chercher leur pain ». Ces mendiants sont le fléau des campagnes. On donne assez volon-

tiers à ceux qu'on connaît parce que la plupart des petites gens savent par expérience qu'ils sont exposés à mendier eux-mêmes un jour ou l'autre. A ceux qu'on ne connaît pas, on donne aussi, surtout par crainte d'un mauvais coup, d'une vengeance, d'un incendie. Ils viennent parfois de nuit et par bandes. Ils pillent les récoltes, coupent le blé encore vert. Naturellement, les professionnels de la paresse, les malfaiteurs d'habitude se glissent parmi les errants occasionnels. Les abords des forêts grouillent d'une population interlope. On croira facilement aux brigands parce qu'il y en a en effet.

Quand la politique s'en mêle, la panique est inévitable. Les langues se donnent carrière. Tout le monde n'avait-il pas vu des soldats russes en France au début de la guerre? On a constaté le même phénomène de psychose collective en 1848, et M. Lefebvre a eu grandement raison de rappeler la phobie des « partageux » au début de la deuxième république. Il en cite un exemple vraiment typique et dans un pays qui n'est pas celui de la galéjade.

Une vieille femme, près de Vire, aperçoit deux hommes qui lui paraissent suspects : un est couché sur le ventre, l'autre va et vient tout hors de lui. Elle communique ses craintes à un jeune homme du pays qui passe à cheval. Il file sur Vire, annonçant sur son parcours l'arrivée des partageux. Quand les deux hommes arrivent dans les villages alertés, on les prend pour une avant-garde. Ils étaient 2 à Durcy, le premier village; à Presles, on parle de 10; à Vassy, ils sont 300; à Vire, il s'agit de 600. A Saint-Lô, à Bayeux, à Caen, on raconte que 3 000 partageux mettent tout à feu et à sang du côté de Vire. Impossible d'en douter : les maires demandent du secours, vu l'insuffisance des gardes nationales hors d'état de résister à une pareille invasion. Sept heures après le fait initial, le tocsin tonne à 25 lieues à la ronde. Le général Ordener, un vieux de la vieille, est envoyé de Caen avec la garnison et la garde nationale : 30 000 hommes sont en mouvement. Ordener tira au clair toute cette histoire, c'est la seule que nous connaissions aussi bien. Les deux hommes étaient du pays, c'étaient le père et le fils : le fils avait l'esprit dérangé, son père le surveillait avec angoisse. Que d'histoires de 89 ont eu autant de consistance!

Il ne faut pas que l'expression « Grande Peur » crée une confusion. On a peur, mais on marche. On peut rire de ces tocsins éperdus, de ces mobilisations frénétiques, de ces adieux pathétiques de bons pères de famille qui partent pour sauver la société. Il en est évidemment qui cherchent à se défiler, mais ils finissent par suivre. Ce n'est pas leur faute si leur provision de courage est inutile. Le récit sans fard du secrétaire de la paroisse de Lavalla, près de Saint-Étienne, un ancien soldat mis à la tête d'une expédition de secours sur Saint-Chamond, est malicieux et pris sur le vif. Évidemment la brave troupe des défenseurs de l'ordre est bien aise d'en être quitte pour une fausse alerte et tout finit par un tour aux cabarets. Tout de même, on avait marché.

Contre qui? Ceci est une autre affaire. Les uns voient dans les brigands des stipendies de la contre-révolution; les autres y voient au contraire des agents des partis ultra-révolutionnaires. Il est un peu vain de se poser aujourd'hui la question. Les brigands politiques sont des fantômes, on n'en trouve pas traces, du moins pas encore, en 89. Mais si on y a cru, c'est qu'il y en avait d'autres. La Grande Peur a grossi et dénaturé une réalité. Cette erreur collective a d'ailleurs beaucoup servi la Révolution : elle a ameuté les masses contre les ordres privilégiés, supposés complices des brigands; elle a armé le paysan comme garde national; elle lui a donné conscience de sa force et de son intérêt, elle a hâté la nuit du 4 août, dépassée aussitôt qu'acclamée. M. Lefebvre explique tout cela, et beaucoup de choses avec, on ne peut mieux.

***

Le roi de Rome est mort il y a cent ans. M. Octave Aubry, qui s'est fait une spécialité des études napoléoniennes, a publié à ce propos un volume qui peut dispenser d'en lire beaucoup d'autres : *Le Roi de Rome* (Fayard). Dans l'état présent de la documentation, il est au point.

Ce qui intéresse dans cette courte existence, c'est moins le dehors que le dedans. Les événements sont forcément minces, la psychologie est complexe et obscure. Le duc de Reichstadt est-il resté, et jusqu'à quel point, le fils de Napo-

léon, un prince français conscient du rôle qui pourrait devenir le sien et soucieux d'être en état de le jouer? Au fond, le problème est plus sentimental qu'historique. Pourtant, étant donné que le neveu de l'Empereur, Napoléon III, montera sur le trône, il n'était nullement dans le domaine de l'invraisemblable que son fils pût aspirer à une pareille fortune. Ce qui l'aurait gêné à coup sûr, c'est sa condition de prince autrichien, attaché au rivage danubien, n'ayant pas la ressource de mener la carrière d'aventurier qui, à force de disqualifier en apparence le fils de la reine Hortense, a fini par l'imposer à l'opinion. Les échecs de Strasbourg et de Boulogne, la captivité au château d'Ham eussent été interdits au petit-fils de l'empereur d'Autriche. Un Napoléon peut jouer son va-tout, un Habsbourg est de trop vieille souche pour se risquer. Le duc de Reichstadt le sentait. Il a songé à fuir; peut-être l'aurait-il pu, il s'en tint à la velléité.

Il est vrai que son état de santé ne le prédisposait pas à courir les routes. C'était déjà trop de courir les alcôves. On lui prêta beaucoup d'aventures sentimentales et il semble bien qu'il n'ait pas seulement abusé de l'équitation. Cependant, parmi les liaisons retentissantes qu'on lui attribue, il en est au moins une qui n'a été qu'une apparence, une intrigue de théâtre destinée à cacher une intrigue politique. La célèbre danseuse Fanny Elssler attirait à l'Opéra toute la jeunesse, y compris le prince. A chaque instant, elle recevait de lui des billets doux qui étaient de bruit public. Ce commerce galant couvrait en réalité une correspondance assidue avec son confident Prokesch. Fanny Elssler servait de boîte aux lettres. Elle déclara elle-même plus tard, beaucoup plus tard, au docteur Véron, directeur de l'Opéra de Paris, et à une époque où elle n'avait pas de raisons de démentir une légende flatteuse, qu'elle n'avait jamais eu de relation, pas même de conversation non criminelle, avec le Prince.

Sa vraie consolatrice et confidente, c'est sa jeune tante Sophie, femme de l'archiduc François-Charles et mère de l'empereur François-Joseph. Princesse de Bavière, elle n'avait rien de habsbourgeois, admirait Napoléon, ne s'en cachait pas, gardait son franc parler devant Metternich et égayait le vieil empereur enfermé dans l'étiquette espagnole qui,

depuis Charles VI, roi manqué d'Espagne, tyrannisait la bonhomie autrichienne. Leur liaison était à la fois visible et douteuse. Ceux qui s'en doutaient eurent la charité de ne pas trop chercher à éclaircir leurs doutes. M. Octave Aubry est de ceux qui n'en doutent pas. Leur idylle commence après la naissance du jeune François-Joseph. Était-elle finie ou devenue platonique lors de la seconde grossesse de l'archiduchesse Sophie? Maximilien, le futur empereur du Mexique, est né en juillet 1832, quelques jours avant la mort de l'Aiglon. Le duc de Reichstadt était déjà malade au cours de l'automne précédent, mais avec des rémittences trompeuses. Il chasse, fait des projets d'évasion, se moque de ses médecins. Quand la Cour rentre de Schœnbrunn à Vienne le 16 novembre, il il est plein de projets, se croit tout au plus enrhumé, ce qu'on attribue complaisamment au château de Schœnbrunn, froid, impossible à chauffer, où les chambres sont glaciales même en été. Au premier janvier, l'empereur l'autorise à prendre son service actif de colonel. Bien mieux, alors que sa grossesse commence à marquer l'archiduchesse, les amis du prince cherchent à lui ménager une passade avec une jeune cantatrice. Il s'y déroba, mais le fait que ses amis intimes y aient songé n'est pas pour contrarier l'hypothèse de M. Octave Aubry. Il n'en conclut pas que l'empereur Maximilien est le petit-fils de l'empereur Napoléon, il se borne à constater que « ce n'est pas impossible ».

Ceux qui aiment le drame et la fatalité seront de son avis. La scène fameuse où l'archiduchesse, à la veille de ses couches, communie en même temps que le duc, afin de lui dissimuler qu'il s'agit pour lui des derniers sacrements, prend de ce chef un caractère encore plus pathétique. Rostand n'a pas été jusque-là. Il a reculé devant un septième acte.

***

Le second Empire est à la mode. Il a pris le recul nécessaire à l'histoire, il est déjà le passé. La guerre a vieilli d'un siècle tout ce qui l'a précédée.

La Société des Conférences a demandé à M. André Bellessort de consacrer à *la Société française sous Napoléon III* son cours

de cette année. Il vient de paraître (Perrin) en un volume à la fois alerte et robuste, où l'on retrouve l'auteur tout entier, avec sa verve drue, son indépendance d'esprit, son dédain magistral de ce qui est conventionnel et vulgaire. M. Bellessort appartient à la génération qui est née sous l'Empire, qui a recueilli toute chaude l'impression de ceux qui l'ont vécu. Il a été élevé dans la rancœur contre l'homme de Sedan, il a grandi dans l'atmosphère aigrie de la défaite. Et aujourd'hui? Aujourd'hui M. Bellessort est moins sévère. La liberté est beaucoup moins belle sous la République qu'elle n'apparaissait sous l'Empire. La corruption ne semble plus le monopole des hommes du Deux Décembre. Le régime impérial a fait beaucoup de mal à la France, non pas à l'intérieur, car il a été dans l'ensemble une période de prospérité, mais au dehors, parce que la politique étrangère du souverain était empêtrée d'idées creuses, au service desquelles il mettait une armée dont les chefs croyaient que l'art de la guerre est l'art de se débrouiller après n'avoir rien préparé. M. Bellessort enrage avec raison de voir notre organisation militaire d'alors si flottante, si arriérée, si superficiellement empanachée. Beaucoup de brillants officiers ne voyaient dans l'armée que le décor et les décorations, et en étaient encore à croire, après Sadowa, que la guerre est un sport.

M. Bellessort, avec son tempérament d'intellectuel, cherche ce qui se passait dans les têtes beaucoup plus que dans les fêtes. Il modèle une galerie de bustes, autour des deux statues en pied de l'empereur et de l'impératrice. Un volume de M. Jacques Boulenger étudie plutôt l'état des lieux : *les Tuileries sous le Second Empire.* On raffolait du théâtre, du théâtre de société plus encore que des théâtres du Boulevard. La princesse de Metternich remportait des succès d'actrice qui faisaient regretter à Got que sa naissance ne lui permît pas de devenir une professionnelle. L'impératrice en essaya aussi, mais avec trop peu de succès pour être encouragée à continuer. M. Jacques Boulenger nous introduit sur les planches. Il décrit le château des Tuileries avec une précision qui n'alourdit pas le tableau. On ne s'amuse pas tous les jours dans ce palais aussi mal compris que possible et où manque le confort moderne d'un simple appartement bourgeois. Les réceptions

des Tuileries n'avaient rien d'une orgie de Néron. On dansait peut-être sur un volcan; on n'effeuillait pas des roses à la lueur des incendies. Les gens de la cour ne viennent au château que lorsqu'ils sont de service. Les gens de lettres, les artistes s'en tiennent ou en sont tenus à l'écart. La princesse Mathilde leur suffit. L'empereur aime plus à écrire qu'à lire. Quand on le met à la Conciergerie après son équipée de Strasbourg, il réclame les quelques livres qu'il avait sur lui au moment de son arrestation. C'étaient les poésies de Schiller, qu'il était en train de traduire. Le trait est relevé comme significatif par M. Ferdinand Bac dans le troisième volume de ses *Intimités du Second Empire* (Hachette) que complète aujourd'hui son *Prince Napoléon*.

M. Bellessort a beau être devenu l'indulgence même, il ne peut partager l'engouement de certains pour l'impératrice. Il admire sa dignité dans le malheur, il salue la souveraine déchue et la mère frappée au cœur; il garde sa mauvaise humeur contre l'impératrice voulant gouverner. Elle juge les choses et les hommes avec ses nerfs, se laisse manœuvrer par les Metternich, joue avec la couronne du Mexique comme aux grâces avec le rond et se dit légitimiste parce qu'elle a les défauts de Marie-Antoinette. Napoléon se faisait pardonner ses maîtresses en écoutant sa femme : deux fautes au lieu d'une. La petite duchesse de Bourgogne, enfant gâtée de Louis XIV et de madame de Maintenon, leur disait un jour en papillonnant : « Savez-vous pourquoi les règnes des reines sont supérieurs aux règnes des rois? C'est que, sous les reines, ce sont les hommes qui gouvernent et que, sous les rois, ce sont les femmes. »

Ce qu'il y a peut-être de plus en forme sous l'Empire, c'est la littérature politique, et c'est bien dû au régime encore qu'on ne puisse lui en savoir gré. Quand la presse est libre, quand elle n'a pas à se gêner, le danger pour elle est de tomber dans la grossièreté, tout au moins dans la vulgarité. Quand, au contraire, elle est surveillée, quand la plume brûle les doigts qui la manient sans précaution, tout est dans la manière. Le Rochefort de la *Lanterne* est supérieur au Rochefort de l'*Intransigeant*. Nous n'avons pas d'équivalent de Prévost-Paradol parce que nos Prévost-Paradol n'ont plus besoin de jouer à cache-cache avec la censure et que d'ailleurs le

public, nourri de gros sel, trouverait fade le sel attique. Les discours académiques faisaient florès, on les attendait comme un événement, on faisait un sort à des allusions que personne ne saisirait aujourd'hui, on applaudissait des hardiesses qui seraient pour nous le comble de l'innocuité. « Vive l'oppression, écrivait Prévost-Paradol à son ami Gréard. Les braillards se taisent, plus de chanteurs des rues, place aux artistes. »

Le *Courrier du dimanche* fut suspendu pour un article d'Assolant qui chantait ironiquement les gloires de l'Empire. En voici le ton : « Nous avons fondé au Mexique un Empire qui sera, il faut l'espérer, aussi solide et aussi éternel que l'Empire français... » Le début du premier numéro de *la Lanterne* est le modèle du genre : « La France contient, dit l'almanach impérial, 36 millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement. » Le journal était lancé, d'autant plus qu'il fut interdit, ce qui acheva de faire de lui « la chose qu'il faut avoir lue ». Et l'éloge de Napoléon II, « l'idéal du souverain. Personne ne niera qu'il ait occupé le trône, puisque son successeur s'appelle Napoléon III. Quel règne, mes amis, quel règne! Pas une contribution, pas de guerres inutiles avec les décimes qui s'ensuivent; pas de ces expéditions lointaines dans lesquelles on dépense six cents millions pour aller réclamer quinze francs... » Et l'article nécrologique sur la mort prématurée de Néro, le chien de l'Empereur. « Néro est mort. La veille, il s'était couché assez calme, après avoir congédié ses courtisans; car il faut vous dire qu'en France les courtisans ne sont pas fiers, quand ils ne peuvent pas approcher du maître, ils se lient avec le chien. Rien ne faisait donc présager le terrible événement quand, le matin, en lui apportant son café, les gens de sa maison l'aperçurent couché sur son tapis, les jambes en l'air (je n'ose dire les pattes) et raide comme la justice... » Tout cela a vieilli, n'est pas d'un goût parfait, mais tout cela ravissait un lecteur auquel les journaux bien pensants ressassaient sans miséricorde les crimes de l'assassin Troppmann.

A. ALBERT-PETIT

TRISTAN BERNARD,

AUTEUR CLASSIQUE

Il est exact qu'une pièce de théâtre, tant qu'elle n'a pas été représentée, n'a pas satisfait à sa destination première. — Mais le théâtre de Musset, dira-t-on, le plus vivant, aujourd'hui, entre toute la production dramatique du XIXe siècle, n'avait pas été écrit pour la scène. — Pardon! de ce que Musset, quand il composa son théâtre, n'entrevoyait pas où et comment ses comédies pourraient être jouées, il y aurait équivoque à prétendre que toute considération du jeu, sur une scène imaginaire, fut, au moment où il écrivait, absente de son esprit. Aussi longtemps que ses pièces ne furent qu'imprimées, elles vécurent dans l'attente d'une épreuve qui leur manquait, repliées comme des fleurs que seuls les feux de la rampe pouvaient tirer de leur sommeil.

Cela dit, la réciproque n'est pas moins vraie. Quand une pièce de théâtre a subi l'épreuve de la rampe, il lui reste à subir une autre épreuve non moins redoutable : celle du livre. Si la représentation est, pour les œuvres dramatiques, le baptême qui les introduit dans la communion du théâtre, l'imprimé (pourvu que, à sa lumière, elles *tiennent*, comme on dit) a la valeur d'une confirmation, qui seule est une garantie de durée.

Il y a plus. L'épreuve d'une première représentation peut n'être pas décisive. Loin de nous la pensée d'accorder à nos répétitions générales le prestige de rites sacrés où, par le truchement de quelques pontifes et d'une assemblée sacerdotale, les dieux se prononceraient. Les exemples ne manquent

pas d'ouvrages qui, condamnés une première fois aux chandelles, ont attendu, dans le livre, et obtenu plus tard, sur la scène, des réhabilitations triomphantes. Les auteurs malheureux trouvent à se dire cela quelque consolation. Cependant, qu'ils y prennent garde : l'argument n'est que suspensif, jusqu'à un débat ultérieur sur les planches; il ne saurait, en aucun cas, dispenser l'œuvre dramatique de fournir ses preuves dans son milieu naturel, qui reste la représentation.

Le théâtre de Tristan Bernard n'est point de ceux que les circonstances ont obligé à faire un stage dans le livre avant que d'affronter les tréteaux, encore moins de ceux qui se retirent, incompris, dans les limbes de l'imprimé, avec l'espoir de revanches possibles. Trente-cinq années bientôt des succès les plus brillants, sur les scènes parisiennes les plus diverses, n'ont cessé d'affirmer la faveur que ce théâtre, en dépit des bouleversements sociaux, a successivement rencontrée auprès de générations sans ressemblance entre elles. Après comme avant la catastrophe qui a scindé en deux âges différents le début de ce siècle, notre bon maître a l'oreille du public. Mais voici que, réunissant en librairie tant d'œuvres célèbres, dont le souvenir pour nous se mêle à celui des applaudissements, il demande à l'imprimé ce genre de témoignage qui équivaut à une consécration.

Eh bien, Tristan Bernard gagne encore ce second *round*. L'expression ne sera pas pour déplaire à cet homme doux, ami d'un sport brutal, et qui fut l'arbitre amateur de plus d'un *match*. Elle n'a, d'ailleurs, rien de forcé. Car, toute question d'amitié personnelle mise à part, on admettra bien qu'un lecteur, installé, momentanément comme je le suis, à la campagne, loin des illusions qui se développent dans l'atmosphère des coulisses, est un adversaire difficile à dominer, je veux dire un esprit sur ses gardes, plein de parades et de rispostes que l'auteur doit à chaque instant déjouer. Or, après avoir lu les six premiers tomes dans lesquels Tristan Bernard a rassemblé la majeure partie de son théâtre, je regrette de n'en pas avoir sur ma table un septième, pour m'imprégner, en me divertissant, de sagesse profonde, me baigner dans ce sourire narquois qui, lorsqu'on le retrouve partout, dans toutes les situations que la plume féconde du dramaturge a

inventées, finit par prendre un sens vaste, par devenir une philosophie, une attitude générale de l'être en face de la destinée.

***

Les gens sérieux objecterons que ce n'est pas l'heure de plaisanter. Le présent est noir, mais l'avenir est encore plus sombre. Le monde voit le gouffre et, pour s'empêcher d'y rouler, se cramponne à des formules usées comme à des branches mortes. Est-ce le moment de s'intéresser à des oisifs qui ne connaissent d'autres combats que ceux que leur livre pour les plus petites choses leur propre indécision; à des aigrefins en quête d'argent, doués de toutes les séductions pour s'en procurer aux dépens des naïfs, mais inaptes absolument au moyen le plus simple d'en gagner qui s'appelle le travail? L'instant est-il bien choisi de prêter attention aux manèges du tapeur avec l'ami qui se dérobe, aux colloques du fils de famille avec l'usurier? Les conférences internationales se succèdent et jamais les peuples n'ont été aussi loin de s'entendre. N'est-ce pas folie, en nos jours de grande tribulation, que d'accorder audience à ce cortège de demi-canailles, de ratés sympathiques, de filous parfois généreux, de chimériques sans attachement à leur rêve, de débauchés sans persévérance, d'amants un peu escrocs, d'amantes pas très sûres d'aimer, infidèles par inconstance native plus encore que par entraînement?

Pourquoi donc pas? L'homme est toujours l'homme. M. Codomat, l'un des personnages de Tristan Bernard, est un agent d'affaires dénué de scrupules, mais qui sait si bien parer ses indélicatesses de formes solennelles qu'il est sincèrement vénéré de son entourage et inspire même à ses dupes une considération mêlée de crainte. Croit-on qu'il n'y a pas, à Genève, parmi les délégués des nations, bien des Codomat?

Pendant les premiers mois de la guerre, quand, à défaut d'artillerie lourde sur la ligne de feu, le mensonge officiel, à l'arrière, déployait ses batteries, quand nos journalistes bravaches n'appelaient pas les soldats français autrement que les « poilus », terme inusité au front, Tristan Bernard fit paraître une petite feuille satirique intitulée *Le poil civil.*

C'était une série de réflexions inspirées à un cerveau lucide et à un cœur ému par l'atrocité des temps. Sans doute le même sourire désabusé qui est inhérent à l'âme de l'auteur, et qui fait le charme de son théâtre comme celui de ses romans, se retrouvait en ces pages. Une ironie familière y tenait lieu de plainte, car, jusqu'au pied du Mur des lamentations, un Israélite garde son humour, et, à une époque où les prophètes pullulaient, comme les stratèges, dans toutes les salles de rédaction, le juste se détournait avec ennui de tout ce qui aurait pu ressembler au ton de son ancêtre Jérémie. Mais une grande mélancolie perçait dans ces observations caustiques. La revue n'eut que quelques numéros. C'est assez pour marquer une date. Il y avait du courage alors à oser railler les faux braves. *Le poil civil* fut, dans le déchaînement effroyable, le premier rappel à la décence, à l'humanité.

N'allez pas croire, après cela, que, dans cette période critique, Tristan Bernard, né à Besançon, d'une famille depuis longtemps racinée en France, fut indifférent au sort de son pays. Ce serait se fourvoyer étrangement que de voir dans son scepticisme une forme de nihilisme radical. Tristan ne doute pas de la vertu; il doute seulement que la plupart des gens qui passent pour vertueux, ou même qui s'imaginent de bonne foi qu'ils le sont, aient vraiment droit à ce titre. Son attitude est la même à l'égard de toutes les valeurs nobles. Il ne nie point le sublime, mais il n'est pas du tout cornélien, en ce sens qu'il se méfie de ce que deviennent les hautes idées morales en cet être imparfait qui est l'homme. Il tient en suspicion les saints et les héros, parce qu'il réfléchit que presque tous les humains sont pétris de Bien et de Mal, comme sculptés dans une neige boueuse. Telle est, devant notre misère, la signification du sourire qui voltige dans sa barbe : « Qu'ils sont petits, semble-t-il dire, qu'ils sont faibles, et si touchants, les pauvres, d'être si faibles, si comiques, avec leurs travers, leurs velléités, leurs intentions, leurs promesses! En vérité, il leur est aussi difficile d'être tout à fait mauvais que d'être tout à fait bons! »

N'est-il pas remarquable, en effet, que Tristan s'intéresse également assez peu aux criminels? Une seule fois, si je ne

me trompe, dans tout son théâtre, qui abonde en menues fripouilles, il lui est arrivé de mettre en scène un assassin : Jacques, le fils de Jeanne Doré. Mais c'est un assassin par amour, donc un faible encore, un envoûté, un malheureux sans énergie, et d'ailleurs presque un enfant. Fanny, la maîtresse de Jacques, a besoin de mille francs. Jacques, sans préméditation aucune, tente une démarche stupide : il va demander la somme à son parrain, homme très avare : le vieux grigou se moque de lui. Alors, il a comme un vertige, il frappe. C'est tout. Rien de plus bête, rien de plus plat. Un accident. Ainsi, ayant à peindre un meurtrier, l'auteur, par malice autant que pour satisfaire à son esthétique, soucieuse des réalités moyennes, a dépouillé le personnage de tout prestige, de tout bas romantisme.

Ailleurs, dans *Le seul bandit du village*, Tristan Bernard fait dire à Arsène, un chenapan dépourvu de méchanceté : — « Moi, vous savez, donner des coups de lingue, c'est pas ma spécialité. Une fois, je me suis évanoui dans un château pour avoir tué un traversin. » LA BONNE : — « Un traversin? » ARSÈNE : — « Chez un garde. La nuit, j'avais forcé la porte, je m'étais rué sur le lit. Seulement mon garde n'avait pas couché là. Je me suis aperçu le matin que j'avais tapé dans un lit vide. C'est mon seul assassinat. » Si je comprends bien Arsène, ce qui lui déplaît dans « les coups de lingue », c'est, en quelque sorte, l'excès, le risque aussi, et la fatigue.

Par malheur, tous les gredins n'ont pas cette modération. Il y a des criminels réussis, j'entends des individus qui, en apparence tout au moins, sont positivement parvenus à être des criminels. Ceux-là sont encore censément des purs, des parfaits, une manière de sélection dans le Mal, une élite à rebours. Aussi le sage, attendri par les défaillances de l'humanité commune, prise-t-il médiocrement ces originaux raidis dans leur vouloir. Certes, notre Maître pacifique répugne d'instinct à la violence, et c'est peut-être, en partie, pour cette raison que cet observateur sagace n'aurait pas grand plaisir à sonder les cœurs et les reins des monstres sanguinaires, de même que, à l'antipode, il regarde d'un œil inquiet les saints et les héros, qui, fanatiques de la bonne cause, sont, pour cela

même, fort peu rassurants, étant capables, lorsqu'on les contredit, de jeter feu et flamme. En tout Roland dort un furieux prêt à se dresser soudain.

Mais je crois surtout que les criminels fieffés dégoûtent Tristan Bernard parce qu'il les soupçonne de faire, eux aussi, « du chiqué ». Combien de vicieux qui ne sont que des fanfarons de vice! Ne sait-on pas que beaucoup de professionnels du crime, au fond de leur prison, se préoccupent de leur presse? La plupart sont des vaniteux, des cabotins, qui ne songent qu'à acheter, au prix du sang des autres, une infâme renommée. C'est pourquoi la publicité qu'on donne à leurs méfaits est non moins sotte que dangereuse. Que, d'avance, on leur ôte toute occasion de plastronner, et les voilà déjà calmés. Comme le disait Voltaire, rien n'est aussi désagréable que d'être pendu obscurément. Il est vrai que, si l'on enlève aux saints l'auréole du martyre, aux paladins leur panache, ils se trouveront de même tout déconcertés. Oui, la sincérité absolue est rare dans les choses extrêmes, qu'il s'agisse du Bien ou du Mal. « Qui veut faire l'Ange fait la Bête. » Tristan ici rejoint Pascal. Rencontre assez inattendue. Rien de factice, pourtant, dans ce rapprochement. Il est un point sur lequel l'auteur de *la Volonté de l'homme* s'accorde nettement avec l'auteur des *Pensées*, à savoir notre infirmité. Mais, à ce carrefour, Tristan tire son chapeau au janséniste, et, pendant que l'autre s'enfonce, jusqu'au délire, dans « le Mystère de Jésus », lui préfère s'en aller respirer dans un pyrrhonisme indulgent. C'est alors qu'il retrouve, non sans soulagement, Montaigne, son demi-frère de race. Tous deux, après cette alerte, reposent leurs têtes bien faites sur le même oreiller.

***

Dieu merci, notre maître est bien vivant, et les seuls Champs-Élysées où le mène parfois sa flânerie sont ceux qui vont de la place de la Concorde à la place de l'Étoile. Mais ce n'est pas par un vain jeu de l'imagination qu'on peut le supposer déjà conversant avec les grands esprits du passé. Il fait vraiment partie de ce cercle où il est encore moins facile d'être admis qu'au *Jockey*. C'est un classique. Nous

nous en doutions depuis longtemps. Après la publication de son *Théâtre complet*, la chose apparaît évidente. Bien que cela crève les yeux, on nous permettra de le démontrer. Telle est la fonction du critique.

Tristan Bernard est un classique français, d'abord et avant tout parce qu'il est un moraliste. Nous ne sommes pas de ceux qui veulent resserrer la littérature de notre pays tout entière dans certaines limites, en dehors desquelles il n'y aurait plus qu'influences étrangères, barbarie et confusion. Mais il faut bien reconnaître que la lignée des moralistes est, chez nous, si ancienne, si continue, si brillante, que la tendance qu'ils ont illustrée en divers genres constitue dans la littérature française un courant profond. Ceux qui naviguent au long de ce chenal peuvent être assurés qu'ils tiennent le milieu du fleuve, et qu'ils sont moins exposés que d'autres à échouer sur les bancs de sable. Donc, le « Triplepatte » bat pavillon de France, et son rameur barbu est assez musclé.

A cette qualité de moraliste, qui déjà suffisait à lui donner rang parmi nos classiques, Tristan Bernard joint une particularité qui renforce encore son classicisme : son observation de l'homme rayonne autour d'une idée centrale, qui prête à son œuvre, quelque variés qu'en soient les aspects au théâtre et dans le roman, une remarquable unité. De même que La Rochefoucauld, comme on accroche un tableau à un clou, a suspendu toutes ses *Maximes* à cette constatation que l'intérêt est le ressort unique des actions humaines, de même Tristan a rattaché toutes ses histoires romanesques et toutes ses comédies à cette vue que ce qui manque le plus généralement à l'homme, dans le Bien et dans le Mal, c'est le caractère. Les braves gens sont pleins de bonne volonté, mais comme ce qu'ils appellent ainsi n'a aucun rapport avec la volonté réelle, à quoi ça leur sert d'être de bon vouloir? ils ne veulent jamais. Ils ne demanderaient pas mieux que d'agir bien, seulement voilà... ils n'agissent pas. De leur côté, les gens sans moralité, innombrable armée, ne sont retenus par rien dans les voies de la canaillerie; mais l'absence de scrupules ne suffit pas pour faire le mal, il y faut encore une certaine dose de volonté dont beaucoup sont privés. Alors, ceux-là se contentent de rêver les plus noires actions, mais

n'accomplissent que ce qu'on nomme piteusement des indélicatesses. Ils rôdent autour du cratère de l'Enfer, comme des touristes en promenade sur les flancs du Vésuve, et la moindre fumerolle les fait éternuer.

Les surprises que réserve aux bons et aux méchants la faiblesse incurable de leur caractère, quel thème fertile en variations! Le virtuose, depuis trente-cinq ans, est assis devant son clavier, et les créations de sa fantaisie ne cessent de nous enchanter parce que ce fond sur lequel il brode est d'une richesse infinie. C'est en effet pour la commodité du raisonnement que nous parlons ici de bons et de méchants. Dans l'œuvre de Tristan Bernard, comme dans la vie même, les deux catégories ne sont point si tranchées. Et précisément cette déficience du caractère qui est le trait commun à presque tous les personnages de l'auteur, elle a sa principale source dans ce mélange de vertus et de vices (ou de vertus embryonnaires et de vices à l'état larvaire) qui composent la pâte humaine. Tantôt, chez l'honnête homme, une vilaine pensée, surgissant soudain des profondeurs de l'être, barre la route à l'équité, à la générosité, au pardon. Tantôt, chez le gredin, c'est une tendresse inexplicable qui remonte de l'inconscient, et, sur la pente de la vilenie, provoque un arrêt brusque, un petit choc imperceptible qui se résout en une larme. Dès lors, que d'échanges, que de combinaisons possibles entre toutes ces causes d'inhibition que deviennent, dans les âmes faibles, les penchants inavoués, ignorés parfois du sujet lui-même! Comment se décider pour la moindre action, quand le désir et la crainte, la bravoure et la lâcheté sont là qui vous divisent? — « L'homme est un composé de terreurs enfantines et de témérité. Je ne sais plus qui a dit ça... C'est peut-être moi. » Ainsi parle, dans *le Prince Charmant*, un certain oncle Arthur que je ne peux imaginer autrement que sous les traits de Tristan lui-même. Arthur est débonnaire et malicieux, mais si profonde est sa débonnaireté que sa malice, quoique toujours aux aguets, a grand'peine à la surveiller et à l'empêcher de lui jouer des tours. Exemple : il a un neveu qui est un garçon absolument délicieux mais qui, par ses légèretés, ses chimères, ses expédients, ses mensonges, désole, tout en les fascinant, sa femme et sa belle-famille. Un jour, Arthur

entreprend de le morigéner. A la fin de la semonce, il s'aperçoit que Gaston l'a tapé de quinze cents francs et, palpant machinalement son portefeuille vide, il songe : « Comment ça s'est-il fait? » Ce théâtre est peuplé — comme la terre — de gens qui ne savent pas très bien comment les choses leur arrivent, ou plutôt comment il est possible qu'ils aient fait ce qu'ils ont pourtant fait. Il est peuplé aussi — comme le monde... oui, oui, y compris l'Amérique — de timides. Quelques-uns poussent la nonchalance, la docilité envers le hasard, jusqu'à se conformer, pour le choix d'une maîtresse, aux indications d'un faux bruit. Ils se conduisent, à l'égard d'un potin, exactement comme les peuples primitifs à l'égard des Écritures (ou les peuples modernes à l'égard de la presse officieuse), ils ne pensent point, mais agissent comme s'ils pensaient : « Il faut que les Prophéties s'accomplissent! » Soubre, le héros de *la Volonté de l'homme*, est fidèle à sa femme. Il n'a même pas remarqué que Clara, une jeune institutrice qui vient souvent chez lui, est assez jolie. Mais un de ses amis lui rapporte qu'on le soupçonne d'être l'amant de Clara. On n'a pas idée de ça! Après le départ de son ami, Soubre réfléchit : « C'est assommant, ces histoires-là! Ces ragots! Qu'est-ce qu'ils vont chercher? Oh! il faut couper court à ça! » Il sonne. Un domestique paraît : — « Dites donc à mademoiselle Clara de descendre ici. » Deux minutes plus tard, alors qu'il cherche à mettre l'institutrice en garde contre le bruit qui court, Soubre est entraîné à lui parler gentiment, trop gentiment. Encore deux minutes, et il l'embrasse en l'appelant sa petite sœur. Le lendemain, il trompe sa femme avec Clara. Ce Soubre, dira-t-on, est un niais. Pas du tout. Il est très intelligent. Presque autant que vous, cher lecteur. Que l'on se reporte au texte, et l'on verra comme Soubre est fin, nuancé, comme il raisonne bien, comme il s'exprime bien!

***

Tristan Bernard ne serait pas un classique, s'il ne satisfaisait encore à une condition indispensable, faute de quoi certains dramaturges, cependant doués de quelque puissance, ne pourront jamais ambitionner ce titre : il a du style. La

question du style au théâtre est trop vaste, trop complexe, pour que nous nous risquions à l'aborder ici dans le court espace qui nous reste. Mais ce que nous ne manquerons pas d'affirmer, après lecture attentive des textes, c'est que les comédies de Tristan Bernard fourniraient, à qui entreprendrait du sujet une étude sérieuse, des exemples frappants.

Le bon style au théâtre — même en vers — se tient à une égale distance de la parole et de l'écrit. Mais c'est de la parole qu'il doit constamment donner l'illusion, alors qu'il ne doit jamais faire penser à l'écriture. Il n'est, en aucune façon, un langage écrit que des acteurs sont mis en demeure de proférer, qu'ils se contorsionnent, si j'ose dire, à parler. Il est vraiment parlé, mais avec cette singularité, qu'il diffère néanmoins du langage courant; et il n'en peut différer que s'il est secrètement travaillé, invisiblement écrit. A l'opposé du théâtre familier, cela est vrai de Racine même. Si l'on excepte, dans la langue de Racine, les expressions qui ont vieilli par suite de l'évolution générale du langage, les archaïsmes inévitables, qui découvrent tout à coup l'écrivain, la plume de l'auteur, on s'apercevra que la période racinienne est si directe, si pressante, si urgente, si exactement accolée aux sentiments exprimés, qu'elle n'éveille jamais l'idée d'une composition écrite, qu'elle n'est jamais littéraire, au sens fâcheux du mot. De sorte qu'il y a une équivoque à placer Racine, comme je viens de le faire, à l'antipode du théâtre familier. C'est à l'opposé du théâtre banal, qu'il eût fallu dire. Car, familier, dans une acception haute, Racine l'est miraculeusement. Aussi les Grecs.

Aussi Tristan. La langue de Tristan Bernard a, du français manié de main de maître, toutes les ressources analytiques. Un vieux philologue autrichien, mort aujourd'hui, l'éminent professeur Schurhardt, lequel connaissait à fond toutes les principales langues du globe, disait jadis à notre ami le basquisant Georges Lacombe : « Ah! le français, monsieur le français, pour dissiper les nuées, c'est l'instrument par excellence! » C'est cet outil-là que Tristan possède à merveille, aigu comme un poinçon, tranchant comme une lame, apte à graver des traits déliés dans les matières les plus dures, à se glisser de biais dans les défauts du raisonnement, à en disso-

cier les parties, et cependant doux aussi, comme le couteau à palette qui dispose du plat les couleurs.

La phrase de Tristan prête à ses personnages une connaissance extraordinaire de leur cas; et cette faculté qu'elle leur confère de se représenter eux-mêmes à nous dans tous les détours de leurs petites ruses, de leurs pensées réticentes, de leurs calculs inachevés, communique à leurs discours une irrésistible drôlerie. Là réside le comique particulier à ce théâtre, son humour. Nullement dans le cliquetis des mots, dans une vaniteuse escrime, mais dans une incomparable justesse. Le ton, quoique direct, quoique parlé, ne peut atteindre une telle précision, recréer avec la réalité brute un tel monde de finesses, que grâce à une surveillance constante de l'expression, une stylisation, comme on dit. C'est une transposition insensible du langage courant dans une forme neuve. Syntaxe, vocabulaire, rythmes, coupes sont soumis par l'ouvrier à des modifications secrètes. Ce qui était lâche devient serré; ce qui était diffus est maintenant concis; la chose amorphe a pris galbe. Et, au cours de l'opération, — car la réussite est à ce prix, — le naturel demeure. Art délicat, art profond, art classique. Je vous salue, Tristan.

FRANÇOIS PORCHÉ

TABLEAUX

DE LA CÔTE D'AZUR

Michel Détroyat. — Entre les îles de Lérins, vers la fin de l'après-midi, dans l'espèce de vaste canal qui sépare Sainte-Marguerite de Saint-Honorat. Des voiliers, des yachts à l'ancre, des canots à doubles moteurs, au repos. D'autres en action, traînant après soi, dans la plume argentée de l'écume, le coureur presque nu, monté sur la planche que ses pieds manœuvrent et qui, par une longue corde, se retient au bateau. Lorsque le sportif qui pratique l'*aquaplane* est adroit, musclé, audacieux, il passe les vagues, il les surmonte dans le sillage du canot, pour décrire un arc de cercle qui le place bientôt sur un plan parallèle à l'embarcation.

Le décor est formé par la chaîne de l'Esterel, la baie de la Napoule, puis, par-dessus les pins de l'île Sainte-Marguerite, les derniers contreforts des basses Alpes, la petite ville de Grasse essaimée dans une ombre bleue et, enfin, au delà du Cap d'Antibes, au loin, dans la brume, depuis le col de Tende, les hautes cimes, les aiguilles qui se couvriront de neige aux premiers froids.

Sur sa planche mouvante, le jeune homme nu et musclé évoque parallèlement Tahiti et les îles grecques. Le soleil décline vers Théoule; l'épaisse végétation de l'île Sainte-Marguerite perd son éclat. D'un yacht nous parviennent les accords d'un jazz enregistré sur un disque. Nous attendons Michel Détroyat qui doit amerrir auprès de notre bateau.

Son moteur nous l'a signalé avant que nous ne l'ayons aperçu. En quelques secondes, il grandit, passe sur nos têtes dans un souffle qui nous fait instinctivement baisser le front, remonte en chandelle, vire, se rapproche, passe une fois encore sur le pont, et plus près de nous. Enfin, après quelques évolutions pendant lesquelles nous apercevons dans la carlingue, derrière la vitre, plusieurs passagers en costume de bain, il vient se poser à trente mètres, sur l'eau.

Du couvent de cisterciens qui vivent dans leur île, solitaires, les frères vêtus de brun et les pères vêtus de blanc et de noir sont bientôt sortis pour assister aux prouesses de celui dont ils savent la présence dans la région. La rumeur du ciel le leur avait annoncé. Les moines que rend libres la fin du jour ont franchi le seuil. Ils sont restés debout, comme au temps de Carpaccio, le long du rocher, au-dessus de la mer, par rangs de quatre ou cinq, tête levée. Ils donnent un air de miracle à cette scène, qui pourrait nous paraître déjà banale. Ils lui restituent le cadre qui lui conviendrait peut-être. Ils ramènent là, devant ces yachts légers, ces embarcations de plaisance, d'où s'échappaient tout à l'heure des airs saccadés, ils ramènent là, du fond des siècles, ces simples et nobles habits qui n'ont point changé, ces spectateurs ressuscités de près de mille ans en arrière. Le père vêtu de blanc et de noir fait un grand geste de bras, qui suit l'un des mouvements de l'avion. On ne sait s'il commande ou s'il bénit.

Dans la mer, un à un, les nageurs plongent de l'hydravion arrêté. Mais Détroyat ne peut manœuvrer sans danger pour permettre aux dames du bateau de monter dans l'appareil. Parmi les yachts, l'avion semble d'une autre planète, d'un autre temps. Brusquement, ses nageurs ayant réintégré la cabine, il se met à glisser sur l'eau, se soulève, prend son vol et monte brusquement en flèche, comme une fusée, avant de décrire une large courbe, pour disparaître vers Cannes et Mandelieu. Sur la rive, devant les troncs courbés des pins, les rangées de moines se séparent. Ils regagnent le monastère, en commentant les péripéties du spectacle qui s'est déroulé devant eux. Sur la mer paisible, engourdie, devant ces petits personnages animés que les feux du crépuscule colorent, dans ce décor qui ne s'est point modifié depuis des millénaires, il

me semble que la scène vient de se jouer devant ces prédicateurs du moyen âge qui ont rempli trois siècles de leur parole et dont le Père Lacordaire dit qu'ils existent dans « le sépulcre des chroniques ». Et il ajoute : « L'orateur qui a ravi des multitudes descend avec elles dans un même silence... L'orateur et l'auditoire sont deux frères qui naissent et meurent le même jour! »

Le bruit d'un corps se jetant à l'eau, puis deux, puis trois, nous tire de ce passé, que je vois là-bas, entre les pins tordus, s'effacer et disparaître.

***

Jeunesse. — Pendant l'été, les plages du sud-est de la France offrent un spectacle qui n'est marqué sur aucun prospectus; nul tenancier ne l'affiche à la porte de son établissement et c'est sans doute le plus curieux de ceux qui pourraient nous être donnés : le spectacle de la jeunesse.

La violence du jour, l'ardeur de l'atmosphère, la douceur des nuits, engendrent une fièvre dont la jeunesse semble incapable de se préserver. Si tous les sujets ne sont pas frappés pareillement, tous sont atteints. Les mères perdent toute autorité sur leurs fils et n'en gardent guère sur certaines de leurs filles. Les jeunes maris s'évadent et les amants ne reviennent plus — ou en quel état!

Les petites jeunes filles se laissent faire quelques frais par de petits jeunes gens, plus nus qu'elles-mêmes. Sous le prétexte de se brunir l'épiderme, elles sont déjà bien dévoilées. Ces demoiselles de quinze ans, peut-être moins, se montrent à l'observateur dans un éclat que certains auteurs dramatiques sont quelquefois parvenus à concentrer sur leurs héroïnes. Il semble périmé d'évoquer Molière. Mais que n'eût-il écrit sur ces Agnès-ci! Le galbe si pur du col, la minceur presque inquiétante de la taille, les longues jambes, le visage ingénu donnent une saveur inexprimable à certaines répliques entendues.

La fièvre qui sévit ici sur les baigneurs, les insolations prolongées, ajoutent à certains mots un brillant comparable à celui qu'on voit dans les yeux. Non parce que ces mots sont

d'un esprit meilleur, mais parce qu'ils jaillissent d'une source en ébullition. Le temps que passent ici ces foules dévêtues peut-il être vraiment celui du repos de toute leur année? Nous ressentons quelque inquiétude pour ce qu'il leur faudra vivre de mois, à Paris ou ailleurs, jusqu'au séjour de l'année prochaine. On voudrait les renvoyer chez eux, à l'instant. Leur vie accoutumée, quelle qu'elle soit, est beaucoup moins déprimante que celle qu'on leur voit mener ici. Je ne prétends parler que de la jeunesse. L'âge mûr n'est peut-être pas plus raisonnable, mais je suppose qu'il résiste mieux. On voit, cependant, du jour au lendemain, des pères de famille mener l'existence du gigolo et des femmes, n'ayant plus d'âge, afficher à peine encore quelques attributs de leur sexe.

La soirée finit après que le grand jour s'est levé. Ce n'est jamais la nature (à tant d'endroits admirable, en dépit de la publicité), qui retient éveillés ces jeunes gens en vacances. Ils restent serrés, agglutinés dans quelques salles ou quelques boîtes, sans aucun plaisir apparent, d'ailleurs. S'ils dansent, ils veulent se trouver trois cents sur un rectangle où quinze couples danseraient à l'étroit. Ils ont bu quelques cocktails, avant le dîner; ensuite, ils absorbent toutes sortes d'alcools. Ils vont jeter sur les numéros d'un tapis vert quelques jetons, en sachant leur argent perdu.

Est-ce même leur argent? Ni eux ni quiconque ne le sait. L'un des côtés les plus curieux de ce monde jeune, dans ce climat, c'est que rien n'appartienne à personne, pas plus les femmes que l'argent, les autos ou les costumes de bain. Ils se repassent le tout, sans aigreur et sans dégoût. On les voit reprendre ce qu'ils avaient quitté ou bien ce qu'on croyait à eux cesse brusquement de leur appartenir, sans cause et presque sans effet.

Les gens encore un peu sensés passent pour stupides et séniles. Je n'entends pourtant pas échanger trois mots qui se puissent retenir ou qui contiennent quelque signification.

J'avoue — je l'avoue? je le crie! — m'assommer dans ce bagne, m'y sentir la langue lourde, le gosier sec, les jambes ankylosées. Peut-être, après une heure de ce supplice, supporterais-je encore d'être invisible quelques instants et de pouvoir écouter ces dialogues si chichement échangés.

Mais la science ne fournit pas encore aux hommes la faculté de percer le mystère ou plus simplement la duplicité des êtres. Il est vrai que Dieu nous a donné la vue et que, pour ceux qui savent se servir de ce sens, contre leur prochain, c'est déjà, bien trop souvent, plus qu'ils n'en voudraient!

***

VEDETTES. — Les yeux de mademoiselle Suzanne Lenglen, droits, d'un vert inégalement piqueté, évoquent ceux de certains oiseaux. Elle regarde en face d'elle, toujours. Sur le terrain de tennis de couleur foncée, elle porte, ce matin, une culotte blanche courte et, sur la poitrine, une sorte d'arrangement de foulards bleus à pois blancs. Elle s'est remise à l'entraînement depuis quelques semaines, après quatre ans passés dans le silence. Et, ce matin, elle est venue jouer, près de Cannes, à la Bocca, chez Maurice Chevalier, sous les regards de Lilian Harvey. Dans un costume de bain à la nuance de ses yeux, Lilian est prête à plonger dans la piscine. Scène pour photographes du monde entier. A la villa La Louque, la piscine, le bar et le tennis forment le coin des sports. Lilian Harvey repartira bientôt pour Berlin tourner un dernier film avec M. Eric Pommer, l'incomparable producteur du *Congrès s'amuse* et d'un film encore inédit, toujours avec Lilian Harvey et Henry Garat, le meilleur de tous, dit-on : *Le Rêve blond*. En novembre, mademoiselle Harvey s'embarquera pour l'Amérique. Comme il lui est interdit par la *UFA* de rien changer à ses cheveux, elle porte, pour le bain, une sorte de casque blanc imperméable et souple qui protège de l'eau les fameux cheveux blonds. Le profil de mademoiselle Harvey, les grands yeux, le nez d'un dessin si fin évoquent, sous la toison éparse, quelque infante du temps de Philippe IV. Ses yeux bleus reflètent même la mélancolie qui régnait à Madrid et dans l'Escurial. On se demande vainement pourquoi tant de jeunesse, de grâce, de réussite s'enveloppe d'un nuage que perce rarement le soleil. Les contrats de Lilian Harvey pour Hollywood dépassent les plus surprenants. Elle est attendue là-bas pour une série de films qui lui accorderont, de loin, la première place dans le genre éphémère, charmant, diapré, où elle excelle. L'auto-

mobile Mercédès de deux cents chevaux qui vient de l'amener est blanche et argent. Au volant de cette voiture, qui semble destinée aux anges et que de nos jours Tiepolo peindrait sur un plafond, comme il y peignit des éléphants, cette frêle jeune fille à la chevelure blonde d'infante, aux longs cils courbes, fait s'arrêter de surprise les passants. Les écrans du monde entier l'ont déjà fait vivre et livrée à la secrète ardeur des salles obscures et bondées. Ardeurs souvent ignorées de celles qui en sont l'objet, mais qui ne demeurent peut-être pas stériles, car elles dégagent des impulsions, des mouvements et des fluides, et influencent même, pendant quelques années ou quelques mois, le type des races, par la coiffure, l'attitude ou l'expression.

Sur l'angle d'un petit mur, élevé devant le tennis, Lilian Harvey est assise, jambes nues, sous le soleil que réfléchissent les nuages d'un de ces orages qui couvrent la côte soudain, l'accablent, l'enténèbrent, la noient sous des averses tropicales, mais dont elle émergera bientôt, radieuse et bleue. Cette mélancolie d'une si grande jeunesse, environnée de tout ce que peuvent procurer à une femme, aujourd'hui, les succès au cinéma, pourrait consoler de jeunes êtres impatients de jouir des mêmes avantages. Les plus grandes réussites ne causent pas toujours le bonheur. Maurice Chevalier parlait tout à l'heure à Lilian Harvey de ce *sex-appell* par lequel les Américains expriment (ce qui ne date pas d'aujourd'hui) le fluide, l'attrait répandus par certains êtres et dont d'autres sont dépourvus. Lilian souriait sans répondre, les yeux tristes.

— Comment, pensaient les spectateurs, comment être triste, à vingt ans, lorsqu'on possède ce visage et cette grâce, et que les plus puissantes maisons du monde vous veulent attacher?

— Lilian a quelque chose dans les yeux, ce matin, — répète Chevalier, vêtu pour le tennis d'un sweater de laine épaisse, sur une courte culotte de sport.

Mademoiselle Suzanne Lenglen n'a pas, avec ni contre soi, des partenaires à sa taille, évidemment. Mais elle apporte à jouer tant de bonne grâce et de gaîté, Chevalier interrompt si souvent la partie, comme une de ses chansons, d'un mot imprévu, que, dans son improvisation, à l'ardeur de midi, sous le grand tumulte muet des nuages qui s'épaississent, ce spec-

tacle aurait fait recette dans le public, — si blasé et si facile à la fois, — auquel il ne faut plus que de l'imprévu. Malheureusement, je ne pense pas que nous soyons (acteurs et spectateurs) plus de sept. La gentillesse bon enfant de Chevalier ne s'efforce pas de perdre ce qu'elle doit à ses racines faubouriennes, le *Maurice* que le populo chérit comme l'un de ceux qui ont réussi pour les autres, pour ceux qui demeurent obscurs et accablés et qui ont plaisir à considérer en lui une sorte de délégué au bonheur.

Baignade générale dans la piscine, sous le soleil. Prouesses. Chevalier plonge en faisant le saut périlleux. Lilian Harvey noue ses mains derrière son dos pour former deux sortes de petites ailes et avance par le seul mouvement des jambes, le menton levé, le cou tendu. Prouesses de mademoiselle Lenglen et du charmant Pizella, qui joue au tennis depuis deux mois et deviendra champion, lui aussi.

La préoccupation de maigrir est une des hantises des vedettes de l'écran. Chaque matin, Chevalier *travaille* au tennis et ruisselle dans ses sweaters de laine pour fondre de quelque centaines de grammes. La suave, la fragile Lilian Harvey, elle-même, avoue ingénuement qu'elle doit *perdre* un kilo.

J'imagine qu'avant la guerre les artistes qui n'étaient pas parmi les deux ou trois grandes comédiennes ou comédiens de leur temps, ou le ténor acclamé dans les deux mondes, le tragédien qui portait Shakespeare à travers les continents, demeuraient d'une classe et d'un rang contestés, indéfinis, presque à jamais dédaignés. Ces formules ont changé. Peut-être n'y a-t-il plus, d'ailleurs, de ténor international, comme Jean de Reszké ou Caruso, de tragédienne comme Sarah Bernhardt ou de cantatrices comme Patti, Melba ou Calvé? Le flot de la démocratie imposant ses jugements et ses goûts, le cinéma étant littéralement universel, aujourd'hui, comme le tennis, le rugby, la natation, les champions acclamés sont ceux qui touchent, intéressent et frappent le plus grand nombre.

Ces succès qui reçoivent la consécration des masses populaires, ces noms qui courent dans le monde entier, sur les lèvres, ne peuvent pas ne pas impressionner, désormais, des hommes qui, jadis, n'y eussent point songé. Ils veulent placer

parmi leurs avantages la qualité *d'internationaux* ou tout au moins de populaires. Ils n'y parviennent pas tous au gré de leurs désirs.

Et, s'ils y réussissent, ce n'est peut-être pas toujours au bénéfice de la qualité de ce qu'ils font.

Dans une conversation que nous poursuivions sous une pluie fine, cet été, dans un jardin de Versailles, l'un des plus célèbres auteurs dramatiques d'avant et d'après guerre s'écriait :

— Aujourd'hui, pour réussir, il faut être né dans un pays indéterminé et devenir un auteur international... Voyez Lehar! — ajouta-t-il, — que de millions il gagne par an!

A quoi je répliquai que la musique a toujours été le plus international des arts et que, depuis des siècles, son *alphabet* est le même dans tous les pays.

Ce que les artistes nommaient le public, autrefois, ce fameux « grand public », était dur. Il a fait souffrir par son incompréhension, son dédain, des hommes de génie, qui moururent avant que leur nom fût connu, c'est-à-dire répété. Aujourd'hui, la gloire vient, cette gloire-ci, en quelques mois, et dans le monde entier.

Mais que dure-t-elle? Tout est changé!

Au début du repas, vers deux heures et demie, lorsque chacun est enfin sec et rhabillé, Chevalier dit à mademoiselle Lenglen :

— L'un des événements qui pourrait rassembler le plus de monde, en ce moment, n'importe où, en Europe comme en Amérique, ce serait que vous annonciez un match entre vous et Hélène Wills.

— Mais il faudrait que je redevienne amateur! Jamais de la vie! J'ai fait gagner trop d'argent à trop de gens, sans rien en garder que des coupes en métal.

Et, alors, Lilian Harvey, qui regarde Maurice Chevalier entre ses longs cils recourbés, s'écrie :

— Mais vous, monsieur Chevalier, si vous alliez à Berlin, vous auriez tant de succès « qu'ils vous prendraient en petits morceaux! »

***

Antoine et Tramontane. — Dans le jardin de l'un des hôtels les plus récemment construits de la Croisette. Le jardin de ces palaces n'est jamais qu'une sorte d'arrangement de cour permettant de pouvoir y dresser les tables d'un dîner ou de s'en servir à l'occasion, pour un bal. Les tables ont été disposées, alentour d'un parquet destiné aux danseurs. Comment dînerait-on, non sans danser *après* le repas, mais sans danser *pendant*? Les palmiers masquent les étages supérieurs de l'hôtel devinés à travers les branches. Fenêtres éclairées. Visages penchés vers ces tables aux nappes blanches et ces dîneurs qui représentent l'élégance de la saison. Vers dix heures du soir, personne n'est encore assis à sa place. Un certain vent d'est souffle. Peut-être est-ce celui que j'entends nommer ici, quelquefois, la *tramontane*? Ce n'est pas un vent très vif ni brutal, mais un grand souffle frais dans une nuit étoilée, scintillante, parée. Ce souffle *descend*, tout à coup, comme en droite ligne, un archange invisible, prolongé, froid, et puis il s'évanouit, pour revenir à l'improviste même, parfois, comme s'il surgissait de la profondeur du sol, s'épanouissant parmi le mouvement des maîtres d'hôtels blancs, des danseurs blancs et des danseuses roses, multicolores, argentées.

Pour ce « gala », qui n'entre pas dans la série des casinos, quelques jeunes femmes se sont fait coiffer par un artiste du cheveu dont le nom ne survivra peut-être pas aussi longtemps que celui de Léonard, — mais la faute incombe davantage, sans doute, au manque de notoriété des clientes qu'à l'originalité de M. Antoine. On ne saurait lui contester, en effet, qu'il s'efforce d'en apporter beaucoup dans les coiffures qu'il improvise et, plus encore, dans ce qu'il laisse complaisamment publier de sa vie privée.

Un jour, notre admirable amie, Colette, me disait :

— J'aime parler avec sérieux des choses futiles!

C'est un don précieux. Il y faut beaucoup d'expérience et un attrait plus exquis qu'on ne pense pour le « sérieux ». M. Antoine, qui sévit à Cannes, cette saison, est un de ces personnages éphémères qui ont toujours troublé les penchants

des femmes et inquiété leur faiblesse. Les philosophes et ceux qui font profession de penser par in-folio ne s'occupent pas de M. Antoine. Mais c'est en quelque sorte devancer l'histoire d'un temps que fixer des images en marge de ce que rédigent sur leurs carnets les penseurs de carrière. Leurs notations ne sont jamais tout à fait aussi nouvelles que ce que l'humanité nous offre, même dans ce genre passager, indéfini, falot, que l'observateur de métier ne considère pas et qui influence tant de rouages, secrètement. Écrirait-on l'histoire d'un siècle en ne conservant que ceux qui font partie de ces pléiades récemment baptisées les *grandes existences*, et qui ne sont les « grandes existences », bien souvent, qu'après être trop longtemps demeurées *petites*?

Ce soir, je pense à ce M. Antoine, que je ne connais pas, dont je vois paraître et s'effacer le nom sur tant d'affiches de la Riviera et qui a suggéré à tant de femmes de séduire, en leur créant une apparence nouvelle. L'homme qui stimule ce goût de plaire ne soupçonne guère ce qu'il peut engendrer. De combien de vies ou de combien de morts, n'est-il pas responsable, chaque soir? De là naît, peut-être, cette impressionnabilité de certains êtres en qui se rencontrent des courants si variés et si nombreux. Les accoutrements de M. Antoine, ses meubles de cristal, son cercueil de verre, ses pyjamas, ses improvisations font parler de lui. Il lui advient aussi, parfois, de rendre plus monstrueuse encore la disgrâce de certaines de ses clientes. Mais nous lui devons là, peut-être, une forme de service dont nous ne saurions manquer de lui être reconnaissants.

Coiffée de mille petites boucles et sur la nuque même, ma brune et jeune voisine a le sommet de la tête séparé par une raie. Je ne sais quelle mèche adroitement ramenée permet au calice rose d'une fleur d'amaryllis de surmonter cet ensemble qui fait penser à la fois à quelques coiffures grecques comme aux chevelures compliquées des princesses de Pisanello. Les barbons peuvent sourire. Cet arrangement n'est pas plus extraordinaire que celui des grands rideaux sur les toiles d'Alfred Stevens ou des tournures, un peu plus tard, ou des perruques portées par les femmes, vers la fin du XVIIIe siècle. C'est même infiniment plus classique et reprend, enfin, aux cheveux trop courts et garçonniers leur mauvais aspect, pour rendre à la

femme une apparence précieuse et plus susceptible de fournir à la statuaire ou à la peinture des modèles qui leur permettront de reconquérir la place perdue.

Cherchez ce qui cause, en somme, l'admiration du public dans l'œuvre de certains peintres, d'une époque en apparence aussi peu propice à la femme que celle du Second Empire, avec l'exagération des proportions, l'excès des étoffes et des ornements de toutes sortes?

... La *tramontane* revient soulever les nappes des couverts et secouer les feuilles découpées des palmiers. Placé dans un angle, derrière nous, l'orchestre semble se laisser arracher les accords précipités de son fox-trot, que l'on dirait rythmés sur le vent. A la même table, M. Raimu, M. Milton, M. Doumel échangent des propos dits légers, avec des accents de Marseille et de Toulon prononcés. Ils ont promis leur concours à la fête, ainsi que M. Yves Mirande. C'est un gala. Le public, en grande partie composé d'étrangers, rira cependant beaucoup.

Mais, après une accalmie, alors que les danseurs recommencent à tourner, je regarde avec un agrément certain la coiffure de ma voisine, ses petites boucles minutieuses et compliquées et, sur le sommet de sa tête calamistrée, dans un cornet formé par une mèche savante, la fleur rose de l'amaryllis.

***

Concours de Danse. — La jeune négresse est blonde comme un épi qui n'a pas eu déjà le temps de mûrir. Elle chante et danse avec frénésie un refrain saccadé d'une tristesse angoissante, qui évoque l'incendie sur les steppes desséchées. Elle est vêtue d'une robe de mousseline rose mais fanée, qui semble avoir connu bien des avatars depuis sa sortie de chez un couturier parisien.

Tout ce que nous voyons autour de nous fut créé pour dérouter l'esprit, suggérer l'impression d'exil, en faisant *cabane bambou*, à l'ombre de trois vastes palmiers. Au-dessus de nos têtes, le ciel étoilé; autour de nous, le public d'une boîte de nuit. Au delà des clôtures, selon les préférences et l'habitude des évocations : l'atmosphère de l'Annam, du Cambodge, de la Martinique ou d'Honolulu. Soir encore

chaud, qui étreint comme avec des mains disparues. Visages de plage à la mode qui font croire à des masques connus — trop connus. Les cheveux des femmes ondulés *à la permanente*, en série, avec les ondes, les mêmes *plis*, assurés pour trois semaines, en dépit des bains de soleil prolongés et des bains de mer qui se renouvellent. Les épaules et le buste même entièrement nus, le dos surtout, de cette nuance uniforme obtenue par l'insolation prolongée et les huiles vendues à l'effet d'éviter de trop brûlantes ou cuisantes imprégnations, des plaies douloureuses et désagréables à voir. Trois bains au permanganate procurent, paraît-il, des résultats surprenants. Deux fois un petit quart d'heure au soleil et, — d'une femme arrivée l'avant-veille du septentrion, — vous tirez une quarteronne parfaite. Uniformité dans les boucles alignées de la coiffure, dans le ton de l'épiderme, l'absence de robe et, surtout, l'absence de pudeur. Des figurants du Casino de Paris ou d'un spectacle de M. Charrell, à Londres, ne donneraient pas davantage l'impression de sortir d'une même loge, des mains du même maquilleur et des mêmes costumiers.

Des hommes en tricots blancs ou rayés, pantalons de toile ou de flanelle, bras demi-nus, se mêlent à d'autres, affublés d'un habit ou d'un smoking noirs. Grande confusion. Sauvagerie. Il est inouï même de voir ce que peut créer de plus férocement anarchique, hawaïen, fuégien, un homme en habit noir au plastron luisant, parmi tant de tricots ouverts et de chair brune. Le dernier des cannibales, tout nu, y parviendrait moins aisément. Un Indien coiffé de plumes multicolores ne saurait contribuer à donner un caractère aussi exotique. Cet habit noir, cette nuit-ci, nous le devons, avec tant de smokings, à un concours de danse que présidera mademoiselle Mistinguett.

Elle est là, vêtue de linon blanc. Ample jupe à plusieurs volants, plusieurs volants esquissant des manches. Petite fille de la *Bibliothèque Rose* qui aurait pris les diamants de maman. Jeunesse extrême et souriante. Œil aux profondeurs duquel la tristesse sourit, baignée dans un azur de partie de campagne. Rien du music-hall : la meilleure tenue de l'établissement.

Il faut aux « amateurs » beaucoup de confiance en soi, ou

n'en éprouver aucune et se contenter de la moindre aumône d'attention des gens qui environnent ce plancher surélevé, pour s'exhiber au milieu des tables, dans une danse dont le public sait souligner par des bravos la supériorité sur celles des autres concurrents ou marquer les faiblesses par un silence que ne font qu'accentuer des applaudissements, gracieux mais brefs.

Mistinguett ne veut pas laisser un couple finir sa danse sans l'avoir applaudi. Mais l'œil bleu voit à l'instant ce qui n'est pas au point, ce qui cloche : l'anatomie, l'habillement, la classe. Et, à la cantonade, tout en continuant de sourire et de battre des mains, elle « met en boîte », comme on dit ici, les concurrents vraiment trop dépourvus de grâce ou de connaissances techniques. Mais si gentiment, avec ce sourire de biche qui sort de l'eau, qui n'a point de pareil. La réussite de femmes comme celle-ci est prodigieuse, mais méritée. Elles connaissent et pratiquent avec subtilité leur métier de femmes. Elles en tiennent avec une intelligence extrême toutes les gammes. Pour elles, le mot *impossible* ne semble exister dans aucune langue. Et elles ont laissé, à tant de spectateurs de toutes les latitudes, tant de souvenirs, pendant tant de soirs, qu'elles méritent bien de survivre par un nom qui fixe au vide du temps un court espace des plaisirs passagers de l'homme. Même lorsque ce nom s'efface, quelque lumière en subsiste, comme de ces étoiles retournées au néant et dont vient reparaître dans le ciel, chaque nuit le foyer éteint.

***

Monte-Carlo. — Mille couverts sur la terrasse dressée à pic devant la mer. A quatre-vingts mètres du rivage, une île immobile mais flottante, transformée en théâtre, qui fait escalier comme pour les ballets d'autrefois. Au sommet des gradins, la roue d'un immense soleil d'artifice. Des colonnes superposées, d'où se répandent des lueurs dont la coloration varie. Des ifs taillés. Dans ce décor, un ballet dont on dirait que les amples crinolines ont été dessinées par l'un de ces trois artistes si vite disparus, comme brûlés par le théâtre et qui se sont tant prodigués en vingt ans pour la scène : Bakst, Georges Barbier et Drésa.

Il faut quelques instants pour s'habituer à remplacer la toile de fond habituelle à ces spectacles par cet autre rideau dont l'œil ne saurait mesurer ni la surface ni l'épaisseur et dont la nuance demeure étale et nuancée, infinie, sans bavure, humble, resplendissante : la nuit.

Nous nous interrogeons pour savoir où trouver dans le monde entier l'équivalent de ce dîner, de ce spectacle. L'éther, la nuit, les astres, l'air apporté par le large mais qui s'attiédit en approchant de terre, collaborent étroitement. L'espèce de socle fortifié sur lequel repose cet établissement, le mélange des femmes de tous les quartiers de l'Europe ou de l'Amérique, les hommes qui portent des smokings blancs ou la courte veste blanche d'Eton, le champagne, les fleurs, l'orchestre exotique, ajoutent à ce que fournit la nature, si complaisamment et de telle qualité.

Des dîneurs, bien blasés sur les fêtes d'après ou d'avant-guerre, ne peuvent tarir sur l'impression produite non seulement par le nombre des couverts de ce gala du vendredi soir, mais par l'apparition de cette île éclairée par d'invisibles projecteurs, dressée sur la mer, devant la nuit.

Les danseurs, « vêtus à l'ancienne » ou nus, évoluent sur les paliers et les degrés de l'île. Le feu d'artifice environne l'île, puis s'élève sur les côtés et forme, enfin, un bouquet immense qui, même éteint, demeure en masses nuageuses comme fixé sur l'écran du ciel.

Les dîneurs qui veulent danser, se mettent à se balancer et s'étreindre ensuite, sur un espace étroit, au milieu des tables, parmi les gens du service, qui livrent en flèche leurs derniers plats. Les hommes de l'orchestre, bruns à la peau colorée, portent des blouses de mousseline à mille plis, aux amples manches. Ils jouent avec nonchalance et vigueur. Ils ajoutent à la nuit, à la douceur que tant de gens paraissent éprouver de se sentir faibles dans un tel soir. Les grands organisateurs de nuits que furent quelques Césars ou qui ont été Louis XIV et bien peu d'autres, n'ont pu que soupçonner ce que l'on pouvait obtenir des ténèbres. Qu'elles sembleraient obscures, leurs nuits de fête, à nos yeux habitués aux éclairages invisibles mais intenses de la lumière électrique.

Parmi les danseuses, une très jeune femme blonde, les cheveux maintenus par une résille de tulle surmontée de je ne sais quel « agrément » de chenille blanche, grand boa de plumes de coq blanches. On ne sait quoi de très jeune et d'excessivement démodé, mais qui retient le regard. Aux bras de son danseur, — un gentleman, très mûr d'ailleurs et qui ne se hâte point, — la jeune femme ne paraît pas aussi souple que les autres danseuses, de même qu'elle ne semble pas aussi dévêtue. Tout à coup, j'aperçois les mains. Je regarde de nouveau le profil si jeune dans la masse des cheveux blonds.

J'ai raconté, voici quelques années déjà, une représentation à Londres de madame Fanny Ward, cette actrice jadis célèbre en Amérique, qui avait créé au cinéma l'un des premiers films véritablement dramatiques qui nous aient été donnés, — *Forfaiture*, — et dans lequel elle avait pour partenaire le Japonais au visage énigmatique : Sessue Hayakawa. Sur la scène de Londres où elle paraissait, madame Fanny Ward se montrait tout d'abord en jeune page vêtu de satin blanc, coiffé de plumes et d'aigrettes; puis, vêtue en garçon et assise sur un piano, elle chantait des romances à la manière de Montparnasse. D'autres transformations occupaient ce numéro sensationnel. Après chacune d'elles, le rideau se relevait et nous apercevions, derrière un tulle, la comédienne presque nue qui changeait rapidement de costume dans une loge improvisée. Lorsqu'elle eut terminé ses numéros, dans l'enthousiasme, madame Ward fit interrompre les bravos pour dire qu'elle désirait parler : « Je répondrai à toutes les lettres que vous m'écrirez, dit-elle, *et je vous donnerai mon secret...* » Puis, elle ajouta, en se retirant : « La petite grand'mère vous salue! »

La *petite grand'mère*, quatre ou cinq ans après cette représentation à Londres, c'est toujours elle qui danse là, ce soir, entre ses boucles blondes, avec son profil de pensionnaire, — sous les étoiles.

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

Que veut Hitler? par **M. B. Combes de Patris** *(Babu)*.

Le parti national-socialiste, après une croissance foudroyante, semble arrêté devant l'hostilité du président d'Empire et du chancelier von Papen. Le cabinet « des barons » va-t-il réussir à dissocier les éléments dont se compose l'idéologie hitlérienne, et du triple programme, qui a galvanisé l'Allemagne, saura-t-il extraire les thèmes nationaux et patriotiques, et en même temps faire oublier les revendications anticapitalistes et la mystique raciste et antisémite? Or ce triple programme forme un tout : le racisme est la base du nationalisme, et les réformes sociales — des réformes révolutionnaires — sont la condition de l'existence du troisième Empire.

Hitler n'a jamais fréquenté une Université, mais il a été pourtant capable d'écrire — ou peut-être seulement de signer — un exposé complet de sa doctrine, *Mon Combat*, gros volume paru en 1927, et réédité en 1932. Il aurait été traduit en français, mais l'auteur refusa les autorisations nécessaires, veillant à ne pas mettre à la disposition du Welche, l'essence de sa pensée. Aussi M. Combes de Patris a-t-il eu l'heureuse idée de résumer ces 800 pages sous ce titre : *Que veut Hitler?*

Il serait fort instructif de préciser ce qui subsiste dans l'hitlérisme des doctrines pangermanistes qui s'élaborèrent dans la deuxième partie du XIXe siècle, s'épanouirent sous Guillaume II, et ont été exposées, avec textes à l'appui, par M. Charles Andler, dans ses trois célèbres livres. (Quand aurons-nous un travail semblable sur les revendications nationales et impériales italiennes?) Il y a eu la guerre, la défaite, Versailles, c'est-à-dire non seulement la perte des colonies, la ruine des rêves d'expansion mondiale, mais le recul des frontières nationales, la perte de terres dites allemandes. Il y a eu aussi l'exemple fasciste, c'est-à-dire l'influence paradoxale sur Hitler, à travers Mussolini, de Sorel et de Maurras.

Comme il met au premier plan l'idée de race, et cette philosophie biologique qui, partie de France avec le comte de Gobineau, a été une révélation pour les écrivains politiques allemands et connaît aux États-Unis une fortune renouvelée, Hitler veut d'abord réaliser la réunion de tous les Allemands —, politique continentale d'abord : « Un même sang doit appartenir à un même Empire. Le peuple allemand, écrit-il, n'a pas le droit de s'adonner à des conquêtes coloniales tant que tous ses enfants ne seront pas groupés dans un même État. »

Du reste cette politique continentale ne se borne pas à rétablir à leurs anciennes places les poteaux frontières, ni même à absorber des groupements germaniques qui se trouvaient en dehors des limites du deuxième Reich, du Reich de 1914, Allemands de Bohême, Autrichiens. Elle ne considère pas seulement les faits présents, mais le déroulement de leurs conséquences dans l'avenir; il s'agit non seulement de rassembler tous les Allemands d'aujourd'hui, mais de faire place à l'Allemagne future. « Ce n'est sûrement pas par ordre du ciel que tel peuple a des territoires cinquante fois plus grand qu'un autre. Par conséquent, dans les questions de frontières, on ne doit pas s'arrêter aux frontières de droit éternel. » Ainsi la France se meurt lentement « non seulement par la dépopulation, mais aussi par l'abâtardissement de sa race » (allusion à l'immigration italienne, espagnole, polonaise, et aussi aux soi-disant croisements avec des races africaines : nombreux sont les Allemands cultivés, magistrats, hauts fonctionnaires, qui croient à la formation d'une race franco-négroïde dans le sud-ouest, par suite de la présence prolongée des régiments sénégalais qui y sont casernés). Cette France qui meurt, il faut l'achever; son anéantissement permettra « de donner enfin à notre peuple toute l'extension possible autre part. Nous comptons aujourd'hui 80 millions d'Allemands (dont 65 dans l'Empire); on ne se rendra compte de la politique que nous préconisons que lorsque, dans un siècle à peine, 250 millions d'Allemands vivront sur ce continent ». Si l'on objecte que la puissance prolifique de l'Allemagne est tombée au-dessous de celle de la France, l'hitlérisme répond que ce n'est là que l'effet de circonstances fortuites, de l'abaissement économique et moral momentané de l'Allemagne d'aujourd'hui.

Car, pour pouvoir préparer l'Allemagne future, il faut débarrasser l'Allemagne présente des tares qui la menacent, de ces tares qui précisément causent la fin de la France. Et ici intervient le programme raciste : toute la vie de l'État doit favoriser le germanisme. Seuls les Allemands « pur sang » c'est-à-dire aryens et germains, auront droit au titre de citoyens. Tout élément allogène sera ramené au rang de ressortissant — ou d'étranger. Quelle catégorie de la population les mesures doivent-elles frapper d'abord? Il n'y a pas en Allemagne d'éléments nègres, ou arabes, ou berbères; il n'y a pas de Latins; il y a dans les villes de l'Est, des réfugiés Russes-blancs non naturalisés. Mais dans toute l'Allemagne, villes et campagnes, il y a, depuis des siècles, une population de « race sémitique », les Juifs, qui, depuis les guerres napoléoniennes, ont obtenu les mêmes droits que les autres Allemands. Or depuis la dernière guerre, cette population a considérablement grandi : venus de Russie, de

Pologne, bien moins adaptés à la vie occidentale, les Israélites immigrés, cherchant à se fixer en Allemagne, à devenir allemands tout en restant sionistes (car Israël a subi plus que d'autres la fièvre nationaliste qui a atteint tous les peuples), ont par réaction exaspéré l'antisémitisme depuis de longues années latent dans l'Empire comme dans les autres pays germaniques (en Alsace même, nombreuses sont les chansons populaires anti-juives, comme celle, bien connue, dont le refrain est : *Unter'm Dach juhe, hat die Schwalbe seinen Nest*). En août 1885 déjà, dans un article qui eut un certain retentissement, Arvède Barine, notant une renaissance de ce mouvement, analysait un livre récent d'Ed. Hartmann, le philosophe de l'Inconscient, *das Judentum in Gegenwart und Zukunft*, livre significatif car livre « conciliateur » : Hartmann prétendait que la question juive se pose en tout pays dès que la population juive dépasse un tant pour cent de la population totale; passé cette proportion, la vie côte à côte devient intolérable, — non que les Juifs, exceptionnellement intelligents, aient, des défauts plus graves que le reste de la population, mais ces défauts sont insupportables aux non-juifs. Ed. Hartmann espérait qu'il se ferait graduellement une assimilation au moins apparente de l'élément juif par l'élément germanique, et que l'Allemagne en arriverait à l'état heureux de la France (de cette France qui ne connaissait encore ni Drumont, ni l'Affaire). Mais, au cas où cet espoir serait déçu, il proposait une série de lois et de mesures, grâce auxquelles, « sans violences d'aucune sorte », les Juifs trouveraient avantage, par un exode volontaire, à s'en aller d'Allemagne. Aux violences près, c'est déjà Hitler. Quant à l'exode, les exemples d'Einstein, de Ludwig, montrent qu'il est déjà commencé.

La mystique raciste, en s'exagérant, a donné à l'aile droite du parti des déviations curieuses. A vouloir éliminer de l'âme allemande toute trace du poison sémitique, certains « exagérés » en sont venus à rejeter le christianisme, simple hérésie juive, et à lui substituer, sinon les anciens dieux du Walhalla, du moins un culte de la patrie allemande, modèle et idéal de l'humanité « aryenne ».

L'antisémitisme a certainement contribué à raffermir dans le programme hitlérien la partie anticapitaliste. Car avant de s'attaquer aux dirigeants de l'industrie lourde, ceux-là bons chrétiens, bons « aryens », l'Allemand moyen dénonce d'abord la banque juive, la presse juive, le théâtre juif. — Hitler imagine, à la façon de Mussolini, une conciliation du capital et du travail sous la contrainte de l'État; mais cette conciliation doit être précédée de réductions massives des bénéfices capitalistes; les bénéficiaires de la guerre, de l'inflation, de la misère allemande devront rendre gorge.

Une fois cette opération de justice accomplie, — et elle équivaudra à une révolution, — alors l'État veillera à sauvegarder les droits propres des ouvriers et des patrons; il interdira la grève; il remplacera le parlementarisme par des chambres professionnelles et un parlement économique.

Tel est le programme, rédigé avec une absence totale de critique et d'information, de façon brutale, avec une lourdeur inintelligente, programme sans originalité, puisque tous les éléments en sont pris au pangermanisme, au fascisme et même au socialisme; mais programme qui vaut par ses défauts mêmes, ses affirmations tranchantes, son exaltation sentimentale.

Hitler, par **Robert Tourly** et **Z. Lvovsky** *(Éditions du Siècle)*.

Cette étude bien documentée est remarquable surtout par le portrait d'Adolf Hitler. Elle insiste justement sur la médiocrité du « Führer », ses habiletés mesquines, son opportunisme, et note qu'il est sans cesse menacé d'être débordé par ses lieutenants, et la masse fanatisée de ses partisans. C'est que le mouvement qu'il croit diriger, il ne l'a pas créé, il s'est laissé porter par lui; ce mouvement serait né sans lui; il est le produit de la défaite, de la misère, du chômage, de l'impossibilité où sont les jeunes générations de trouver emplois et ressources, et il y a du vrai dans la formule paradoxale de Pierre Mac Orlan, dans son introduction : « Hitler, en fait, n'existe pas. »

Marie Lenéru, sa vie, son journal, son théâtre,
par **Suzanne Lavaud** *(Malfère)*.

Marie Lenéru compte beaucoup d'admirateurs fidèles. Ils trouveront dans ce livre l'étude la plus complète, la plus méthodique qui ait paru sur cet écrivain d'un talent si rare et qui sut malgré de douloureux obstacles s'exprimer et s'affirmer. Formée aux plus strictes disciplines critiques, mademoiselle Suzanne Lavaud a su retracer les traits essentiels de Marie Lenéru, découvrir et publier à son sujet des documents inédits, débrouiller les influences qu'elle a subies; mais surtout elle a su apporter dans ce travail d'analyse et de recherche une sensibilité exceptionnelle et une intuition qui lui est propre, et qui donne à ce portrait biographique un attrait singulier et attachant.

J. POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.